

e Année - No 2

Février 1915

NOTRE ROMAN :

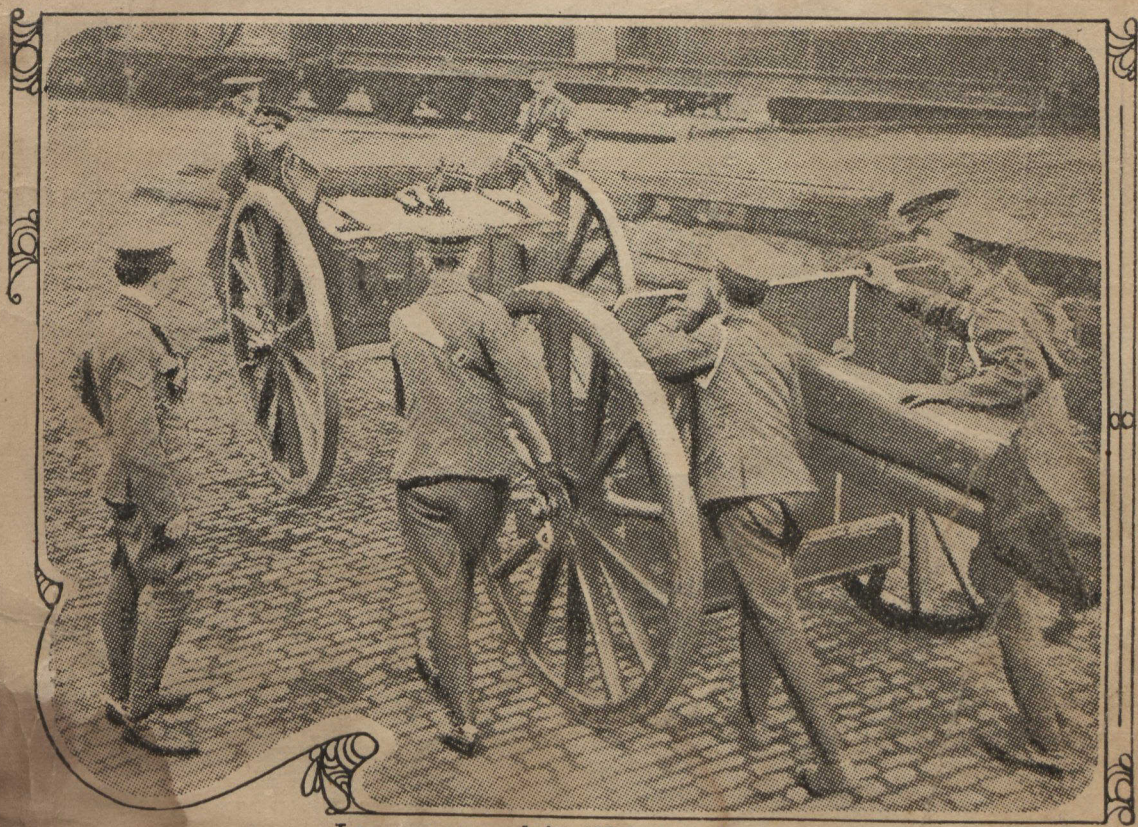
Une Pupille Gênante

Par Roger Dombre

La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



Les canons anglais. (Voir intérieur)

DANS CE NUMERO :

Articles sur les généraux Joffre et French, le roi de Serbie, Strasbourg, la Russie, les camps militaires. Curieux documents sur une propriété de la famille Bonaparte, etc., etc. Nombreuses gravures.

Voir le sommaire complet à la page 3

POINIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent
Montréal.

SOMMAIRE DU NO DE FEVRIER 1915

	Pages
Parallèle	3
Le mensonge allemand	4
Le Général Joffre	5
Le Général French	7
Le Roi de Serbie, Pierre Ier.	9
Un Pugilat devant les tranchées	10
En Alsace-Lorraine; Strasbourg et sa cathédrale	11
Le nez du clairon	12
Au coeur de la Russie; les deux métropoles de l'Empire des Tsars	13
Une légende allemande	17
Maître Gottfrit. (Légende alsacienne en vers).	18
La Préparation au combat. Dans les camps d'instruction militai- re en Angleterre. (Notes d'un témoin)	19
Pillage et massacre	23
Les mystérieux souterrains de la propriété de Joseph Bonaparte servirent-ils à cacher Napoléon Ier évadé de Ste-Hélène?	24
De merveilleux soldats. Les Hindous à l'assaut des tranchées..	29
Les maréchaux-ferrants du Caucase (moeurs curieuses)	31
Les chiens de guerre (les services qu'ils rendent)	33
Le portrait du roi d'Italie	34
UNE PUPILLE GENANTE. Roman, par Roger Dombre	35
Comment la flotte allemande du Pacifique fut détruite	117
Les turbines à vent	119
LA CHATAIGNERAIE, par Max du Veuzit (fin)	121
Un télescope géant	137
Une automobile de 300 H. P.	139
Comment les vêtements des marins sont emballés. Sur les navires de guerre	141
Ce qu'un neutre a vu à Berlin	142
Scènes d'horreur	145
Le Bain des Abyssins	145
L'Incorrigible (anecdote vraie sur Guillaume)	146

Dans le prochain numéro, nous publierons un très joli roman com-
plet: "TANTE BERTHE", par G. de Peyrebrune. C'est une histoire
d'amour délicatement écrite et comportant d'amusants passages qui
lui donnent une note sortant de la banalité.

Nous publierons également de nombreux articles d'actualité écrits
d'après une très sérieuse documentation, et une splendide étude, avec
belle gravures, de l'oeuvre des missionnaires en Afrique.

La Revue Populaire

ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranfer:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

*Parait tous
les mois*

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Editeurs-Propriétaires,
200., Boulv. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 5 et le 12 de cha-
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne ga-
rantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

PARALLELE

“Qui veut la fin veut les moyens”, c’est ainsi que s’exprimait jadis Louis XI, roi de France, homme qui présentait un singulier mélange de ruse et de naïveté, de bonhomie douceâtre et de cruauté, de largesse et d’avarice, véritable antithèse vivante qui semblait avoir la même vénération pour les petites médailles de plomb qu’il attachait à son chapeau crasseux et les gigantesques gibets qu’il faisait dresser aux quatre coins de ses bonnes villes de Tours et de Paris.

“Qui veut la fin veut les moyens”, c’est la parole rééditée après plus de quatre siècles, par le Fou de Berlin et son fils aîné, l’homme à la figure de fouine.

Si, réellement, Guillaume le Massacreur en prononçant cette parole à l’occasion du pillage de la Belgique, a espéré pouvoir soutenir la comparaison avec l’homme de Plessis-les-Tours, il s’est trompé, mais pas à son avantage.

Louis XI était fourbe, Guillaume l’est encore plus, Louis XI était superstitieux, Guillaume est mieux—ou pire—encore : c’est un fou mystique. L’ancien roi de France faisait pendre des gens inoffensifs, le Kaiser allemand fait fusiller les prêtres qui font du bien et mutiler femmes et en-

fants. Louis XI déployait à l’occasion une activité prodigieuse mise au service d’une volonté extraordinaire, Guillaume prétend aussi s’occuper de tout mais son activité d’une frontière à l’autre ressemble plutôt à celle d’un chien fou qui, dans sa cage, heurte vainement sa tête aux barreaux dans l’inutile espoir de les briser.

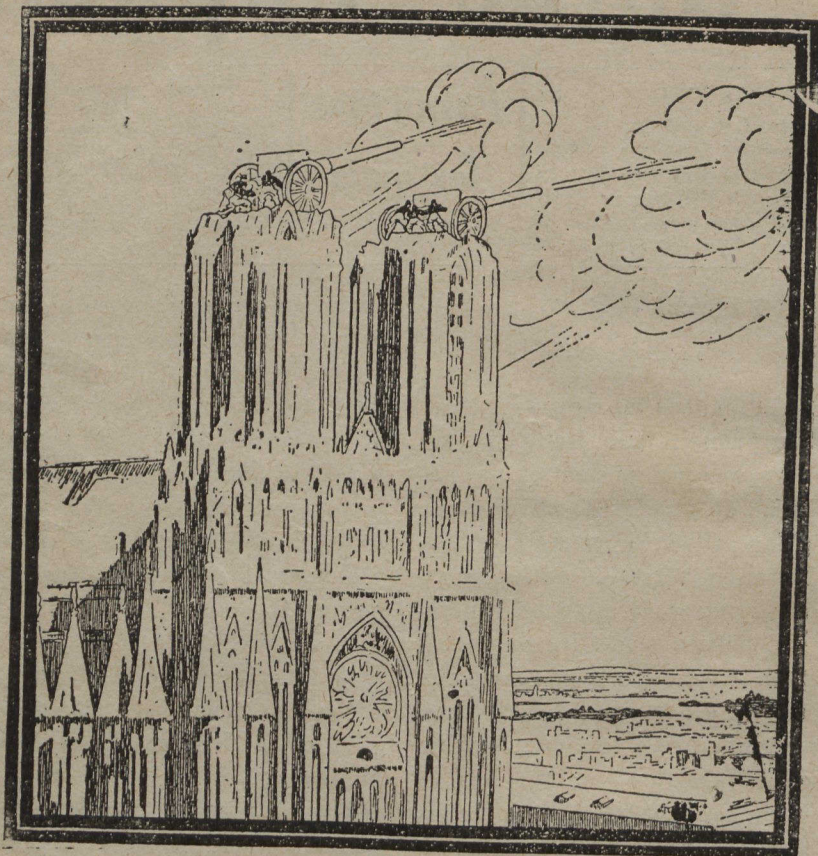
Louis XI a combattu la féodalité avec succès, Guillaume se laisse submerger par elle. Le premier a perfectionné l’organisation militaire de son pays, tenté de créer une marine et favorisé largement l’industrie; le deuxième a transformé son empire entier en vaste camp retranché, essayé de posséder la première marine du monde et voulu accaparer le monopole industriel.

Louis XI l’hypocrite conclut pas mal de traités qu’il se garda bien d’exécuter, Guillaume le Fou déchire ceux qu’il a signés.

Enfin Louis XI, malgré les guenilles dont il s’habillait et le mal dont il fut cause, fit assez de bien pour mériter ce jugement de Commynes: “A tout prendre, c’était un roi”. Guillaume, lui, malgré ses panaches de carnaval, aura fait suffisamment de mal pour être ainsi jugé par la postérité: “A tout prendre, ce n’était qu’une canaille”

Roger Francoeur.

LE MENSONGE ALLEMAND



Les Allemands, on le sait, sont passés maîtres en fait de mensonges. Ils ont nié, avec une belle audace, la destruction volontaire de la cathédrale de Reims.

Bien mieux, cet excellent "Berliner Tageblatt" prétend que les dégâts sont insignifiants. Cet organe tudesque réédite à ce propos la fable du poste français en observation sur une tour, poste sur lequel les Allemands auraient lancé des obus de petit calibre. Un projectile serait tombé sur le toit et aurait causé une excavation. Le feu se serait déclaré, gagnant les échafaudages.

Cet incendie—toujours d'après les Allemands—fut bientôt éteint par les pompiers, aidés par les soldats français.

Le journal berlinois reconnaît cependant que la partie nord du faubourg Cérés a été détruite, "parce qu'il fallait déloger les troupes françaises". Mais le "Berliner Tageblatt", revenant lourdement à la charge, déclare "que les Allemands ont tout fait pour ménager la cathédrale; le général allemand commandant la ville l'a affirmé lui-même".

Affirmation insuffisante, il faut l'avouer et qui fait bien voir la bassesse des soudards allemands.

LE GÉNÉRAL JOFFRE

C'est une lourde responsabilité qui pèse sur les épaules du commandant en chef des armées alliées; toutes les conditions de la guerre sont changées, et avec elles la mentalité et les méthodes des commandants. On voit rarement Joffre à cheval. Il passe une partie de ses journées à visiter les lignes dans une automobile rapide.

Il est impossible d'inspecter tous les points. Il est donc laissé beaucoup à l'initiative des commandants de corps après que le plan général est arrêté, et cela prive un généralissime du contact personnel avec ses troupes. Il leur est plus ou moins inconnu, et il est probable que le généralissime doit montrer ses papiers à ses sentinelles. Il éreinte deux chauffeurs par jour dans ses courses d'un point à un autre.

Mais en dehors de cela, le général Joffre doit tenir en main tous les fils de cet effrayant système de guerre. Imaginez-vous le général passant de longues heures dans une pièce très simple, avec un récepteur de téléphone à l'oreille. Les généraux qui l'assistent sont penchés sur les cartes et examinant attentivement la nature du pays. Mais Joffre n'a pas besoin de cela; fleuves, rivières, montagnes et vallées sont profondément gravés dans son cerveau. Sa caractéristique dominante est le calme. Il est aussi calme en temps de guerre qu'en temps de paix. Et cette qualité a fait naître la confiance. Il a confiance en lui et il a donné confiance aux autres.

Son état-major n'a jamais eu un mo-

ment de doute sur son pouvoir de vaincre, et cette conviction s'est propagée dans la masse des troupes. Il s'est rendu populaire, bien qu'il n'ait rien fait pour cela. Au contraire, il évite la popularité. Il vit en dehors de la réclame de presse: il ne la recherche pas et il ne l'aime pas. A ceux qui l'attaquent comme à ceux qui le défendent, il témoigne une indifférence égale.

Mais s'il semble ne pas prêter la moindre attention aux attaques, il n'en est pas moins très ouvert aux idées d'autrui, et quand on lui présente un plan possible, il écoute attentivement. Il sait comment combiner ce qu'il y a de meilleur dans ses propres projets et dans ceux des autres. Il est aussi modeste que simple.

Sa disposition à accueillir les propositions a nourri cette opinion qu'il est un adopteur et un organisateur plutôt qu'un stratège. Il est tout cela. Ses campagnes dénotent le soldat aussi bien que l'ingénieur et l'organisateur. Mais sa grande maxime est que dans la guerre rien ne peut-être improvisé. Chaque détail doit être pesé. Cela marque sa supériorité sur d'autres commandants modernes.

Une longue préparation a précédé chacun de ses succès. Il réussit parce qu'il prend la peine infinie qu'il est nécessaire de prendre pour réussir.

Son oeuvre maîtresse est la formation de l'état-major général. Il a réuni les meilleurs cerveaux militaires de France et a coordonné et contrôlé leurs efforts. Il a banni la politique, ce fléau de l'ar-

mée française. Cela est d'autant plus à son honneur que ses opinions politiques sont opposées à celles de ses principaux lieutenants.

C'est un homme énergique et simple ne recherchant pas l'effet à produire; il ne personnifie pas du tout le type du "beau cavalier" cher aux coeurs des romanes-



Le Général Joffre.

ques jeunes filles françaises. C'est un soldat moderne et scientifique. C'est aussi un savant, sans les défauts des savants.

Ses grandes connaissances théoriques sont servies par un sens aigu de la pratique. Il comprend le simple soldat et sait ce qu'il peut en attendre. Il sait comment

l'exalter quand il le faut, et son ordre du jour de la bataille de la Marne était de l'étoffe dont ceux des généraux de la Révolution étaient faits:

"Vous devez garder le terrain conquis et vous faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée."

Vous voyez qu'il est plus direct, et moins rhétoricien que Napoléon demandant aux Pyramides de porter témoignage.

La guerre actuelle est une guerre de fatigue et de résistance; celui qui durera le plus longtemps sera vainqueur. C'est une guerre de soldats, dans laquelle la qualité et l'équipement jouent le premier rôle; c'est une guerre scientifique, de fabrication allemande, opposée à la guerre artistique de Napoléon et le général Joffre est passé maître dans cette guerre nouvelle.

Il ajoute encore:

C'était de la part du général Joffre, faire preuve d'une grande témérité que d'oser demander à des troupes françaises de faire une guerre rampante de positions et de lutter de ténacité avec un ennemi teuton.

Ce sera l'éternelle gloire de l'armée française d'avoir usé par ces méthodes si peu en accord avec ses traditions et cependant si nécessaires, le pouvoir d'endurance des armées allemandes.

— o —

UN DETACHEMENT de cavalerie anglaise, qui venait de repousser une attaque ennemie, prenait un bain dans la rivière de l'Oise quand une patrouille de Uhlans fut signalée. Sans prendre même le temps de revêtir leurs uniformes, les cavaliers anglais sautèrent sur leurs chevaux et chargèrent furieusement l'ennemi qui s'enfuit en déroute.

LE GÉNÉRAL FRENCH

Le général French est l'un des plus illustres soldats de la Grande-Bretagne et l'un des meilleurs généraux contemporains.

C'est un chef dans toute l'acception du mot.

Sa connaissance profonde de la tactique moderne, ses qualités éprouvées d'entraîneur d'hommes, sa vigueur, sa décision et la lumineuse clairvoyance de son jugement, qui le mirent au premier plan dans les nombreuses campagnes où il prit une part glorieuse et prépondérante, lui ont valu l'enthousiaste confiance de ses troupes et l'immense popularité dont il jouit en Angleterre et qui bientôt l'environnera en France.

John Deuton Pinkstone French est le descendant d'une race de soldats. Il est né à Ripple Vale, dans le comté de Kent, le 28 septembre 1852. Très jeune, il céda à cette force nationale qui pousse tout bon Anglais vers l'empire des mers et à dix-huit ans il sortait, ses études faites, du vaisseau école "Britannia". Il servit quatre ans dans la marine, mais ce n'était pas là sa vraie voie et, à vingt-deux ans, quittant l'armée de mer pour l'armée de terre, il devint officier de hussards.

Sa carrière, dès lors, se déroule avec éclat. La campagne du Soudan égyptien, en 1884-85, mit en valeur ses qualités exceptionnelles. Il retourna en Angleterre comme colonel de cavalerie. En 1899, il fut envoyé au Natal pour commander une division.

Nommé major général, il gagna la bataille d'Elandslaagte et prit part avec le reste de l'armée de sir George White aux journées de Reitfontein et de Lombard's Kop. Il s'illustra à Colesberg, à Kimberley et à Cronje. A la tête de la cavalerie, il coopéra aux opérations de lord Roberts qui aboutirent à la prise de Bloemfontein et de Prétoria. Il commanda ensuite les troupes dans le Transvaal oriental et lutta contre les rebelles du Cap.

En octobre 1901, il devint le successeur de sir Redvers Buller au commandement du 1er corps et, au mois d'août 1907, il succéda au duc de Connaught comme inspecteur général de l'armée britannique.

Telle est, brièvement résumée, la carrière du glorieux chef que l'Angleterre place à la tête des forces qu'elle a si galamment envoyées sur le continent pour coopérer à la défense de la civilisation et de la justice contre l'ennemi commun.

Le général French est de ces hommes qui font triompher les causes pour lesquelles ils combattent. Sa présence est pour les armées alliées un important adjuvant de succès.

Il a suivi, à diverses reprises les manœuvres françaises, où il a été fort apprécié du commandement et très populaire parmi les troupes.

Le théâtre des opérations qu'il a étudié de près, lui est familier.

C'est le type parfait et glorieux du soldat anglais, un héros à la Kipling, et les Londoniens, qui le portèrent en triomphe

lorsqu'il revint de l'Afrique du Sud, ont pour celui qu'ils appellent familièrement Johnny un culte fait de confiance et d'admiration.

Tout en lui, du reste, indique l'homme né pour le commandement, pour les fatigues de la guerre, pour la vie des camps. Il est petit, trapu, doué de muscles d'acier



Le Général French.

et d'une endurance infatigable. Quand il était plus jeune, ses camarades plaisantaient ce qu'ils appelaient son manque d'élégance comme cavalier, mais aucune monture n'a jamais pu le désarçonner. L'énergie est inscrite en lettres majuscules sur tous les traits de son visage solide, à la courte moustache en brosse qu'il tor-

tille en parlant, aux yeux clairs, presque toujours baissés, et qui soudain se lèvent, déconcertant l'interlocuteur par un regard droit, perspicace et ferme.

Le général French est un homme simple, qui ne cherche qu'en lui-même les éléments de sa supériorité et méprise toute inutile vanité, mais son énergie est indomptable; quant à sa bravoure, elle est célèbre dans les troupes anglaises, où l'on ne compte que des braves. Il a su en outre, dans les plus dures nécessités de la guerre, se montrer humain.

Voici, brièvement esquissée, la figure du chef qui vient coopérer avec les chefs de l'armée française au triomphe de la civilisation sur la barbarie.

Dès le jour où, en 1907, la confiance de l'Angleterre le choisit comme le chef le plus éprouvé pour lui conférer le titre de "feld maréchal, inspecteur général des forces", sir John French fut désigné pour mener, dans le cas de coopération de l'armée anglaise avec notre armée contre l'Allemagne, "l'expédition de France."

On ne pouvait pas mieux choisir.

— o —

EN CREUSANT des tranchées, au nord de Paris, les soldats français ont découvert des obus allemands, non éclatés, et qui étaient enfoncés dans le sol depuis la guerre de 1870.

÷

QUAND le Président Poincaré visita les troupes de la ligne de feu, il ne donna aucun ordre concernant le mouvement de ces troupes bien qu'il aie pu le faire s'il eût voulu. La constitution de 1875 lui confère en effet, s'il le désire, le commandement suprême des armées en temps de guerre.

LE ROI DE SERBIE, PIERRE 1^{er}

Quand, il y a quarante-cinq ou quarante-six ans, Pierre Karageorgevitch, le descendant de George le Noir, venait, modeste élève de l'Ecole Saint-Cyr, passer à Paris les rapides vacances du dimanche, il ne se doutait guère, sans doute, qu'il ceindrait, un jour, la couronne princière dont son père Alexandre Ier venait d'être dépossédé au profit d'un Obrenovitch, qu'il serait roi de Serbie et que la France le fêterait, l'acclamerait chaudement, saluerait en lui un ami des mauvais jours.

Car le roi Pierre Ier se montra pour ce pays, en effet, au moment où il succombait sur les champs de bataille de l'Année Terrible, un ami dévoué jusqu'au sacrifice.

Lorsqu'en 1870, au fond de la Hongrie, la nouvelle des premiers désastres lui parvint, il accourut aussitôt à l'armée de la Loire; et le volontaire anonyme qu'il voulait être y fit héroïquement le coup de feu. Reconnu par un de ses anciens professeurs de Saint-Cyr, il fut nommé lieutenant au 1^{er} étranger et justifia tout de suite ce grade en montrant au combat de la gare des Aubrais, une intrépidité digne de son grand ancêtre Karageorge.

Capturé par les Allemands, il leur échappa à force d'audace et se rendit à l'armée de l'Est, où son courage, à la bataille de Villersexel, lui valut la croix de la Légion d'honneur. Il sortit indemne de ces grandes luttes et de la célèbre retraite que l'on sait; mais il eut la douleur de voir son neveu Nicolaïevitch tomber à ses côtés pour ne plus se relever.

On sait comment, après le meurtre d'A-

lexandre Obrenovitch et de la reine Draga, il fut appelé au trône de Serbie; comment, au moment de l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, il eut la pensée audacieuse, le projet héroïque de tirer l'épée contre l'Autriche.

Né en 1844, il était petit-fils de Georges Karageorgevitch, le libérateur de la Serbie. Son père (le prince Alexandre Karageorgevitch), l'un des plus gros propriétaires fonciers de la Hongrie, avait lui-même régné pendant dix-huit ans et laissé les finances serbes très prospères en quittant le pouvoir.

En entrant à son tour au "Konak", Pierre Karageorgevitch passait également pour posséder une très belle fortune. Son mariage avec la princesse Zorka de Monténégro l'avait fait beau-frère du roi d'I-



Pierre Ier, roi de Serbie.

talie et cousin de l'empereur de Russie. Mais il était veuf depuis quatre ans, avec trois enfants: une fille et deux fils.

On se rappelle comment la Serbie fut entraînée dans le grand duel balkanique; on a encore présentes à la mémoire ses brillantes victoires contre les Turcs, à Kumanovo et partout. On se souvient que, dans sa lutte douloureuse contre la Bulgarie, aux côtés de la Grèce, elle fut victorieuse à la gigantesque bataille de la Bregalnitzza.

On n'a pas davantage oublié que le roi Pierre eut la douleur de ne pouvoir conduire les armées serbes au feu. Sa santé chancelante le contraignit de rester à Belgrade et d'abandonner le commandement au général Putnick et à ses fils, comme, tout dernièrement, elle le forçait de déposer momentanément le fardeau de la couronne et de remettre le pouvoir royal entre les mains de son fils Alexandre.

Au nombre des diverses décorations qu'il possède, le roi Pierre Ier compte la médaille commémorative de 1870-71 dont le gouvernement lui remit la première qui fut accordée.

A cette récompense bien méritée vient s'ajouter aujourd'hui l'estime universelle pour sa lutte magnifique contre la barbarie teutonne, lutte au succès de laquelle il aura contribué pour une large part.

— o —

UN PUGILAT DEVANT LES TRANCHÉES

La note drôlatique au milieu d'un épisode de guerre nous est donnée par un soldat lyonnais qui date sa lettre de quelque part dans les Vosges.

Sur un certain point des lignes situé

entre les tranchées allemandes et françaises se trouve un champ de pommes de terre où tous les jours—mais à des heures différentes — des corvées allemandes et françaises, chacune escortée par des hommes en armes, allaient arracher des pommes de terre pour la nourriture des hommes.

Dans les premiers temps, ces corvées étaient escortées par une section mais, vu la sécurité relative qui régnait, cette escorte avait été peu à peu considérablement diminuée.

Or, il y a quelques jours, une corvée française, accompagnée d'un seul homme armé, se trouva nez à nez avec une corvée allemande de même force, accompagnée elle aussi d'un soldat armé. Ces deux soldats se mirent en joue et tirèrent l'un sur l'autre, se ratèrent, et l'Allemand prit la fuite poursuivi baïonnette au canon par le Français.

Les deux corvées restèrent donc en présence et après quelques invectives, on en vint aux mains. Comme il n'y avait pas d'armes on en improvisa. On se battit à coups de seaux en toile, de bâton, on se lança des pierres, on se donna des coups de pied. Cela dura une demi-heure.

Des tranchées, dans les deux camps, on assistait à cette joute sans pouvoir tirer, de peur de tuer des camarades, tant la mêlée était furieuse.

Enfin, nous fûmes victorieux! La corvée française au complet (mais avec quelques bonnes écorchures, yeux pochés, etc.) rentra dans nos lignes avec quatre prisonniers allemands en fort piteux état...

Il est à regretter que notre ami Cazeaux qui nous a donné souvent de si belles exhibitions au pare Sohmer n'ait pas été de la partie.

Il y aurait eu sûrement de la viande boche en piteux état...

En Alsace-Lorraine

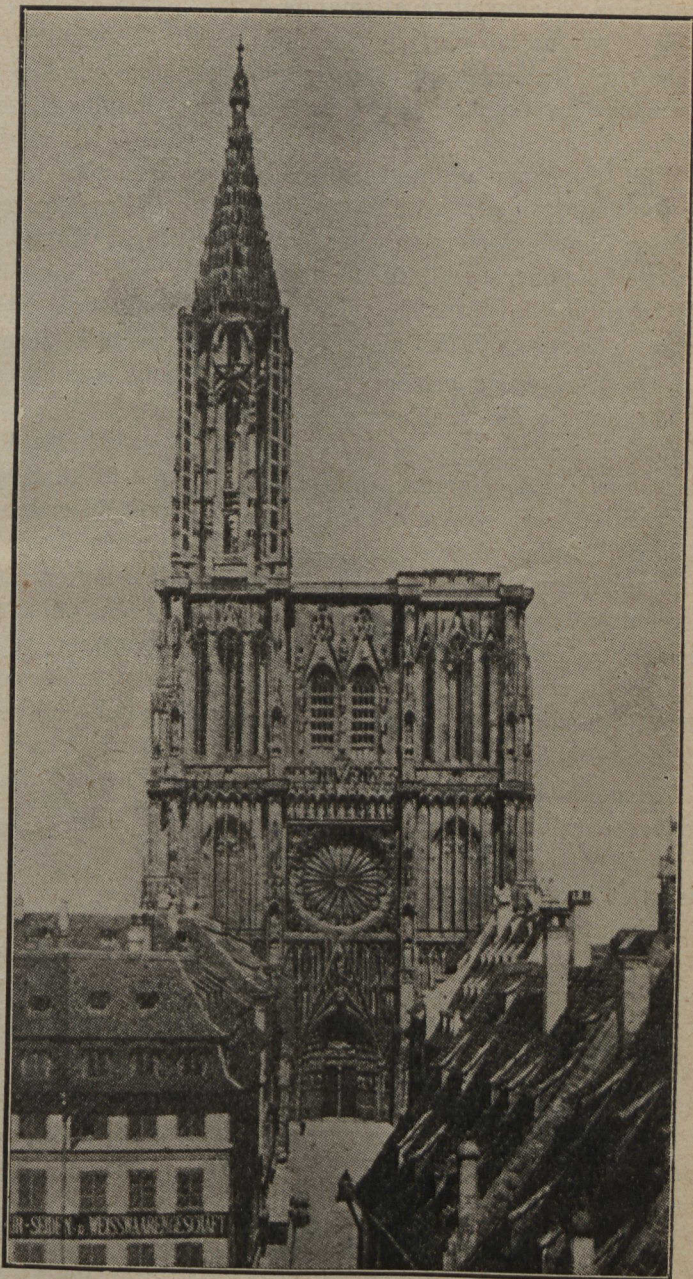
Strasbourg et sa Cathédrale.

Par Jehan le Lorrain

A l'heure où j'écris ces lignes, les troupes françaises progressent d'admirable façon en Alsace-Lorraine et peut-être que le drapeau tricolore flottera pour toujours sur les deux provinces reconquises quand cet article paraîtra dans la "Revue Populaire".

Certes, la lutte aura été rude mais elle n'aura cependant pas suscité, de la part des armées de la république, des procédés sauvages comme ceux que les allemands ont employé partout où ils ont passé.

Les bombardements auxquels les assaillants doivent avoir recours pour s'emparer d'une position peuvent toujours être dirigés de manière à épargner les monuments à respecter, principalement les églises et les hôpitaux et les superbes villes d'Alsace-Lorraine souffriront assurément beaucoup moins du feu des canons français qu'elles n'ont souffert, pendant 44 ans, de la brutalité de l'opresseur allemand.



La cathédrale de Strasbourg.

Strasbourg, dont il est question dans cet article, est une de ces villes magnifiques dont la perte sera particulièrement

sensible à la convoitise allemande.

Bâtie sur un sol parfaitement uni, elle a des rues droites, larges et propres où se succèdent de nombreux et intéressants édifices.

Ville très commerçante bien que l'essor de son industrie ait été enrayé par sa situation comme forteresse, Strasbourg est renommée pour ses filatures et tissages, ses fabriques de draps, ses distilleries et ses manufactures de tabacs.

On y fabrique de la bière en quantité et la charcuterie de Strasbourg jouit d'une réputation universelle; ce sont également les ateliers d'ébénisterie, de chapellerie, les fabriques de couleurs, de bougies, de billards, de pianos, de chocolat, d'amidon, etc., qui contribuent à donner à cette cité de cent soixante mille âmes une prospérité incontestée.

Tout ce commerce est favorisé par la navigation du Rhin, de l'Ill et du canal du Rhône au Rhin.

Les monuments que l'on admire à Strasbourg contribuent, pour une large part à faire de cette ville une cité chère aux touristes et à ceux qui aiment à étudier les choses du passé.

La cathédrale surtout est digne de mention. Véritable chef-d'oeuvre qui a demandé quatre siècles d'efforts et dont les parties les plus anciennes, comme la crypte, datent de l'an 1015, cette cathédrale présente, sur la façade de l'ouest, une somptueuse ornementation qui la fait ressembler à une dentelle de pierre.

Le dessin en fut tracé par Erwin de Steinbach en 1315.

A l'intérieur de ce superbe monument, se voit l'horloge si célèbre par la perfection de son mécanisme qui met en mouvement des quantités de personnages quand sonnent les heures. La hauteur to-

tales de la cathédrale est de 630 pieds.

L'histoire de Strasbourg nous apprend que cette ville vit à maintes reprises les peuples combattre pour sa possession. En 407, elle tombe au pouvoir des Huns, dix ans plus tard, ce sont les Burgondes qui l'occupent et, en 455, les Huns la reprennent. En 495, les Alamands s'en emparent mais Clovis la leur enlève après Tolbiac.

Depuis, Strasbourg eut une destinée incertaine jusqu'à ce que Louis XIV la réunît définitivement à la Couronne de France.

Soumise à un blocus inutile de 4 mois en 1814, Strasbourg dut enfin céder au cruel bombardement de 1870 puis être annexée à l'Allemagne par le traité de Francfort.

La paix de 1915 la ramènera pour toujours en pays français et l'étendard aux trois couleurs qui flottera, triomphant, au sommet de ses clochers sera, pour ceux-ci, la définitive garantie qu'ils n'auront plus rien à craindre des démolisseurs de cathédrales.

— o —

LE NEZ DU CLAIRON

C'est à l'hôpital auxiliaire de Châteaudun.

On vient d'amener là un jeune soldat, un clairon qui a le nez endommagé.

—Comment avez-vous été blessé? lui demande le major.

—Eh bien! voilà: Je sonnais la charge. Une balle arrive et me frôle le nez. Le sang coule. Un morceau de mon appendice nasal s'était décollé.

—Alors?

—Alors j'ai pris le bout de mon nez et j'ai continué à jouer du clairon.

AU CŒUR DE LA RUSSIE

Les deux métropoles de l'empire des Tsars

L'immense empire de Russie avec son caractère et son tempérament moitié asiatiques et moitié européens, possède deux superbes villes : Petrograd et Moscou dans lesquelles on retrouve nettement ces deux caractères.

Petrograd, connue avant la guerre, sous le nom de St-Petersbourg, a de larges rues droites et de vastes places de chaque côté de la Néva fleuve profond à cet endroit mais sujet à de terribles débordements.

La Néva se divise, à l'intérieur de la ville, en de multiples canaux qui ont mérité à Pétrograd le nom de "Venise du Nord". Cette ville avec ses palais et ses grands boulevards charme le regard dès la première visite.

Le Palais d'Hiver s'élève au bord de la Néva, à l'endroit où la rivière est le plus large. Un joli square annonce l'édifice ; on y voit le monument d'Alexandre Ier, en granit rose, la plus grande aiguille de cette matière qui existe au monde, avec ses 45 pieds de hauteur. Le palais même est un grand rectangle dont les murs d'un brun sombre s'harmonisent avec la couleur rougeâtre de la toiture en fer.

Tout y respire la royale élégance, depuis le Grand Escalier des Ambassadeurs jusqu'à la salle Nicolas, éclairée de seize immenses fenêtres qui donnent sur la Né-

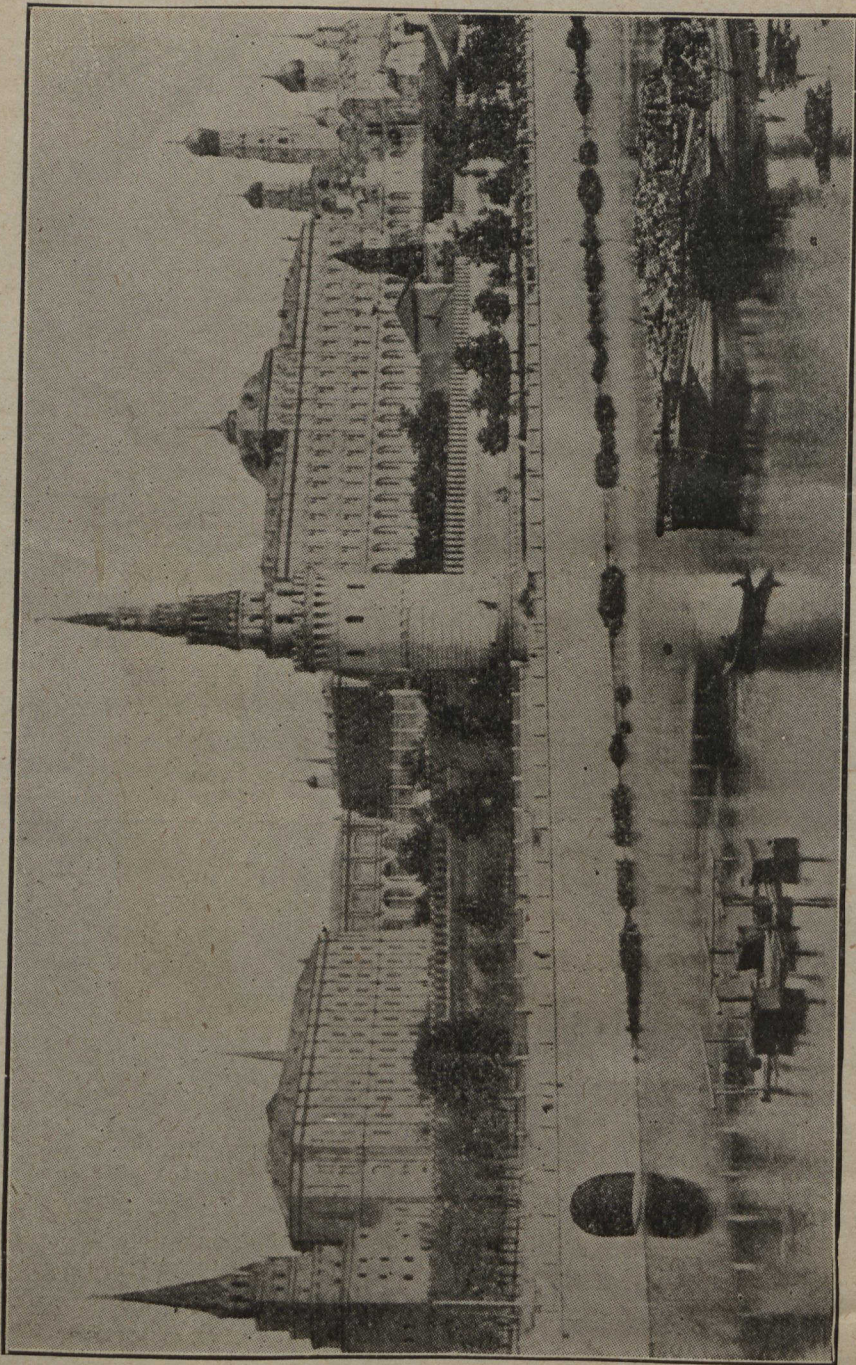
va ; de la Salle du Trône avec ses draperies rouges, relevées de motifs en argent, à la Galerie des Romanof, ornée de portraits et de tableaux de bataille.

Le Trésor des Tsars conserve, enchassé dans le sceptre impérial, le célèbre diamant l'"Orlof" qui a fait le pendant du Koh-i-nor, les deux joyaux formant à l'origine les deux yeux du grand Lion de Delhi, à en croire la tradition.

Péterhof, sur le côté sud du golfe de Finlande sert de Palais d'été pour le



La grosse cloche de Moscou



Le Kremlin de Moscou, sanctuaire-forteresse de la Russie.

Tsar; c'est une résidence pleine de charme et dont l'intérieur est orné de magnifiques tableaux.

Pétrograd, dans l'ensemble, est en quelque sorte la façade de la Russie; Moscou, la ville sainte et à demi asiatique, en est le coeur. C'est la cité d'Ivan-le-Terrible, la ville des vieux sanctuaires russes vénérés par cent millions de croyants.

et groupées bizarrement ; l'ensemble est couronné de douze dômes de formes et de couleurs variées; chaque chapelle a sa coupole particulière, son autel et son iconostase, orné de tableaux de sainteté sur fond doré. Une de ces chapelles contient le tombeau du Saint.

Les peintures, la décoration, l'architecture même de l'édifice, tout semble au



L'avenue des Fontaines à Péterhof

Nous y voyons l'église de Saint-Basile, près des murs d'enceinte du Kremlin; ce temple fut construit de 1554 à 1557 sur l'ordre d'Ivan-le-Terrible pour commémorer des victoires remportées par ses armées.

La cathédrale a cette qualité d'être absolument originale; elle est composée de onze chapelles disposées en deux étages

premier abord singulier et même barbare. Mais cette architecture est bien en harmonie avec le cadre et le génie russes et semble l'expression fidèle de l'imagination à la fois naïve et raffinée, monstrueuse et subtile, d'un peuple-enfant.

“Au-dessus de Moscou, le Kremlin; au-dessus du Kremlin, il n'y a que le ciel”, dit un proverbe russe, qui montre bien

toute la vénération dont le peuple l'entoure. Le Kremlin surmonte une large colline au nord de la Moscowa. Cet édifice, emblème du pouvoir temporel et spirituel des Tsars, est une agglomération de

après le couronnement du Tsar; ses couvents et ses cloîtres ont recueilli les princes et les princesses en disgrâce; ses murs abritent la dépouille mortelle de ceux qui commandèrent en maîtres à la



L'église de Saint- Basile à Moscou

monastères et de palais, d'églises, de tours, de dômes: bref, c'est toute une ville dans la grande ville, et qui est entourée de son enceinte particulière. Ses cloches sont les premières à se mettre en branle dans l'immense empire aussitôt

cinquième partie de la planète. On y voit encore l'ancien palais des patriarches de Moscou, l'ancien palais des Tsars, l'arsenal fondé par Pierre le Grand, le "Trésor" où sont les bijoux de la couronne, les portraits des souverains, etc.

La porte du Rédempteur donne accès au Kremlin quand on vient du Square Rouge. Cette porte, surmontée d'une tour de 54 mètres, est la plus célèbre de Moscou. La partie inférieure a été construite en 1491 par l'architecte milanais P. Antonio. Puis, la construction demeura interrompue pendant cent trente ans et un architecte anglais du nom d'Holloway fut alors chargé d'édifier la partie supérieure, à laquelle il imprima le style gothique.

De chaque côté de la porte qui s'ouvre au pied de la tour, se trouve un petit sanctuaire; au-dessus de la porte, on a sculpté la figure du Christ, et cette statue, considérée comme le palladium du Kremlin, est l'objet d'une particulière vénération. Un décret des Tsars, au XVII^e siècle, ordonnait à tous les Russes, sous peine de mort, de se découvrir en passant dessous. Et l'on en a si bien pris l'habitude qu'aujourd'hui encore il n'y a pas de Russe qui franchisse cette porte sans se découvrir.

Une des curiosités de Moscou est sa "Grande Cloche", la plus grosse qui existe au monde. Vingt hommes pourraient, sans se gêner, tenir ensemble dans l'intérieur. Son poids total est de 198 tonnes; le morceau qui s'en est détaché par malheur et repose près du piédestal en pèse dix à lui seul! Mais cette cloche, si belle, si grande, si magnifiquement ornée, cette "Reine des Cloches", comme l'appellent les Russes, a un défaut: elle ne sonne pas, elle n'a jamais sonné.

Fondue en 1735, on était en train de la hisser dans la Tour d'Ivan Véliky, au Kremlin, lorsqu'un incendie se déclara dans les échafaudages, et la grande cloche fut précipitée à terre, où elle se brisa. On la laissa sur place, se contentant de plus petites cloches pour la tour d'I-

van Véliky. Au bout d'un siècle, on l'installa fêlée sur le piédestal, où elle se trouve aujourd'hui, et on la transforma en chapelle.

Le manteau de la cloche est couvert de figures en bas-reliefs représentant le tsar Ivan et la tsarine Anna Ivanovna, entourée de chérubins. D'autres figures leur font pendant: celles du Sauveur et de trois apôtres, Saint Pierre, Saint Paul et Saint Jean.

Un médaillon portant une inscription et surmonté de l'aigle impériale russe couvre le fragment qui s'est détaché de la cloche.

Bien que ce bizarre monument n'ait jamais réalisé sa destination, les Russes le montrent avec fierté aux étrangers comme une des curiosités de Moscou et un témoin de leurs gloires historiques.

— o —

UNE LEGENDE ALLEMANDE

Une légende allemande veut que le fameux empereur Frédéric Barberousse ne soit pas mort.

C'est aussi l'opinion du poète tudesque Wieland. Il prétend que le vieux kaiser des croisades, couché dans le souterrain d'un "burg" de Prusse doit s'éveiller de sa longue léthargie au premier signal de détresse de sa patrie en danger. Un nain chargé de veiller sur son sommeil, s'enquiert chaque année s'il y a des corbeaux sur la montagne voisine. C'est là, paraît-il, le signal convenu.

Guillaume II, dont on connaît la faiblesse du cerveau, n'est-il pas allé voir "si les corbeaux volent autour de la montagne." Frédéric Barberousse va-t-il s'éveiller, cette fois?

Le kaiser ne doit pas être rassuré.

MAITRE GOTFRIT

(Légende alsacienne)

Du temps où chantait maint trouvère,
Vivait un poète à Strasbourg.
Il fit un poème d'amour
Qu'on lit encore et qu'on révère.

Gotfrit chantait en allemand;
Pourtant, il aimait bien la France,
Ce coeur si tendre à la souffrance,
Ce coeur de poète et d'amant.

Un jour, il trouva le grimoire,
Trésor d'un poète d'antan;
C'était d'Iseult et de Tristan
La longue et l'amoureuse histoire.

Beau livre! qu'il ne quitta plus...
La gloire, leur éphémère,
Le monde et toute sa chimère
Dès lors lui furent superflus.

Et la merveilleuse aventure
D'Iseult à ce point le tenta,
Que l'histoire en son coeur chanta
Comme une source au long murmure.

Il redit le philtre enivrant
Qu'ils burent dans un jour d'ivresse;
Comme cette heure enchanteresse
Fit de leur vie un seul torrent.

Il dit la destinée étrange,
Le nain Mélot et le roi Marc,
Le labyrinthe du hasard,
Le dédale du coeur qui change.

Il dit le doux, il dit l'amer,
Et cette passion profonde
Qui, montant toujours comme une onde,
Devint comme l'immense mer!...

Ainsi coulèrent les années,
Avec leur joie, avec leurs pleurs,
Les beaux amants semaient des fleurs
Et des perles dans ses journées.

Il vécut bienheureux et seul
Dans sa forêt douce et profonde,
N'ayant d'autres amours au monde
Que ceux de Tristan et d'Iseult.

Un matin, on trouva le maître
La tête renversée au mur,
Les yeux fixes, couleur d'azur,
Sous un rayon de sa fenêtre.

Le livre! il venait de l'ouvrir;
Son doigt marquait encor la page
Où, loin d'Iseult au clair visage,
Tristan, désolé, va mourir

O jour d'angoisse et de pesance!
Elle est l'âme de son désir...
Mais il rend le dernier soupir
En face de la mer immense.

Iseult arrive... Mais trop tard!
Tristan, sur son lit funéraire,
Etendu dans la paix dernière,
La cherche d'un oeil sans regard.

Alors, ne poussant cri ni plainte,
Iseult sur l'ami sans couleur
Posa tête avec son coeur...
Et c'est là qu'elle s'est éteinte.

A ce moment de son récit,
Tenant le livre du trouvère,
Gotfrit, en un songe sévère,
Avait cessé de vivre aussi.

Comme en automne la feuillée
S'échappe en longs frémissements,
Au dernier baiser des amants
Son âme s'était envolée.

Edouard SCHURE.



LA PREPARATION AU COMBAT

Dans les camps d'instruction militaire en Angleterre

Les vastes camps où s'opèrent l'instruction intensive des recrues pour l'armée de lord Kitchener sont situés, pour la plupart, au milieu des plaines doucement ondulées et coupées de loin en loin par les coteaux boisés du Surrey et du Hampshire. Déjà, depuis la guerre sud-africaine, des camps avaient surgi de ces vastes étendues de bruyères; mais, depuis la déclaration de guerre, toute la région, à partir de 20 milles de Londres, dans la direction de Portsmouth et de Southampton, est occupée presque exclusivement par les troupes. C'est le pays du kaki.

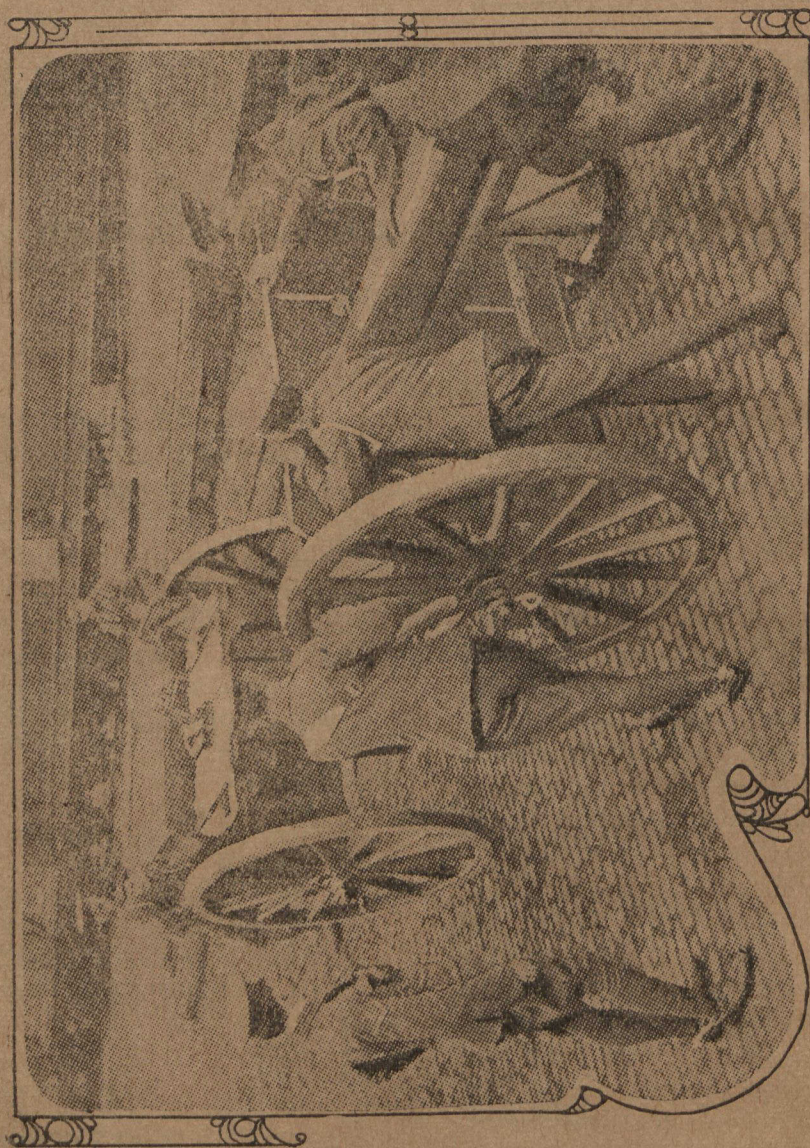
A peine a-t-on quitté Londres qu'à tout bout de champ, au carrefour de tous les chemins creux, on voit des patrouilles de cavalerie que guettent des escouades de fantassins cachés derrière les buissons, au haut des tranchées de la voie ferrée ou abrités derrière les piles des ponts. Au second plan du paysage passent des troupes vêtues de kaki, presque invisibles, trahies seulement, de temps en temps, par la note vive d'une tunique rouge, qui tranche comme un coquelicot dans un champ de blé. On use "at home" les vieux

uniformes; on a bien essayé de les teindre, mais le résultat était un violet si extravagant que l'on a dû y renoncer.

Après deux heures de voyage, on arrive à une petite gare perdue dans un bois de sapin. J'étais attendu, raconte un visiteur, par un capitaine de génie qui s'était rendu aimablement à ma disposition



Les différents tirs: debout, à genoux et couché.



La manoeuvre d'artillerie. Les canons anglais, construits avec précision font de bonne besogne sur le champ de bataille.

pour me montrer comment on entraîne les troupes de lord Kitchener.

Quelques pas sous bois et nous rencontrons un train militaire qui s'arrête sur un signe du capitaine.

—La ligne, m'explique mon guide, est construite par mes hommes, en période d'instruction.

Cela saute aux yeux, car cette ligne décrit les méandres les plus fantaisistes, faisant quatre fois plus de chemin qu'il n'est nécessaire pour atteindre le camp. De chaque côté, des ouvrages d'art sont en voie de construction, des "dromadaires" attendent le "tablier" du pont qu'ils devront soutenir, des "va-et-vient" sont établis au-dessus des étangs.

—Tiens, fis-je, des Allemands!

— Oui, répond le capitaine, nous en avons trois cents; ils ont été pris à Mons; nous les employons à construire des cibles, nous irons les voir dans leur camp cet après-midi.

J'avais une lettre d'introduction pour le commandant du camp, le colonel S..., et je le trouve au mess des officiers. Ce mess est un pavillon en planches construit dans un bois de sapins. Le colonel est à table. Après les présentations, il me fait asseoir auprès de lui et me lit le menu: je choisis mon plat sans me douter de ce qui va arriver. A ma profonde stupeur, je vois le colonel prendre une assiette, se lever et découper quelques tranches d'un imposant morceau de boeuf, découvrir des légumiers et revenir avec une assiette pleine qu'il pose simplement devant moi. Il entend l'hospitalité à la manière simple et affable des officiers anglais, et, sans prendre garde à mon attitude un peu confuse, il me dit:

—Nous nous servons nous-mêmes, cela va plus vite.

Après le lunch, nous visitons les ateliers de réparation et de construction. L'installation est un peu rudimentaire, mais il en sort des pièces parfaites d'exécution. J'ai vu notamment un wagon-atelier très complet destiné aux armées sur le front.

Le colonel nous quitte, car il doit préparer, pour le soir, une de ces causeries qu'il fait aux officiers et aux hommes sur des sujets de tactique ou de morale militaire, après le travail, car pas une minute n'est perdue au camp où j'ai eu des émerveillements devant les méthodes suivies pour faire, en un temps incroyablement court, des officiers et des soldats comme ceux que nous voyons en France.

Seul, avec le capitaine, je continue ma visite en passant par une tranchée modèle, aux sinuosités habiles, d'une sécurité aussi grande qu'il est possible avec ses banquettes, ses épaulements, ses pare-éclats, ses contreforts intérieurs, sa grande salle de garde pouvant abriter quarante hommes pendant les heures de repos ou de repas. A l'autre extrémité du long boyau en zigzag, le petit réduit à tout faire:

—Remarquez, me dit le capitaine, que les angles sont arrondis pour permettre aux brancards de passer sans heurts.

De certains points de la tranchée principale partent des tunnels conduisant à des tranchées abris, positions avancées permettant de prendre l'ennemi à revers en cas d'attaque.

Voici le camp établi sur un plateau d'où la vue s'étend à plus de 12 milles. Cinq rangées de baraques en bois montées sur un soubassement en briques, des tentes en pains de sucre, une "remise" d'un quart d'hectare environ, entourée de deux haies de fil de fer séparées par un chemin de ronde, c'est le camp des prisonniers alle-

mands. Dans un vaste espace libre évoluent les recrues.

Le capitaine me fait les honneurs de son pain de sucre, car les soldats ont des baraquements confortables, mais les officiers couchent sous la toile. Deux verges de diamètre, deux de hauteur au milieu, voilà les dimensions d'une tente d'officier. Elle contient pourtant un lit, une chaise, une table, un support qui, d'un côté, soutient une cuvette en toile verte et un tub également en toile.

Le campement d'un officier est une merveille d'ingéniosité et tient dans un paquetage très compact. Le lit, composé du "sac à puces", peut contenir l'uniforme de rechange; les différentes toiles vertes qui sont, selon leur forme, table ou cuvette, se roulent dans une toile imperméable; les bois et les tiges des supports s'assemblent en un petit fagot, et le tout trouve place dans un sac long de 3 pieds; avec un petit sac à main, voilà tout le bagage d'un officier.

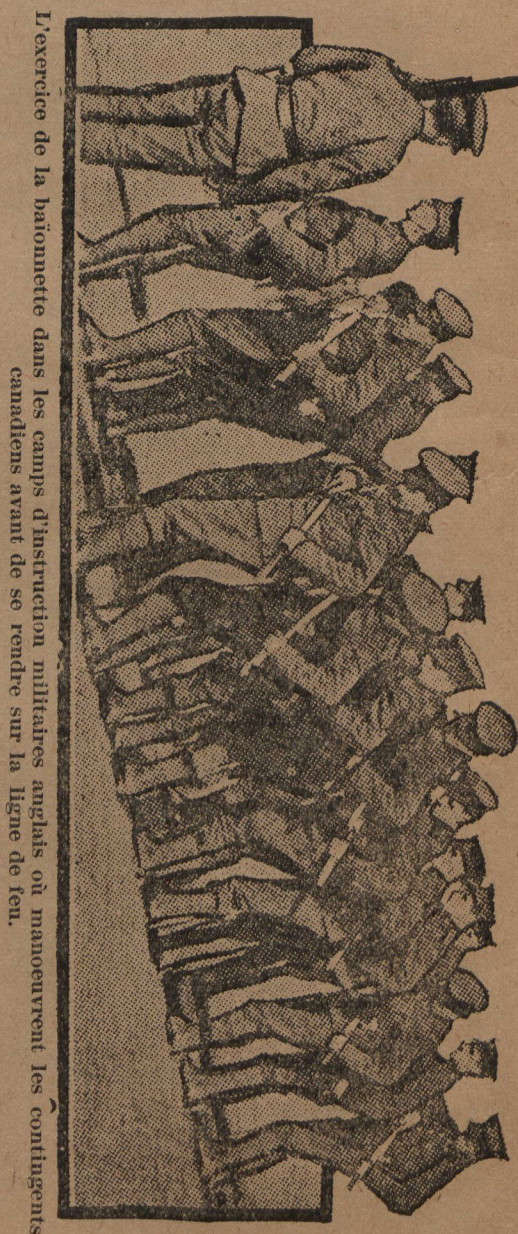
La cuisine des hommes est dans une tente ouverte aux deux bouts; sur deux rails (nous sommes dans le corps du génie), un peu surélevés et espacés d'environ 10 pes, une rangée de marmites longue de 30 pds bout sur un feu de bois et répand un arôme appétissant. Le capitaine veille à l'ordinaire et recommande au chef de donner aux hommes des légumes verts, des choux, des feuilles de navet.

Ces soldats ne sont pas nourris, mais, selon l'expression de leur capitaine, ils sont "gavés". Tous les jours de la viande fraîche, — la même qui est servie au mess, — du pain blanc, du jambon, du fromage et parfois du "singe", comme disent les soldats français (viande de conserve), pour les habituer. A côté de la cuisine, deux soldats mécontents de leur four de

campagne en construisent un en briques.

—Je ne sais pas où ils ont trouvé ces briques, me dit mon guide. Ah! dans ce tas, là-bas. Ma foi, tant pis pour l'entrepreneur!

Appelé par son service, mon guide me



L'exercice de la baïonnette dans les camps d'instruction militaires anglais où manoeuvrent les contingents canadiens avant de se rendre sur la ligne de feu.

quitte et j'en profite pour assister à l'instruction des soldats.

Un exercice particulièrement intéressant est celui qui consiste à développer l'acuité de vision et le jugement de la distance; en peu de temps il aide à faire des hommes d'excellents tireurs. Le capitaine commande: "Regardez intensément la colline en face de vous." (A environ six cents verges). Au bout d'une minute, il commande: "Demi-tour." Il interroge alors chaque homme séparément et à voix basse: "Qu'avez-vous remarqué de saillant?" Sur douze hommes deux ont décrit minutieusement le paysage et dix ont répondu: "Une jeune femme à bicyclette." J'avais regardé, moi aussi, mais je n'avais vu qu'une forme à bicyclette, sans plus.

Les prisonniers allemands.

Un lieutenant s'approche de nous; c'est le commandant du camp des prisonniers. Ses "Boches ne lui donnent pas grand mal: ce sont de gros garçons d'un blond filasse, aux yeux bleus à fleur de tête, sans expression, très apathiques. Ils travaillent nonchalamment, donnent un coup de pioche toutes les minutes, mais on ne les tracasse pas; pourvu qu'ils soient occupés, cela suffit. Ils sont nourris comme les soldats anglais, leurs voisins, et ont même droit aux douceurs de la cantine, où on les mène deux par deux sous escorte. Ils couchent sous les tentes et n'oseraient se plaindre, car, à quelques pas d'eux, les officiers anglais en font autant.

Ils ont à peine vu la guerre, me dit le lieutenant, mais ils sont tellement mous qu'ils n'auraient pas pu tenir bien longtemps.

Une chose me frappe comme un violent contraste, c'est la saleté du camp des Allemands, à côté du camp anglais.

PILLAGE ET MASSACRE

Récit d'un père de famille originaire du village de Saint-R..., à proximité de Lille.

Les uhlands viennent d'arriver.

Au son du tambour, la population est mise au courant et chacun s'empresse d'apporter ses petites provisions... Mais la demande par trop exagérée des Prussiens ne peut être satisfaite.

Des patrouilles sont alors organisées et, sous la conduite de sous-officiers, une visite domiciliaire a lieu. Les soldats — sont-ce bien des soldats? — pénètrent dans les maisons, bouleversent tout, démolissent les mobiliers, puis mettent le feu...

Dans une maison, un infirme est couché et ses deux petits enfants sont malades. Ce ne sont point de pareils détails qui arrêtent les bandits. Brutalement, ils jettent l'infirme hors du lit et sans se préoccuper de la présence des pauvres petits êtres, ils font le sac de l'immeuble. La mère implore: ils se moquent, elle gémit, puis elle menace. Un homme lui brûle la cervelle et le coup de feu semble être le signal du massacre.

Deux heures après, il ne restait plus du malheureux village que des murs calcinés et branlants. De temps à autre l'écho répercutait quelques coups de feu. C'étaient les Allemands qui tiraient sur des malheureux habitants, femmes ou enfants, qui tentaient de fuir le pays saccagé. La chasse au gibier humain... C'est tout ce qu'ils avaient trouvé.

Voilà comment ils se conduisent.

— o —



Les Mystérieux Souterrains de la Propriété de Joseph Bonaparte, servirent-ils à cacher Napoléon évadé de Sainte-Hélène ?....

Lorsqu'il y a bientôt quatre ans, deux industriels américains, MM. Harris Hammond et John V. Rice, inventeurs de moteurs, achetèrent les possessions historiques de Joseph Bonaparte à Bordentown, dans l'Etat de New-Jersey, ils manifestèrent leur intention d'en restaurer les vieilles constructions, et d'explorer soigneusement le labyrinthe extraordinaire de passages souterrains qui se croisent sous la propriété.

La charge de rajeunir le château délabré fut confiée à un artiste en renom, M. Everett Shinn, et bientôt un bataillon d'ouvriers explorait et déblayait les ruines. Certaines découvertes curieuses faites au cours de ces investigations semblent jeter une nouvelle lumière sur les intentions, restées très mystérieuses, de Joseph Bonaparte, et peut-être amèneront-elles plus tard des éclaircissements sur la dernière partie de la vie de Napoléon.

Jusqu'au départ de Joseph Bonaparte pour l'Europe, l'existence d'un système de tunnels sous la propriété n'avait pas été soupçonnée. Les voisins n'ignoraient pas toutefois que d'importants travaux, d'ailleurs tenus secrets, avaient été exé-

cutés, car des centaines d'ouvriers français et suisses étaient employés par Joseph Bonaparte.

Les souterrains furent découverts lors de l'acquisition de la propriété par un riche gentleman, M. Henry Becket. On entreprit de relever le plan de ces passages. Se frayant un chemin parmi la terre et les briques, les "explorateurs" trouvèrent de nombreux embranchements. Aucun objet de valeur ne fut découvert. On fit cependant des trouvailles suffisantes pour prouver que des centaines de milliers de dollars n'avaient pas été dépensés pour créer un labyrinthe sans but et sans utilité.

Tout d'abord, on découvrit que le labyrinthe de tunnels s'étendait beaucoup plus loin que ne l'avaient jamais supposé Becket et ses successeurs. Le passage qui conduit à la rivière Delaware fut trouvé assez grand, après avoir été déblayé, pour permettre à un bateau important d'arriver jusqu'au pied du château. Deux autres souterrains, dont les entrées étaient masquées par des arbres et des buissons conduisaient par des routes différentes de la crique de Crosswicks jusqu'au château.

Tous ces passages étaient reliés à deux autres tunnels conduisant à un mur masqué près des ruines de la construction la plus curieuse du domaine. Cette construction, appelée "Lodge", était élevée près de la porte principale, dans le voisinage d'une bande de terre sillonnée par les eaux.

Non loin se trouve un monticule qui, lorsque Everett Shinn y marcha, rendit un son creux. Aucun des passages découverts jusqu'alors ne conduisait à cette place, mais le mur masqué qui les ferme est très proche du monticule. La théorie de l'artiste est qu'une autre grande voûte existe sous ce monticule et que, dans cette voûte, sera trouvée la solution du mystère qui entoure le domaine de Joseph Bonaparte à Bordentown.

La retraite mystérieuse de Joseph Bonaparte

Joseph Bonaparte, ex-roi de Naples, ex-roi d'Espagne, était le grand favori parmi les frères de Napoléon. Deux semaines après la défaite de Waterloo, il rencontra l'Empereur à l'île d'Aix. Les frères firent le plan de s'échapper et de se rencontrer en Amérique, la terre de la liberté. Ils se séparèrent, Joseph, sous le nom de M. Bouchard, s'embarqua comme passager sur le brick "Commerce" et gagna New-York. Napoléon, vaincu, fut exilé sur le rocher inhospitalier de Sainte-Hélène.

Joseph Bonaparte, qui s'intitulait le comte Survilliers, obtint le droit d'acheter un vaste domaine sur la rivière Delaware. Sur un promontoire, Joseph fit élever une tour de guet. Plus loin, il fit construire un vaste château. Cela se passait en 1817. Graduellement, il entoura sa demeure d'un parc royal. Une villa pour

sa fille, la princesse Zenaïde, fut construite, et de nombreuses maisons s'élevèrent pour les partisans qui traversèrent les mers pour venir le rejoindre en son exil. A intervalles, des vaisseaux déchargèrent sur les berges de la rivière de grandes caisses que l'on supposait contenir les richesses de l'art italien et espagnol, provenant des anciens palais de Joseph Bonaparte. On avait liberté d'accès au domaine par terre et par mer. Le prince n'aurait pu trouver de meilleure situation pour conduire à bien de secrètes opérations, pour devenir corsaire ou fraudeur, si telles avaient été ses ambitions. Cependant il avait retrouvé la grande fortune qu'il avait emmenée hors d'Espagne et enterrée dans les jardins d'un de ses fidèles.

Voici donc Joseph Bonaparte enfermé dans une position stratégique, avec des fonds considérables, entouré de fidèles et braves serviteurs. Et pendant ce temps, son bien-aimé frère, reste prisonnier à Sainte-Hélène.

Ne devine-t-on pas de suite le but dans lequel fut construit le labyrinthe de Bordentown?

Aussi étrange et déroutante que son passage merveilleux de l'obscurité à la gloire, fut la conduite du grand empereur durant les six années de son exil. Lui qui avait remué les nations et détrôné les rois, passait son temps en querelles insignifiantes avec le gouverneur de Sainte-Hélène.

Sir Hudson Lowe n'était pas, il est vrai, un grand homme. Il peut avoir essayé de faire peser son autorité sur son grand captif, mais que l'Empereur ait consenti à accepter l'absurde jeu qui se joua pendant des années à Sainte-Hélène, qu'il s'y soit prêté, voilà ce que ses partisans se refusent à croire.

—Je suis sous les ordres de mon gouvernement répétait constamment Lowe au comte Montholon. Je dois veiller à ce que le général soit observé deux fois par jour par quelqu'un qui peut me dresser ensuite un rapport.

Mais Napoléon ne voulait pas se montrer. Quand l'officier détaché pour l'observer approchait, il se tenait près d'une fenêtre de Longwood et tirait le rideau. Il se plaignait de l'infâme système d'espionnage. La nouvelle se répandait en Europe que les pas de l'Empereur étaient strictement gardés. Sir Hudson ne permit jamais qu'aucun lettre quittât l'île sans qu'il en eût pris connaissance, et cependant Napoléon semble avoir entretenu toute une correspondance.

"J'ai été sur pieds douze heures aujourd'hui et je n'ai pu réussir à apercevoir le Général", écrit dans son journal un des officiers de surveillance. La littérature de Sainte-Hélène abonde en phrases de ce genre.

"Je n'ai pas une minute de tranquillité, je suis toujours surveillé." Telle est la continuelle plainte de Napoléon.

Tous ces faits sont historiques, mais l'histoire ne leur a jamais donné aucune explication. Elle n'expliqua pas davantage pourquoi, soudain, en 1819, la situation changea. Le "Général", disait-on, se montrait à sa fenêtre grande ouverte et les officiers pouvaient, deux fois par jour, sans aucune difficulté, vérifier sa présence.

Napoléon s'évada-t-il de Sainte-Hélène?

Qu'était-il survenu? Les journaux de l'époque laissèrent souvent entendre, par différentes insinuations, que peut-être Napoléon avait quitté Sainte-Hélène. Ces ar-

ticles étaient toujours suivis par quelques autres démentant le "ridicule canard", et le journal était obligé d'expliquer que l'histoire était fondée sur "une rumeur émanant de l'armée". La faute en était à quelque officier subalterne; il n'avait rien dit, bien entendu, mais simplement "donné son opinion" et cette opinion était que Napoléon avait quitté Sainte-Hélène.

Le gouvernement dénonçait ces rumeurs comme absurdes, mais il est à remarquer que l'on prenait beaucoup de peine pour leur donner un démenti officiel. Quelques officiers furent envoyés à Sainte-Hélène et en revinrent avec l'assurance que Napoléon y était toujours.

Puis un autre genre de "canard" circula. Il déclarait qu'il y avait à Sainte-Hélène un prisonnier que n'importe qui aurait pris pour l'Empereur. En même temps se répandait la nouvelle que l'acteur Krepoff, qui avait été exilé pour jouer sur la scène, à Moscou, le rôle de l'Empereur, était la vivante image de ce dernier. Il s'en pourrait trouver d'autres, insinuaient les journaux, qui seraient assez intelligents pour se jouer de sir Hudson Lowe.

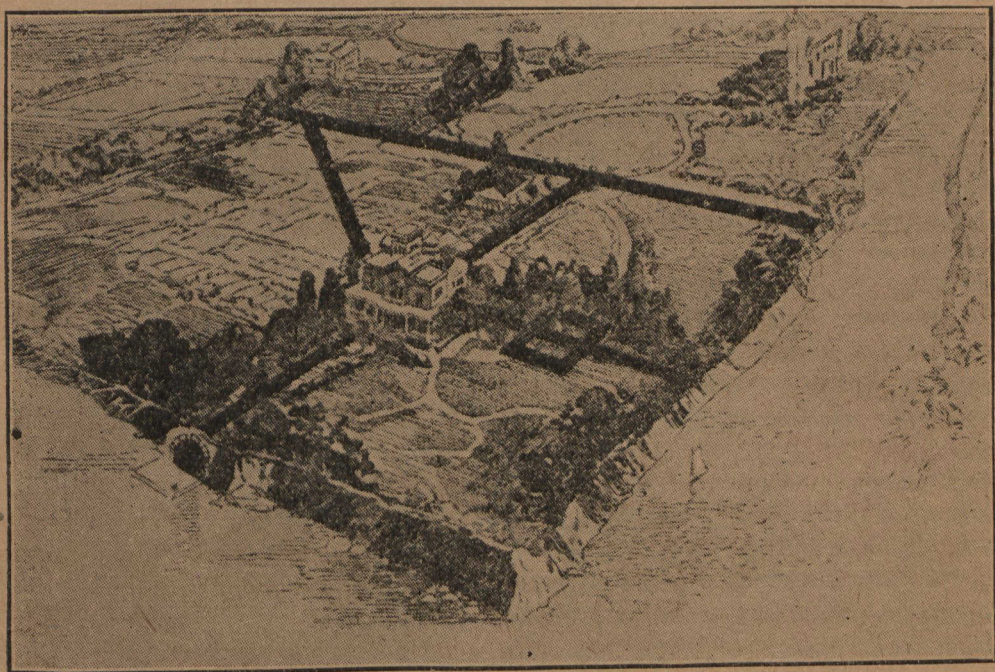
Mais, dira-t-on, était-il bien nécessaire de se jouer de sir Hudson? Si Napoléon avait réussi à s'enfuir, s'il avait laissé à sa place quelqu'un pour jouer le rôle de sa personne, que pouvait faire sir Hudson? Exactement ce qu'il faisait: publier les rapports habituels concernant la condition de l'exilé. Envoyé à Sainte-Hélène avec une garnison importante dans le seul but de garder un homme, le plus fameux prisonnier dans l'histoire du monde, il est oiseux de dire ce qui serait advenu de sir Hudson s'il avait laissé échapper son prisonnier.

Si le gouvernement anglais avait en

connaissance de la disparition de l'Empereur la chose n'aurait pas été rendue publique. Officiellement, Napoléon devait être à Sainte-Hélène, qu'il y fût ou n'y fût pas.

Quand l'exilé mourut en 1821, le gouvernement eut toutes les peines du monde à établir son identité. On prit le masque de l'Empereur et ce masque fut exposé.

l'époque. Napoléon, par exemple, avait exprimé le désir d'être enterré sur les rives de la Seine. Lorsque, vingt ans après sa mort, sous Louis-Philippe, le gouvernement anglais permit à la France la translation des cendres, de grands préparatifs furent faits pour les plus imposantes funérailles de l'Histoire. Cependant la famille Bonaparte prit la chose très froidement



Vue à vol d'oiseau de la propriété de Joseph Bonaparte à Bordentown.— Les lignes noires indiquent les principaux passages souterrains.—A gauche, l'entrée du tunnel donnant sur la rivière Delaware.

Ce fut le Dr Arnott qui le prit. Les traits sont ressemblants mais la coupe du visage rappelle assez peu les plus grands portraits.

L'histoire fait mourir Napoléon à Sainte-Hélène. La rumeur publique et la tradition ont souvent affirmé le contraire et sa mort, ainsi que ses funérailles sont liées aux faits les plus étranges de

et ne voulut pas se faire représenter à la cérémonie.

Peut-être alors n'est-ce pas Napoléon qui mourut à Sainte-Hélène en 1821? Nous savons qu'il entretenait une correspondance hors de l'île. Et puis, ce jeu de cache-cache ont souvent affirmé le contraire. L'acteur Krepoff fut supposé mort en exil;

n'aurait-il pas passé son temps à apprendre à personnifier l'Empereur? Il n'y a rien de particulier dans le séjour de Napoléon à Sainte-Hélène, rien qui n'ait pu être le jeu d'un acteur bien entraîné.

Et si Napoléon s'enfuit de Sainte-Hélène, où alla-t-il? Il n'est qu'une seule réponse raisonnable, disent ceux qui ont découvert les souterrains de Bordentown : l'Empereur se réfugia chez son frère. Faire connaître sa présence aux Etats-Unis, c'eût été plonger l'univers dans un nouveau chaos politique et très probablement la jeune république américaine eût été obligée de permettre l'extradition. Seulement, rien n'empêchait de le faire pénétrer par les souterrains dans la propriété de son frère. Et en guettant une opportunité de retourner au pouvoir, il eût pu jouir en toute sécurité de la liberté relative qui lui était offerte dans la magnifique propriété de Joseph Bonaparte, un des plus vastes domaines de l'Amérique.

La tradition veut que de grandes richesses aient été cachées dans cette propriété. On a beaucoup parlé des chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture italienne, dérobés aux musées italiens pendant les campagnes de l'Empire et qui n'ont jamais été retrouvés. Mais, dans ce vaste labyrinthe de Bordentown ne découvrirait-on pas quelque secret beaucoup plus éclatant?

Un jour ou l'autre, M. Shinn réussira à pénétrer dans cette grande voûte dont il a reconnu la présence sous le monticule. Un jour ou l'autre, peut-être, une grande trouvaille sera faite. Dans les entrailles de cette terre que le grand homme bouleversa, ne retrouvera-t-on pas sa momie conservée en un royal sarcophage, comme celles des rois égyptiens dans les Pyramides!

De Merveilleux Soldats

Les Hindous à l'Assaut des Tranchées

Depuis que les troupes hindoues sont rendues sur la ligne de bataille, nombreux sont les exploits que l'on peut inscrire à leur actif et la peur que les allemands éprouvent de ces soldats au teint bronzé est bien justifiée par leur foudroyante rapidité d'attaque et leur ténacité dans le combat.

Ces guerriers tiennent d'ailleurs à justifier leur réputation et à se montrer dignes du grand chef qui les commande car il ne faut pas oublier que le Roi George V a accepté le titre de colonel-en-chef pour cinq régiments de cavalerie hindoue.

Bien que les Gourkhas, troupes à pied, n'aient pas le même honneur que leurs camarades de la cavalerie, ils ne s'en montrent pas moins intrépides comme on va le voir dans ce récit très vivant, fait par Arnould Galopin d'un assaut par les Gourkhas contre les tranchées allemandes.

On ne saurait s'imaginer le soin qu'apportent les Allemands à protéger leurs tranchées. En avant de celles-ci, sur une longueur de dix mètres, ce ne sont que pieux solidement enfoncés dans la terre et autour desquels sont enroulés dans un enchevêtrement laborieux des fils de fer à double tresse, mais çà et là de petites pointes acérées, terribles et meurtrières. Pour rompre ces fils, il faut une poussée



Artillerie hindoue actuellement en oeuvre contre les allemands. Ces légers canons démontables en plusieurs parties se transportent facilement à dos de mulet par les chemins les plus rocailleux et où l'artillerie ordinaire ne pourrait pas passer

formidable, qui ne peut, on le conçoit, s'exercer avec ensemble, car les mitrailleuses, les "moulins à café", comme les appellent nos soldats dans leur langage pittoresque, font pleuvoir sur les assaillants des essaims de balles qui fauchent "en arrosoir".

Les Ecossais qui tentèrent, il y a quelques jours, de s'emparer de la redoutable tranchée de H... s'épuisaient en vains efforts, sous un feu meurtrier, pour rompre les toiles d'araignée allemandes. Les hommes tombaient par files, et personne ne songeait à reculer.

L'Anglais est un merveilleux soldat, esclave du devoir. Pour qu'il batte en retraite, il faut qu'on le lui ordonne. Il n'a peut-être pas la décision et la fougue du troupier français, mais il est, suivant la propre expression du regretté lord Roberts, "steady and resolute". Il peut parfois plier, il ne rompt jamais.

Il est certain que les Ecossais qui s'étaient, sous mes yeux, lancés à l'assaut des tranchées de H... se seraient tous fait tuer jusqu'au dernier, s'il ne leur était arrivé un précieux renfort.

Soudain, des hommes que l'on n'avait pas entendu venir se glissent entre les rangs déjà clairsemés des highlanders, passent comme des chats sous les fils de fer barbelés, et le "chhuri" dans la main droite, se précipitent sur l'ennemi en poussant un cri bizarre qui a quelque chose d'un rugissement de fauve: "Muda! Muda!" (à mort! à mort!)

Les Gourkhas sont dans la tranchée!

Des plaintes étouffées, des gémissements et des râles répondent à cette clameur sauvage; bientôt les mitrailleuses cessent de dérouler leurs films de mort, les fusils ne tirent plus que pas saccades. Epouvantés par l'apparition de ces diables au mas-

que sombre qui se jettent sur eux, les étreignent et les "saignent" avec rage, les Allemands tentent de fuir. Les exhortations de leurs officiers se perdent dans le tumulte du carnage. Les combattants roulent dans l'eau et le sang; les vaincus implorent leurs bourreaux en une langue



Le Roi Georges V en costume de colonel de cavalerie Hindoue

que ceux-ci ne comprennent pas; mais la comprendraient-ils que toute supplication serait superflue.

Semblables aux grands fauves que l'odeur du sang affole et surexcite, les Gourkhas continuent, dans la nuit, leur terrible besogne. Les "chhuri" aux lames

épaisses plongent dans les poitrines, tranchent les cous, éventrent, taillent, amputent. C'est une folie belliqueuse dont rien ne saurait donner idée, une de ces luttes effarantes comme l'histoire de l'humanité en enregistra peut-être aux temps héroïques des guerres de corps à corps.

Les Allemands qui ont pu échapper aux Gourkhas tombent sur les Ecossais ou s'enfuient, sans armes, dans l'obscurité, butant contre les fils de fer, se jetant dans leurs propres pièges, s'enlissant dans la boue qui recouvre d'une nappe de moire les champs inondés. Beaucoup sont faits prisonniers et on les amène aux avant-postes. Ce ne sont plus des hommes. Ils ont dans les yeux une fixité de démence et tremblent comme des chevaux fourbus. Ils ne semblent pas avoir conscience de ce qui s'est passé, peut-être même ne sont-ils plus sûrs d'exister. On pourrait les laisser là, tout seuls; il est certain qu'ils ne chercheraient pas à fuir. Ils n'en ont plus la force. La terreur leur a coupé bras et jambes.

—Vous voyez, me dit Reginald avec son flegme britannique... les Gourkhas sont de bons serviteurs... Ils n'ont qu'un défaut, c'est qu'une fois qu'ils sont lâchés on ne peut plus les retenir. Maintenant qu'il fait jour, allons un peu voir leur travail.

Je renonce à décrire l'affreux spectacle qu'offrait la tranchée allemande...

—C'est la guerre! murmure un officier qui nous accompagne.

Reginald s'est arrêté. Il regarde un jeune highlander étendu sur le dos, les mains crispées sur le canon de son fusil. Tout à coup il se baisse, fouille dans les poches du mort et en retire un carnet de cuir d'où

s'échappe une pauvre petite fleur desséchée.

—Un souvenir du pays! murmure Reginald... Nous appelons cette fleur "heather"; c'est notre bruyère d'Ecosse. Tous les highlanders en portent une sur eux. Ça et le "bag-pipe", ce sont les deux seules choses qui leur rappellent la patrie...



Une arme étrange et terrible: le "chhûri" des Hindous.

—Vous connaissiez cet homme?

—Oui... il se nomme Allan G... C'est un boy du bataillon de Seaforth... Je l'ai eu comme ordonnance, là-bas, à Lahore... C'était un brave garçon...

Je regarde Reginald.

Ses yeux bleus sont toujours aussi froids, mais il me semble qu'une petite buée ternit maintenant leur éclat...

— o —

Les Maréchaux Ferrants du Caucase

Le Caucase n'est pas une chaîne de monts déserts au front desquels seuls se posent les aigles et dont seuls les ours musards et maussades fréquentent les gorges redoutables et abandonnées.

Entre la Caucasia, qui est européenne, et la Transcaucasie, qui est asiatique, le

Caucase dresse des pics altiers et aussi déroule des chemins superbes, tels que le "Défilé du Dariel", lance des fleuves, comme le "Bion", le "Kour, l'"Aras," le "Tereh", le "Kaulan", et même étale un lac d'une poésie incomparable, le "Séban-ga".

C'est pourquoi le Caucase est traversé par des caravanes, et mieux, il est habité par des sédentaires. Enfin, il est visité et, pour justement dire, gouverné par des brigands.

La forge du maréchal ferrant est l'un des établissements les plus nécessaires dans ces montagnes où il est rare qu'un accident ne déferre pas un cheval durant la traversée. Soit que la bête glisse ou fasse des chutes, ou seulement s'efforce avec difficulté de gravir des pentes abruptes, le contact du sol glacé, tantôt rocailleux, tantôt granitique, tantôt hérissé de ronces, use et arrache un des fers; il faut le remplacer, sous peine de perdre l'animal.

C'est pourquoi, près des routes caucasiennes, des maréchaux ferrants viennent s'installer à demeure.

Ils élèvent d'abord un hangar appuyé au flanc d'un mont et fermé, par là même, de ce côté. Ils enfoncent en terre des poutres qui servent de piliers au toit du hangar. Sous ce toit, sont placés le foyer de la forge, le soufflet, l'enclume, les billots, tout l'attirail nécessaire pour l'opération indispensable.

Le maréchal ferrant, secondé assez souvent par plusieurs aides, attend et reçoit la clientèle, qui ne fait pas défaut et se compose des voyageurs les plus divers par leur équipement et leur aspect. Il y a d'abord le barine ou seigneur et le bourgeois riche, enveloppés tous deux dans de superbes fourrures, qui voyagent pour leur agrément ou pour des affaires importan-

tes. Puis le marchand ambulant, de minable apparence, dont la tête embroussaillée se cache à demi sous un chapeau d'un feutre épais.

On voit aussi l'aventurier, le professionnel du Caucase. Il porte un turban où il enroule sa tête dans un foulard. Il entr'ouvre sa tunique afin qu'on voie son gilet d'une blancheur éclatante. A la ceinture, il porte un poignard comme le barine. Le marchand, lui, cache ses armes sous sa houppe de feutre; il ne manie ostensiblement qu'un long bâton ferré, qui l'aide dans sa marche, car il a rarement un cheval.

Le "professionnel" fait le précieux; aux haltes, devant le hangar du maréchal ferrant, il tire de son havresac des provisions, souvent une bouteille de kummel sirupeux.

Il protège par un tablier ses vêtements si soignés, et il offre à tous, au barine, au marchand, au forgeron, un verre de la réchauffante liqueur.

Mais l'on ne sait jamais absolument si la présence du professionnel ne constitue pas un mauvais présage; car cet homme est peut-être un brigand qui épie le passage des caravanes.

La forge, dans le Caucase, est pour les bandits un centre d'information et d'espionnage. Jamais ils ne molestent les forgerons. Ceux-ci se construisent des maisonnettes de planches non loin du hangar, et c'est aux yeux des brigands un asile inviolable.

Pourquoi ces aventuriers du Caucase feraient-ils quelque mal aux maréchaux? L'argent que ces rudes artisans gagnent est caché hors des maisonnettes, et, certes, en leur rude ténacité, ils aimeraient mieux mourir que d'en révéler la place, car ils savent qu'ils seraient nonobstant massacrés. Il y a donc un pacte tacite en-

tre brigands et forgerons. Les seconds firent les chevaux des premiers et ceux-ci obtinrent des autres les indications les plus utiles sur le passage des caravanes.

Les voyageurs, barines et marchands le savent, mais ils n'y peuvent rien changer. A leur tour, ils interrogent les forgerons qui leur répondent invariablement :

"Des brigands ? Il y a plusieurs mois que nous n'en avons vu. Et puis nous ne savons pas toujours qui est brigand ou qui ne l'est pas, puisque tout le monde nous laisse tranquilles."

Ce que les maréchaux ferrants redoutent plus que les bandits du Caucase, ce sont les patrouilles qui traversent quelquefois la montagne pour en faire la police.

Un jour, des Cosaques arrivèrent, intimèrent l'ordre de ferrer quelques chevaux, exigèrent qu'on leur donnât à boire et mirent les forgerons à la question pour savoir où était l'argent. Enfin, ivres ils les laissèrent et, comme ils purent, retournèrent sur leurs bêtes pour s'en aller.

Deux heures après, l'équitable hasard amena une troupe de brigands. Les victimes leur racontèrent l'acte odieux des Cosaques. Et aussitôt, les brigands, bondissant en selle, poursuivirent les bourreaux et les massacrèrent jusqu'au dernier.

— o —

LES CHIENS DE GUERRE

Dans un précédent numéro de la "Revue Populaire", nous avons montré le rôle joué par les chiens, en temps de guerre, comme aide-ambulanciers. Voici aujourd'hui une anecdote authentique d'a-

près laquelle on verra que les chiens rendent des services très appréciables comme éclaireurs et contribuent parfois d'une manière efficace aux succès des alliés.

Le 14 novembre, aux environs de Dixmude, les Allemands avaient pris le bois de Boesinghen, d'où il s'agissait de les déloger. Pour reconnaître leurs forces, on ne pouvait utiliser ni les avions, ni la cavalerie; heureusement, on avait sous la main cinq chiens de guerre belges, avec leur dresseur, qui est caporal. Un correspondant de guerre raconte comment on les employa :

Dès leur arrivée, les cinq chiens se placèrent en demi-cercle autour de leur caporal, s'assirent sur leur séant, et, le regard fixé sur lui, attendirent en remuant légèrement la queue. Leur maître leur présenta des bérets et des casquettes allemandes qu'ils flairèrent. Puis d'un geste, il leur indiqua le bois et leur dit : "Pas ailleurs."

On leur mit à chacun un manteau fait de fougères et de fines branches d'arbres. La tête elle-même était recouverte de verdure. La mâchoire et les yeux seuls étaient libres. Quand l'un d'eux se déplaçait, on aurait dit un petit buisson roulant la pente.

Le mot : "Allez !" fut prononcé.

Pell partit le premier. Podge le second, puis vinrent Nurth, Bac et Riff.

A la sortie du camp, on les vit d'un bond gagner la verdure, puis là, éparpillés, avancer lentement, tellement qu'il fallait ne pas les quitter des yeux pour les suivre. Si un instant on les perdait de vue, on ne les retrouvait plus. Pour éviter le canal, ils gagnèrent le bois en suivant la voie ferrée. Podge passa aux pieds d'une sentinelle qui ne le vit pas. Puis ils disparurent.

Une demi-heure après Bac revint avec

une casquette de fantassin portant le numéro du régiment. Riff rapporta le képi d'un colonel. Nurth revint avec un képi de fantassin. Quant à Pell il revint avec un képi français ensanglanté. Ils se rangèrent de nouveau en demi-cercle et attendirent. Leur maître traduisit ainsi le résultat des observations :

Il y a un régiment entier d'infanterie dans le bois, et il n'y en a qu'un, car voici le képi de celui qui les commande; ce chien-là, Riff, rapporte toujours le képi le plus galonné. Il n'y a guère que des fantassins, car Podge rapporte toujours la coiffure d'un des soldats dont l'arme est la plus nombreuse. Il n'y a que très peu d'artilleurs, car je n'ai qu'un képi. Enfin un soldat français est blessé dans le bois, voici son képi. Pell y conduira le service de santé...

En une heure le bois fut purgé d'ennemis, les seize mitrailleuses et l'unique canon de 77 qui défendaient le bois furent pris, et ce qui divertit fortement nos troupiers, ce fut la vue d'un officier allemand gros, la figure rouge, qui semblait désemparé et qui sans cesse portait la main sur son crâne dénudé, c'était le colonel dont un des bons toutous belges avait ravi la coiffure. En suivant, on retrouva, à la lisière du bois, un petit fantassin ayant été blessé à la tête. On le pansa et on se rendit compte que la blessure ne mettait pas ses jours en danger.

— o —

LE PORTRAIT DU ROI D'ITALIE

—

Le roi d'Italie est l'homme le plus simple et le moins protocolaire du monde.

Pendant ses dernières chasses, il s'était

égaré dans la campagne, autour d'un de ses châteaux.

Une paysanne, le voyant accoutré comme un vulgaire valet, tout couvert de poussière et de boue, harassé de fatigue, l'aborda sans façon, lui proposant de lui vendre quelques oeufs.

Victor-Emmanuel accepta et tendit à la brave femme une lire (environ 20 cents) pour la payer.

Au lieu de la prendre, celle-ci dit alors :

— On dit que le roi est venu de ces côtés. Si vous pouvez me le montrer, je vous ferai cadeau de mes oeufs et vous garderez votre lire.

— Rien de plus facile, répliqua en riant Victor-Emmanuel, puisque le roi..., c'est moi.

— Quelle farce ! reprit la paysanne, gouailleuse. Avec ce nez et cette tête, vous ne me ferez pas accroire que vous êtes le roi... J'ai déjà vu la reine. Elle est grande et jolie. Elle n'aurait jamais épousé un nabot et un laideron comme vous !

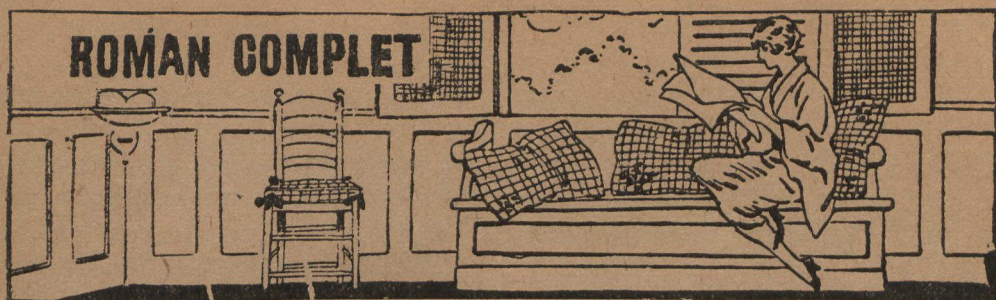
En dépit de sa patience, le monarque commençait à trouver la plaisanterie un peu forte, lorsque sa suite vint le rejoindre.

Devant les témoignages de respect dont il fut aussitôt entouré, la paysanne dut reconnaître son erreur et s'excuser de sa gaffe.

— Quoique ma figure ne vous revienne guère, lui dit Victor-Emmanuel en la quittant, je veux tout de même vous faire cadeau de mon portrait...

Et il lui tendit une pièce d'or à son effigie.

— o —



UNE PUPILLE GÊNANTE

Par Roger Dombre

PREMIERE PARTIE

I

Jacques Simiès ouvrit un oeil puis l'autre, bâilla, s'étira et demanda à son valet de chambre, Lazare, qui venait écarter les persiennes :

— Lazare, quelle heure est-il ?

— Monsieur, il est dix heures.

— Quel temps fait-il ?

— Ni beau ni laid, Monsieur, et le baromètre est au variable.

— Bien, comme cela tu ne te compromets pas. Y a-t-il des lettres ?

— Pas beaucoup : voici le courrier d'ailleurs, Monsieur peut voir.

Et Lazare déposa sur la table de nuit quelques journaux et quelques enveloppes médiocrement garnies.

— Tant que cela ? fit indolemment le viveur et s'étirant de plus belle. Bah ! à tout à l'heure les affaires sérieuses. Lazare, j'ai faim.

— Je vais apporter à Monsieur son chocolat.

Et, après avoir laissé entrer lentement

dans la chambre un jour atténué par les rideaux de guipure, Lazare sortit.

Simiès referma les yeux avec un indicible sentiment de bien-être, et, dans son cerveau encore engourdi flotta la vision de la veille.

Ah ! la bonne soirée qu'il avait passée au café Anglais ! Dieu ! qu'on avait ri ! Ce diable de Pinsonneau en avait-il raconté des farces de sa vie de garnison ! et avait-on assez raillé le clergé, les prêtres et les mômeries des cléricaux ! et l'excellent Moët qu'on y avait sablé, sans compter le Moselle pétillant et le Tockay exquis !

Par exemple les cigares laissaient un peu à désirer, mais Simiès était rendu difficile par ceux que lui envoyait son ami de la Nouvelle-Orléans.

Décidément ce souper et les rires qui l'avaient accompagné l'avaient creusé ; et ce diable de Lazare qui n'apportait pas son déjeuner, quel lambin, quelle brute ! c'était à lui casser une canne sur le dos !

En attendant, Simiès allait lire son courrier ; il se souleva sur son lit pour se mettre sur son séant non sans esquiver une grimace de douleur.

—Ces s... rhumatismes! gémit-il.

C'est que celui qu'on appelait jadis le beau Simiès, avait soixante ans, et bien heureux encore était-il d'en être quitte à si bon marché avec les infirmités de cet âge.

Il attira à lui son binocle qu'il ajusta sur son nez et prit dans la masse une carte blentée sur laquelle courait une écriture élégante.

—Bon! dit-il avec ennui, une demande d'argent; je connais ça, mais cette fois encore je ferai la sourde oreille car j'ai pour principe qu'il ne faut pas prêter aux autres, surtout à ceux qui, selon toute probabilité, ne peuvent rendre ce qu'ils ont emprunté. Qu'est-ce encore? Ah! Cathelin qui m'invite à dîner: ma foi, ce ne sera pas drôle, des jeunes mariés! Quelle idée aussi lui a pris d'épouser cette veuve?... Quant aux journaux, voyons...

Simiès l'épicurien lisait toujours; autour de lui tout respirait non seulement le bien être mais le luxe absolu épanoui là sans lourdeur, avec goût, avec art, selon le caprice du possesseur égoïste et raffiné.

Lorsque Lazare reparut, portant en équilibre sur sa main le plateau où fumait le chocolat vanillé et onctueux accompagné de rôties toutes chaudes, il faillit reculer à la vue de son maître: soulevé sur sa couche moëlleuse, celui-ci furieux, montrait le poing au ciel de lit qui n'en pouvait mais et froissait dans ses doigts une lettre lacérée. Son visage ordinairement rose et empreint d'une expression railleuse, était devenu jaune, marbré de taches foncées; ses yeux verdâtres flamboyaient; ses cheveux gris se hérissaient de colère sur le crâne légèrement dépouillé au sommet du front.

Simiès n'était pas beau à voir ainsi, lui qui passait en général pour un homme en-

core agréable à regarder en dépit de son âge mûr.

En apercevant son valet de chambre il l'apostropha rudement:

—Allons, maraud, tête de buse, animal, on ne veut donc pas que je déjeune ce matin?

—Monsieur avait recommandé que son choc...

—Butor! vas-tu raisonner? apporte-moi ça et plus vite.

Tout tremblant Lazare obéit.

Lorsque Simiès eut avalé une gorgée du liquide fumant, il s'écria avec un redoublement de fureur:

—Triple brute, à présent tu veux m'ébouillanter! Ne pouvais-tu m'avertir que le chocolat sortait du feu? Assassin, va! J'ai la peau de la langue enlevée; vous l'avez fait exprès; vous voulez ma mort, vous autres idiots. Tiens!

Et, d'un geste violent, Simiès envoya rouler la tasse et son contenu sur le tapis entre les jambes de l'infortuné Lazare qui se mit à hurler de douleur.

Cela fit rire Simiès et Lazare se calma; au fond il savait que les boutades de ce maître exigeant ne duraient pas et qu'il fallait les supporter; il y avait tant de petits profits à ramasser dans cette maison de célibataire riche! e'eût été folie de la quitter.

—Qu'est-ce que Monsieur va prendre à la place de son chocolat? demanda Lazare.

—Du thé et qu'on ne me fasse pas attendre.

Dix minutes après Lazare rentrait, la théière sur le plateau, une éponge dans l'autre main pour réparer les méfaits de son maître.

Tout en déjeunant Simiès suivait machinalement de l'oeil les évolutions du domestique; puis, soudain, posant la moitié

d'une rôtie sur le bord de la soucoupe :

—Dis donc, Lazare, sais-tu la tuile qui me tombe dessus?

—Non, monsieur, répondit Lazare sans relever la tête.

—Eh! bien... mais écoute donc, imbécile, ton tapis est assez lavé.

Le pauvre garçon se dressa sur les genoux et demeura bouche bée, l'éponge en suspens.

—Il m'arrive, reprit Simiès, que mon neveu des Antilles, M. Léo, tu sais, est mort.

—Ah!... et monsieur va hériter sans doute? fit Lazare dont les grosses lèvres s'élargirent dans un vaste sourire.

—Idiot! ce ne serait pas une tuile. Ma nièce, sa femme et sa fille revenaient en France à pleines voiles avec moins d'argent dans leur cassette qu'il n'y en a au fond de cette tasse lorsque la première mourut au moment de toucher terre.

—Aïe! et la demoiselle alors?

—Voilà: l'enfant est à ma charge à présent, c'est ça qui est amusant!

—Elle n'a donc pas de parents plus proches que monsieur?

—Non, quelques cousins éloignés à je ne sais combien de degrés. Je suis son tuteur et son unique soutien ainsi que le dit en termes pompeux le notaire qui m'écrit.

Dans sa stupéfaction Lazare laissa tomber son torchon et son éponge.

—Alors voilà monsieur père de famille?

—Parbleu! et c'est ce qui m'enrage.

—Je savais bien que ce n'était pas le chocolat, pensa Lazare. Et, reprit-il tout haut, il va y avoir ici une jeune demoiselle? c'est ça qui va être drôle!

Et Lazare se tint les côtes pour mieux rire.

—Butor, ne ris donc pas ainsi, tu m'a-

gaces les nerfs. Ainsi tu trouves cette idée amusante?

—Dame!

—Mais ce n'est qu'une enfant, une mioche, une galopine enfin de neuf à dix ans, qui va être capricieuse, assommante, pleurnicheuse, tu comprends que je l'envoie à tous les diables; voilà ma bonne petite vie tranquille tout à fait bouleversée.

Et Simiès fit mine de s'arracher quelques cheveux gris, ce qui, vu la position qu'il gardait dans son lit, lui donnait l'air passablement grotesque.

Lazare se leva sur ses longues jambes, et, le visage soudain illuminé par une pensée riante:

—Monsieur oublie que les petites filles ça se met au couvent.

—Au couvent? brute que tu es! ma nièce chez des nonnes?

—La langue m'a fourché, monsieur, je voulais dire à la pension. Y a des établissements laïques...

—Parbleu! je n'y songeais plus! Certainement qu'il y en a, Paris en regorge, et des lycées aussi pour les fillettes! Où donc avais-je la tête? s'écria Simiès en se remettant sur son séan. Tiens, Lazare, tu es un brave garçon de me l'avoir rappelé, tu auras vingt francs pour remplacer le pantalon qui a reçu le chocolat. Au fait, des pensions laïques, ça ne manque pas ici. Certes, j'y aurais pensé plus tard, mais j'étais si troublé! Je suis sauvé; le lendemain même de son arrivée j'y mettrai Gilberte. Ah! quelle bénédiction! il faut que dès aujourd'hui je m'occupe de cela et cherche une maison convenable où les jeunes filles soient élevées sans les mômeries des couvents qui les rendent ridicules. Lazare, vite, mes pantoufles, ma robe de chambre, je veux sortir avant midi; tu di-

ras à Philippe d'atteler dans une demi-heure.

Rentré en grâce, Lazare habilla son maître, puis il alla conter à la cuisine l'événement qui survenait à la maison et qui fit ouvrir de grands yeux à Philippe, à Céсарine et à Madame Dutel la femme de charge.

II

Simiès lisait au coin d'un magnifique feu de bois, les pieds sur les chenêts, chaussé de bonnes pantoufles.

La porte s'ouvrit et Madame Dutel poussa devant elle une mignonne fillette en s'écriant d'une voix nasillarde :

— Voilà l'eufant, monsieur ; le voyage s'est bien accompli, mais la petite demoiselle a dû avoir un feu froid car elle est pâle et elle n'a pas voulu manger en route.

— C'est bien, madame Dutel, à présent laissez-nous.

La femme de charge obéit et Simiès demeura seul avec la fillette qui la regardait craintivement à travers le nuage de cheveux d'or qui lui couvrait le front.

Elle était blanche comme un lis dans ses vêtements de deuil, mais elle ne semblait pas intimidée en entrant dans cette maison inconnue, et elle se tenait sérieuse, droite comme un cerge.

— Bonjour mon oncle, dit-elle en tendant sa petite main gantée à M. Simiès et sa voix résonna claire et mélodieuse comme un chant.

— Bonjour, Gilberte, répondit Simiès en effleurant de ses moustaches grises le front pur de la fillette.

Elle le regarda de nouveau fixement de ses grands yeux noirs, un peu sombres et poursuivit :

— C'est vous qui êtes mon tuteur ?

— Oui, c'est moi.

— Qu'est-ce que c'est, un tuteur ?

— Celui qui a le droit sur vous à la place de votre père et de votre mère.

— A la place de papa et de maman ?

L'enfant prononça ces mots d'un accent intraduisible et ses prunelles de diamant se voilèrent au souvenir des parents qui n'étaient plus.

Elle reprit :

— Vous ne me les remplacerez jamais.

— Je n'ai pas cette prétention, riposta Simiès un peu piqué ; moi je ne vous passerai pas vos caprices, n'y comptez pas. Ils devaient vous gâter, vos parents ?

— Je ne sais pas, ils me chérissaient comme je les chérissais, voilà tout ce que je peux dire.

Simiès eut un sourire ironique au coin de ses lèvres minces.

— Est-ce que vous seriez sentimentale par hasard, petite fille ?

— Sentimentale, qu'est-ce que c'est ?

— Au fait, vous ne pouvez comprendre cela, mais je vous guérirai de vos idées ridicules.

— Est-ce donc une idée ridicule que d'aimer ses parents et de se souvenir d'eux s'ils ne sont plus ?

— Non certes, mais je vois une chose, c'est qu'on vous a laissée raisonner tant que cela vous plaisait.

— Raisonner ? mais oui, tant que ce n'était pas impoli. Maman aimait à savoir ce que je pensais ; d'ailleurs elle m'élève bien.

— Ah ! vous ne ménagez pas les compliments, vous croyez-vous une petite perfection ?

— Oh ! non, mon oncle, j'ai bien des défauts.

— Vraiment ? et lesquels ?

L'enfant parut embarrassée.

— Etes-vous menteuse ?

— Oh ! mon oncle, s'écria Gilberte indignée, je n'ai jamais menti de ma vie. Mentir, mais c'est affreux !

— Vraiment ? fit Simiès avec son éternel ricanement, alors vous n'êtes pas femme.

— Pas femme ?

L'enfant ne comprenait pas.

— Eh ! oui, vous ne connaissez donc pas cette parole d'un diplomate arrangée plus tard par je ne sais quel homme d'esprit : "La parole a été donnée à la femme pour déguiser sa pensée.

Gilberte ouvrit tout grands ses yeux sombres.

— Vous ne comprenez pas ? Quel âge avez-vous ?

— Neuf ans, répondit Gilberte en redressant sa taille fluette.

— Vous êtes grande pour votre âge. Et si l'on vous coupait les cheveux que diriez-vous ?

L'enfant recula d'un pas et ses prunelles flamboyèrent.

— Je ne veux pas !

— Ah ! vous êtes coquette ?

— Je ne sais pas, mais maman aimait mes cheveux flottant sur mes épaules, je veux les conserver ainsi.

Simiès hocha la tête et étendit la main pour tâter la chevelure souple et dorée de la fillette.

— Gardez-les, je ne veux pas vous priver d'une si jolie parure : d'ailleurs je ne vous gronderai jamais pour être vaniteuse ; c'est permis aux petites filles.

— Pourquoi ?

— Parce que... mais au fait, vous n'êtes pas encore à l'âge où l'on a du plaisir à être belle. Vous croyez-vous laide ?

Gilberte se haussa sur ses petits pieds afin d'apercevoir dans le miroir sa mince image.

— On m'a souvent dit que je suis jolie, mais je ne sais pas si c'est vrai.

— Aimeriez-vous à être jolie ?

— Oh ! oui.

— Eh ! eh ! ricana le vieillard, vous allez bien, ma nièce, déjà femme !

— Y aurait-il du mal à désirer cela ? J'aime tout ce qui est beau ; je serais désolée d'être laide.

— Bon, voilà pour la coquetterie. Maintenant êtes-vous gourmande ?

— Je ne ferais pas de bassesses pour un bonbon, répondit dédaigneusement Gilberte, seulement...

— Seulement quoi ?

— Je n'aime pas beaucoup la soupe et pas du tout les oeufs brouillés et les épinards.

— Vraiment ? eh bien moi je vous apprendrai à manger de ces trois choses et vous verrez que, après quelques essais, vous en raffolerez.

L'enfant ne répondit pas mais sa petite figure exprima l'effroi.

— Ah ! encore une question : êtes-vous curieuse

— Non, mon oncle, maman m'enseignait à être discrète.

— C'est bien, nous verrons cela. Et paresseuse ?

— Je ne sais pas... peut-être un peu pour me lever de bonne heure l'hiver.

— Et pour vos études ?

— Je ne sais pas encore de grand'chose, mais j'aime à apprendre.

— Qu'étudiez-vous ?

— La musique, puis le calcul, la grammaire, la géographie, l'histoire, l'anglais et l'allemand, le catéchisme.

Simiès bondit.

— Le catéchisme ?... Vous le laisserez de côté.

— Pourquoi ? maman y tenait beaucoup.

— Oui, votre mère était une bigote, murmura le vieillard entre ses dents. Enfin, reprit-il plus haut, je modifierai votre

éducation à mon gré désormais. Vous pouvez maintenant aller jouer ou vous reposer comme vous voudrez; Madame Dutel qui couchera près de vous va vous conduire à votre chambre.

Il sonna la femme de charge qui emmena Gilzerte.

L'appartement destiné à la fillette était agréable car Simiès aimait le luxe partout autour de lui; rose et blanc avec de soyeux rideaux au lit et à la fenêtre, des fleurs fraîches dans les cornets de cristal un tapis moelleux, un feu clair dans la cheminée, une température douce et égale, des meubles élégants; le regard charmé de Gilberte inspecta les murailles qu'ornaient quelques tableaux représentant des sujets mythologiques ou des membres de la famille Simiès.

— Il n'y a pas de bon Dieu ici, fit-elle très grave.

— Oh ! ce n'est pas de ces choses-là qu'il faut chercher chez nous, ma petite demoiselle, répondit Madame Dutel, bonne femme au fond, mais absolument nulle et platement soumise aux idées de son maître.

— Pourquoi ?

— Dame, parce que monsieur ne croit pas à la religion.

— Comment ferai-je ma prière ?

— Je ne sais pas ; il ne faut toujours pas parler de ça à votre oncle, il se fâcherait.

— Pourquoi ? demanda de nouveau l'enfant.

— Pourquoi ? eh ! parce que ça lui déplaît. Est-elle drôle cette petite avec ses pourquoi ? Je pense bien qu'elle ne va pas me questionner comme cela sur tout, grommela tout bas la vieille femme.

Gilberte soupira et se laissa enlever ses vêtements de sortie sans plus parler.

Le dîner sonna; elle se rendit à la salle à manger un peu triste et fatiguée d'une

ne journée de voyage.

Ce soir-là son oncle ne la tourmenta pas, et, voyant qu'elle s'endormait sur sa chaise, il ordonna qu'on l'emportât sur sa chaise, il ordonna qu'on l'emportât pour la coucher, ce que fit Lazare avec des précautions presque maternelles; le brave garçon était le seul peut-être en cette étrange demeure, qui conçut pour l'orpheline une pitié sincère.

Gilberte dormit comme dorment les enfants de son âge, d'un sommeil profond et doux, et sa mère, remontée là-haut, dut laisser tomber une larme sur ce front d'ange qui allait perdre sous ce toit impie la divine candeur et la piété naïve qui semblaient jusqu'à présent innées en sa petite âme.

III

— Non, je n'aime pas mon oncle, disait Gilberte en secouant sa tête blonde avec mélancolie.

— Pourquoi ? demanda à son tour Lazare en frottant énergiquement son argentierie tandis que la petite fille le regardait faire avec distraction.

— Parce que... parce que... je ne sais pas; il est si différent de mon pauvre papa.

— Il est cependant bon pour vous quelquefois à sa manière.

— Oui, à sa manière, répéta Gilberte.

— Est-ce qu'il vous fait peur ? demanda Lazare en secouant sa peau de chamois.

Gilberte allongea ses lèvres roses :

— Non, sauf quand il se met en colère. Papa se fâchait quelquefois, lui aussi, mais sans crier comme mon oncle. Et puis mon oncle il dit des choses, des choses enfin qui sont tout le contraire de ce que disait maman.

— En fait de religion, sans doute ?

— Oui, en fait de religion. Est-ce que vous pensez comme votre oncle, vous Lazare ?

— Dame, mam'zelle, monsieur est si savant ; autrefois, moi je croyais comme vous ; à présent ça a changé, Monsieur m'a dit tant de fois que j'étais un imbécile auparavant.

— Ah !

Et Gilberte rêva quelques minutes sur ces paroles, son fin menton blanc dans sa petite main délicate.

— Est-ce que vous vous plaisez à Paris ? reprit Lazare pour rompre le silence.

— Je suis si peu sortie encore, répondit l'enfant.

— Dame, mam'zelle, vous vous êtes enrhumée et, vous n'avez pu beaucoup vous promener. C'est tout de même une chance allez, cette bronchite qui vous tient là ; sans elle, vous entriez en pension tout droit.

— C'est joli ici, dit Gilberte qui suivait sa rêverie, mais chez mon papa c'était plus beau encore.

— Aux Antilles, n'est-ce pas ?

— Oui ; il y avait la mer si bleue, des fleurs si parfumées, un jardin superbe.

— Mais si vous aimez la campagne, vous vous plairez aux Marnes.

— Aux Marnes ?

— Oui, une grande propriété que possède monsieur dans l'Isère. Moi j'aime mieux la ville, parce qu'il y a les amis, les cafés où l'on va un peu rire avec les camarades quand on a fini l'ouvrage. Ce pendant aux Marnes on reçoit une quantité d'étrennes, monsieur a beaucoup de visites ; vous y mènerez joyeuse vie, allez, mademoiselle.

— Moi, je ne dois pas m'amuser cette année, Lazare, fit Gilberte en jetant un regard éloquent à ses vêtements noirs.

— Oh ! que si ; monsieur vous fera bien

divertir pour peu que vous y prêtiez un peu. Plus vous vous montrerez gamine et dégourdie, plus il vous gâtera ; il est comme ça monsieur.

— Maman n'aimait pas, au contraire, que je me montrasse ainsi.

— Ah ! c'est certain qu'il est plus joli pour une demoiselle de n'être pas trop garçon, mais puisque monsieur est votre maître à présent et que c'est son goût, faut vous permettre de petites diableries qui le feront rire.

Gilberte ne répondit pas et alla chercher sa poupée délaissée sur le tapis.

Son oncle était bien peu apte hélas ! à comprendre cette nature fine et aimante qui, avec une éducation chrétienne, fût devenue exquise. Le malheureux voulait, selon son expression, façonner à sa manière le caractère et l'esprit de la fillette, en faire une philosophe, une libre penseuse et Dieu sait que cette oeuvre satanique lui était facile car l'enfant était jeune et son intelligence aimait à fouiller tous les mystères, à savoir tout ce qu'elle ignorait.

Néanmoins, Gilberte n'avait pas fait un grand pas dans le coeur de Simiès ; il n'admirait encore en elle que sa beauté qui le flattait ; il était fier, quand il la montrait à ses amis ou s'il sortait avec elle, d'entendre murmurer autour de lui :

— La ravissante fillette !

Seulement le sérieux et la mélancolie de ses neuf ans l'ennuyaient.

— Bah ! se disait-il, sous peu de jours elle va entrer en pension et quel débarras ! Je ne l'en retirerai que pour la marier, et vive la joie ! ma tutelle ne m'aura pas trop pesé !

En attendant il pesait assez durement sur la vie de l'enfant et se montrait parfois dur jusqu'à l'exagération.

Un matin à déjeuner on servit des oeufs brouillés, la bête noire de Gilberte !

Elle refusa de se servir lorsque le plat lui fut présenté et elle leva sur son oncle un regard craintif qui n'échappa point au despotique vieillard.

Il fit un signe à Lazare qui obéit à regret et il mit lui-même sur l'assiette de la petite fille une portion assez considérable du mets détesté.

L'enfant résista d'abord.

— Si vous ne mangez cela tout de suite, lui dit Simiès avec rudesse, je fais étrangler aujourd'hui même votre chien Néro que vous aimez tant.

Entre son fidèle ami et les oeufs brouillés Gilberte ne balança point et se mit en devoir d'obéir, mais son petit coeur se soulevait bien fort et elle pensait :

— Comme il est méchant, mon oncle !

Pendant ce temps Simiès se félicitait in petto, se disant :

— Décidément je suis fait pour élever et mâter les petites filles indisciplinées ; mon système est parfait.

Le repas terminé à la grande satisfaction de Gilberte, il l'envoya s'habiller pour sa promenade quotidienne ; mais au bout d'un quart d'heure Madame Dutel vint prévenir son maître que l'enfant, tout à fait malade, ne pouvait sortir ; il fallut la coucher, et la nourrir de thé pendant quarante-huit heures. Comme elle eut un peu de fièvre et que Simiès effrayé des conséquences de sa dureté, fit venir le médecin, celui-ci déclara que ce n'était qu'un accident, mais que la petite fille était d'une constitution délicate qui exigeait de grands ménagements.

— Elle va entrer en pension la semaine prochaine, dit le terrible oncle qui aspirait à cet instant de toutes les puissances de son âme.

— En pension ? Eh ! bien, dans l'intérêt de votre nièce, je vous conseille de la garder un peu plus longtemps auprès de

vous ; vos soins lui sont nécessaires.

— Mais docteur ! s'écria l'infortuné tuteur elle sera bien mieux soignée chez les dames H... que chez moi qui n'ai pas l'habitude des petites filles.

— Je ne suis pas de votre avis. Que vous importe de la conserver quelques jours ici ? Il serait bien plus ennuyeux pour vous si les dames H... vous la renvoyaient tout à fait malade, une semaine après son entrée chez elles.

— C'est vrai murmura l'égoïste, épouvané de cette perspective.

Et il se décida à confier Gilberte aux soins de Madame Dutel encore une quinzaine.

Une après-midi, la fillette, guérie quoique toujours un peu pâle, jouait avec une vieille poupée que, toute fanée qu'elle était, elle préférait aux splendides dames que son oncle dans une heure de générosité, lui avait données ; elle était seule, et assise sur sa petite chaise basse, elle berçait en silence sa chère Nora.

Dans la chambre voisine deux voix se faisaient entendre alternant dans une conversation animée ; c'était celle de Madame Dutel et celle de Lazare qui balayait l'appartement.

— Oui, madame Dutel, disait ce dernier sans s'arrêter de cirer et de frotter, je garderai la petite en votre absence, puisque vous avez un rendez-vous à Montmartre.

— Le temps d'aller et de revenir avant que Monsieur ne rentre, mon bon Lazare.

— Il n'en saura rien, Monsieur, ce n'est pas moi qui vous vendrai, allez, ma petite.

— Pour ça non la petite n'est pas bavarde.

— C'est ma foi vrai ; il y a des moments où j'ai pitié de cette enfant, quand je la vois si seule, abandonnée à elle-même.

— Sans compter qu'elle ne sera pas beaucoup plus heureuse dans cette pension où Monsieur veut l'enfermer. Ah ! si elle savait seulement le prendre la fine mouche, elle en ferait tout ce qu'elle voudrait, de ce vieux mécréant.

— Vous croyez, madame Dutel ?

— Si je le crois, bonté du ciel ! mais Monsieur disait lui-même hier : Elle m'ennuie cette mioche, avec ses grands yeux tristes et son air grave ; puis elle est trop soumise et craintive ; si elle me ripostait quelque bonne impertinence, si elle faisait un peu le diable à quatre dans ma maison, je crois que je l'aimerais.

— Ben oui, madame Dutel, mais voyez-vous, ça m'est pas dans le tempérament de l'enfant ; c'est doux, c'est sage, c'est résigné, mais ça ne sait pas se rebeller, et puis ça n'a pas de ruse, c'est franc comme l'or ; ça n'ira jamais à monsieur.

Gilberte entendait tout cela ; elle se dressa sans bruit sur ses petits pieds, déposa Nora sur le tapis, et, le coeur battant se rapprocha de la porte.

— C'est mal ce que je fais, se disait-elle, c'est mal d'écouter les conversations des autres, maman me ferait honte et elle aurait raison, mais je ne peux pas m'en empêcher.

— Pour ça oui, reprenait Lazare heureux de souffler entre deux coups de brosse ; la petite demoiselle est trop douce ; un petit garçon bien lutin ou alors une petite fillette comme celle de Madame Martelle aurait bien mieux convenu à monsieur.

— Ah ! Dieu non, quel démon !

— Jolie comme est cette petite Gilberte, avec un air endiable, une voix impérieuse et des colères furibondes, elle ferait le bonheur de monsieur.

— Et cependant, Lazare ça m'est pas beau ; moi qui vous parle, j'ai refusé d'entrer chez Madame Martelle comme gouver-

nante de la petite demoiselle, et malgré un gage énorme, parce que autant vivre en enfer que vivre avec cet enfant.

— C'est sûr que les bambins bien élevés et gentils comme ceux que j'ai vus chez mes maîtres d'avant cette maison-ci, c'est bien plus agréable et plus joli ; mais avec un homme comme monsieur Simiès...

— Un fameux original, Lazare !

— Puisqu'il a ses idées à lui sur l'éducation faut bien les flatter, ses manies ; puisqu'on le sert et qu'il paie bien faut lui plaire ; voilà pourquoi je dis que cette Gilberte si elle était adroite, le mènerait par le bout du nez.

Cette conversation plus ou moins juste et intelligente prit fin et Madame Dutel alla passer sa robe des dimanches pour se rendre à Montmartre, tandis que Gilberte revenait sur la pointe des pieds à son petit fauteuil : seulement cette fois l'infortunée Nora demeura oubliée, le nez sur le tapis, car l'enfant resta immobile, ressassant dans sa tête les paroles qu'elle venait de recueillir.

Ainsi son oncle l'aimerait si elle était méchante, si elle lui tenait tête ? Comme c'était étonnant ; son papa et sa maman l'aimaient et la caressaient autrefois justement quand elle avait été obéissante et sage.

— Alors je serai colère, bruyante et insupportable, se dit la fillette avec un dernier scrupule au fond de sa petite âme agitée ; je serai comme cela puisqu'il le faut pour être aimée ici.

— Heureusement que je suis jolie, ajouta-t-elle ; c'est toujours ça de gagné. Quelle chance !

Elle grimpa sur sa petite chaise et sa mignonne personne se refléta en partie dans la glace : elle put voir tout à son aise ses cheveux d'or ondes, ses grands yeux brillants, sa peau blanche et sa bouche ro-

se.

— Mais certainement je suis jolie, poursuivait-elle après cet examen, ils le disent tous, même les passants des rues... Alors, à présent il va falloir être indisciplinée et capricieuse ? ça va être très drôle.

Puis, une pensée soudaine lui venant à l'esprit :

— Maman !... balbutia-t-elle dans un sanglot ; et elle courut se jeter sur son petit lit où elle s'endormait dans ses larmes.

Pauvre âme enfantine qu'on allait flétrir ainsi, d'où l'on enlevait peu à peu les douces qualités et les sages résolutions, que deviendrait-elle, entre un homme rude et impie qui prétendait 'la former', et ces serviteurs ignorants et dépourvus de tact ?

Heureusement que Dieu a des grâces réservées à ceux qu'il expose ainsi aux griffes du démon, et souvent la lutte des premières années prépare l'âme et la trempe fortement pour l'avenir.

Ce soir-là c'étaient des épinards.

Nous savons que Gilberte était loin d'en raffoler ; mais elle avait son petit plan dressé.

Très perplexe Lazare qui avait un faible pour l'orpheline, hésitait à la servir, craignant à la fois de faire de la peine à l'enfant et d'attirer sur elle l'attention de son maître.

Mais Gilberte trancha elle-même la question :

— Merci, Lazare, je n'en veux point, dit-elle d'un ton délibéré en regardant son oncle en face, très bravement.

M. Simiès qui s'appropriait à boire, posa son verre sur la table, sans le porter à ses lèvres.

— Vous dites ?... fit-il étonné.

Puis, s'adressant au valet de chambre :

— Servez mademoiselle, ajouta-t-il froidement.

— Je n'en veux pas, reprit l'enfant.

— Est-ce que, reprit Simiès, est-ce que par hasard, petite fille, cela aussi vous fera mal au cœur ?

— Je ne peux pas le savoir d'avance, riposta Gilberte toujours très animée, mais je n'ai pas envie d'essayer.

— Vous en goûterez pourtant.

— Non mon oncle.

— Si.

— Non.

Au fond la fillette tremblait un peu et elle était pâle pour son premier coup d'essai, mais elle était fine et voyait très bien que chez son tuteur la surprise était plus forte que le courroux.

Néanmoins Simiès, quoique cette petite scène l'amusât en réalité, tenta d'avoir le dessus et servit lui-même l'enfant révoltée.

Alors, prompte comme l'éclair, Gilberte saisit son assiette et la jeta au loin sur le parquet, ayant soin seulement de ne pas atteindre Lazare qui la regardait agir, les yeux écarquillés, la bouche ouverte.

— Vous serez privée de dessert, petite sotte, s'écria M. Simiès feignant une grande colère.

— Qu'est-ce que ça me fait, répondit Gilberte en dénouant elle-même sa serviette, heureuse d'échapper à si bon marché aux terribles épinards.

Elle quitta la salle à manger et, en passant, jeta un coup d'oeil triomphant à Lazare et à son oncle. A travers la porte refermée derrière elle, elle put entendre ce dernier s'écrier en riant à gorge déployée :

— Mon brave Lazare, je crois, ma parole, qu'on m'a changé ma pupille. Quel petit démon ! Je ne la connaissais pas sous ce nouvel aspect. As-tu vu comme elle a lancé son assiette à terre ? Ça m'a rappe-

lé mon jeune temps, lorsque je faisais de même avec ma soupe. Ah! ah! ah! et de quel air elle a déposé sa serviette sans réclamer son dessert! Voilà ce que j'appelle montrer du caractère; au moins elle a du sang dans les veines et ainsi ne ressemble plus à son père, mon pauvre neveu, qui ne savait pas résister en face à qui que ce fût.

— C'est bon pensa Gilberte en s'éloignant. Lazare avait raison, c'est comme cela qu'il faut prendre mon oncle.

Et elle alla conter à Nora ses succès du jour.

Le surlendemain seulement, car elle ne voulait pas se transformer trop promptement, pour amener son oncle peu à peu à trouver drôles, ses sottises, elle fit un nouvel acte d'indépendance; en attendant son entrée à la pension qui ne devait plus guère tarder, Gilberte recevait quelques leçons de son oncle, auquel le rôle d'instituteur ne plaisait qu'à demi.

Ce matin-là il appela sa nièce pour sa leçon de calcul; Gilberte arriva boudeuse.

— Le calcul m'ennuie, dit-elle en s'asseyant.

— Tant pis, répondit Simiès. Asseyez-vous donc convenablement, Gilberte.

— Je suis très bien comme cela, répondit la petite sans changer d'attitude. Je m'aime pas l'arithmétique, répéta-t-elle.

— Ça m'est tout à fait égal, riposta Simiès.

— A vous, certainement, mon oncle mais pas à moi. Si nous ne calculions pas, ce matin ?

— Tu es folle.

— Pas plus que bien d'autres.

— Ah ! ça, ma nièce, s'écria le vieil athée en se croisant les bras, est-ce que vous vous moquez de moi ?

— Et quand cela serait ? Vous avez dit l'autre jour à table qu'il faut rire de tout

et n'agir qu'à sa propre guise, que c'est le seul moyen de mener une vie agréable.

Cette fois-là Simiès n'eut plus envie de plaisanter; il leva la main pour frapper l'enfant, mais cette main retomba sans même avoir effleuré sa joue blanche : Gilberte se dressait devant lui, les yeux flamboyants et la lèvre dédaigneuse.

Vous ne savez donc pas que c'est lâche à un homme de toucher une femme mon oncle ? vous oseriez ?

Simiès stupéfié se rassit, contenant un immense accès d'hilarité.

— Sur ma foi ! elle aurait vingt ans qu'elle ne parlerait pas mieux, pensait-il. Cette petite commence à m'amuser, vraiment; et puis, elle est trop jolie, il n'y a pas moyen de la gronder.

Allons, dit-il tout haut, sois sage, fillette, et prends ton ardoise, je raccourcirai la leçon si tu es gentille.

Mais, enhardie par son succès, l'enfant tes prendre mes repas dans ma chambre

— Mon oncle, je vous le répète, le calcul m'excède. Vous dites que la vie est faite pour jouir, qu'il faut lui arracher le plus de satisfactions possibles... oui, ce sont bien vos propres paroles...

— Tu as trop de mémoire, enfant.

— On n'en a jamais trop, mon oncle.

— Et puis tu me parais aimer furieusement la philosophie.

— Oh ! oui, apprenez-moi cela ! s'écria Gilberte en bondissant.

Hélas ! elle ne savait pas ce qu'elle demandait à cet homme sans foi, déjà trop disposé à remplir sa petite âme de sophismes mauvais, de principes antireligieux !

— La petite rusée ! se disait Simiès en considérant cet adorable visage pur et ouvert ; je ne la croyais pas si spirituelle ; diable ! elle comprend et entend tout, il faudra désormais que je veille sur mes paroles, autrement elle me battra avec mes

propres armes.

— Un peu vite, Gilberte, ajouta-t-il essayant de prendre un ton sévère, pas tant de raisonnements ; écrivez : problème 77.

Gilberte saisit sa plume à contre-cœur, et barbouillant quelques numéros :

— Vous n'êtes pas logique avec vous-même, mon oncle, dit-elle répétant une phrase qu'elle avait entendu dire peu auparavant.

— Dis donc, Gilberte, fit M. Simiès en la regardant à travers son binocle, crois-tu que, en pension, on te permettra de bavarder comme cela au milieu des leçons ?

— D'abord, qu'irais-je faire en pension ?

— Comment, mademoiselle ce que vous irez y faire ? Ce qu'y font vos pareilles, qui sont punies quand elles ne travaillent pas et récompensées lorsque c'est le contraire.

— Je ne veux pas aller en pension. Je me sauverai si vous m'y envoyez.

— Pourquoi ?

— La pension c'est une vilaine maison sans air ni lumière ni soleil, où les jeunes filles se disputent en récréation, où les grandes font des méchancetés aux petites. J'aime mieux rester ici.

Simiès se croisa les bras :

— Vous aimez mieux, c'est possible, mais moi pas.

— C'est bien sûr, mon oncle, puisque vous ne m'emfermeriez là-bas que pour vous débarrasser de moi. Cependant je ne vous gêne pas beaucoup, vous m'envoyez coucher aussitôt après dîner quand vous recevez vos amis, et vous me faites prendre mes repas dans ma chambre quand vous causez de choses que vous ne voulez pas que j'entende.

— Comment a-t-elle pu deviner cela ? pensa Simiès qui n'en revenait pas. Cette enfant a le diable au corps, mais ma foi

elle m'amuse.

— Ça vous ennue de me donner des leçons poursuivit la fillette avec son imperturbable sang-froid, et je comprends, ça n'est pas non plus drôle d'en recevoir ; mais qui vous empêche de me chercher une institutrice pour vous remplacer ?

— Elle a réponse à tout, se dit le vieillard. Et de fait, elle a raison.

— Vous me répétez sans cesse que vous voulez plus tard me voir jeune fille accomplie et femme du monde dans toute l'acceptation du mot. Comment le deviendrai-je si vous me mettez en cage ?

— C'est parbleu vrai.

— Ensuite, je suis jolie...

— Vous êtes jolie ? Voyez-vous ça ! s'écria Simiès pouffant de rire. D'abord qui vous l'a dit ?

— Tout le monde ; et la glace, donc ? riposta Gilberte très crânement.

— Peut-être avez-vous mauvais goût ; une petite fille ne doit pas savoir si elle est jolie.

— Cependant, mon oncle, le jour de mon arrivée chez vous, vous m'avez dit que toute femme doit être vaniteuse.

— Mais qu'est-ce que vous deviendrez plus tard, alors, si vous en êtes là aujourd'hui ?

— Je ne sais pas, répondit Gilberte avec indifférence.

— Comme je vais amuser les amis ce soir chez Bignon en leur racontant cela ! pensait le vieil athée. C'est qu'elle est à croquer, cette petite ; c'est un vrai bijou et ma foi ! elle a raison, ce serait dommage si la pension me la rendait gauche et guindée. Enfin, nous réfléchirons.

Et pour clore cet entretien qui devait être une leçon de calcul, Simiès raconta une histoire à la fillette qui préférerait infiniment cela aux problèmes annoncés.

V

— Quelle tuile, mon pauvre ami, quelle tuile...

— Eh ! pas tant que cela.

— Comment, pas tant que cela ? Sais-tu que, aussitôt que j'ai appris le malheur qui t'arrivait sous la forme d'une tutelle j'ai laissé ma banque et mes affaires pour venir t'apporter mes compliments de condoléance ?

— Eh ! bien, je ne suis pas trop à plaindre, répondit Simiès en caressant sa barbe grise.

— Est-ce que tu trouves amusant qu'une petite fille te tombe ainsi du ciel ? Je ne te reconnais plus : on m'a changé mon vieil ami Simiès. Donc il te plaît de remplir le rôle de nourrice, de bonne, de papa, que sais-je ! de promener, moucher, dorloter la bambine ? Je t'ai mal jugé, mon cher, pardonne-moi.

— Voyons, Félix, laisse-moi t'expliquer : cette tutelle m'a d'abord on ne peut plus mécontenté. Gilberte se montrait sournoise, sérieuse comme une petite nonne...

— Ah ! elle se nomme Gilberte ?

— Oui, comme sa mère.

— Un joli nom.

— Et qui lui va !

— L'enfant est gentille physiquement ?

— Charmante ; elle sera ravissante plus tard.

— Blonde, brune ?

— Blonde comme de l'or avec des yeux foncés, un teint de lis et de roses.

— Et comme caractère ?

— Du lait sucré les premiers jours, du vinaigre à présent.

— A quoi tient ce changement ?

— Je ne sais trop ; je n'y comprends rien.

— Enfin que vas-tu en faire ?

— Voilà ; pour l'instant je me m'at-

tends pas à ce qu'elle me donne beaucoup de satisfaction ; mais plus tard, quand je l'aurai façonné d'après mes principes, que j'en aurai fait un petit philosophe en jupons, bref, quand elle sera femme et non plus fillette, ce me sera une compagnie agréable ; elle me distraira.

— N'as-tu pas pensé, Simiès, que cette petite pourrait te causer quelque ennui, élevée comme elle l'a été par des parents cléricaux, imbus des principes les plus absurdes ?

Simiès fit entendre un ricanement aigu en allumant un cigare.

— Tu me crois donc bien sot, Félix ? J'ai déjà travaillé à les faire oublier à Gilberte, ces principes ; et c'est bien facile, elle n'a pas dix ans. Va elle ne sera pas depuis six mois sous ma direction qu'elle se montrera une petite républicaine et une petite voltairienne accomplie, fie-toi à moi.

— Je ne doute nullement de ton habileté, répondit M. Félix qui se leva pour prendre congé de son ami.

Demeuré seul Simiès rêva quelques minutes en regardant s'élever dans l'air la fumée bleue de son londrès, puis Madame Dutel vint le trouver ayant à lui demander quelques ordres relatifs au dîner du soir.

— A propos, monsieur, ajouta-t-elle sur le point de s'éloigner et revenant sur ses pas, pour quel jour faut-il préparer le trousseau de Mademoiselle Gilberte ?

— Le trousseau de Mademoiselle Gilberte ? répéta Simiès étonné. Pourquoi faire, le préparer ?

— Et pour la pension donc ? monsieur oublie qu'elle y entre le mois prochain.

— Ah ! c'est vrai, ma bonne Dutel, j'ai réglé de vous prévenir que j'ai changé d'idée.

— L'enfant va rester ici ?

— Oui, répliqua le vieillard un peu em-

barrassé, le médecin la trouve délicate et...

— C'est-à-dire que monsieur la trouve amusante à présent qu'elle a le diable au corps. Moi je ne suis pas de cet avis ; est-ce que ce matin je n'ai pas rencontré Néro coiffé de mon plus beau bonnet ; monsieur pense-t-il que c'est agréable des choses comme ça ?

— Elle a fait cela ?... Ah ! j'aurais voulu voir Néro ainsi accoutré ! s'écria Simiès en se tordant de rire ; ah ! ah ! ah ! la gamine a des inspirations aussi originales ?

— D'abord, continua Madame Dutel très piquée, je ne suis pas entrée dans la maison de monsieur pour y être bonne d'enfant, et...

— Qu'à cela ne tienne, sortez-en ma bonne Dutel, sortez-en. Je n'aurai plus besoin de vous, d'ailleurs, car je vais donner une institutrice à ma nièce.

— Alors monsieur me renvoie ? demande la femme de charge qui étouffait de colère à l'idée de perdre une si belle place.

— Nullement ; mais vous paraîsez si affligée de ce que je garde chez moi l'enfant de mon neveu...

— Moi affligée ?... Dieu garde ! monsieur me connaît bien peu : j'adore les petites filles.

— Alors tout est pour le mieux ; soignez Gilberte et montrez-vous complaisante avec elle : vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

Rassurée, Madame Dutel quitta la chambre et murmura en s'éloignant :

— Tu mets ça sur le compte de la santé de la gamine, vieille cervelle détraquée, mais tu trouves à présent du plaisir à voir jouer l'enfant ; ça va aller comme ça jusqu'à la fin de l'été ; puis si, passé cette époque, elle te gêne ou te lasse tu sauras bien la coffrer sous un prétexte

quelconque. Qui vivra verra.

Puis elle annonça à Gilberte la décision de son oncle ; la fillette ne manifesta aucun étonnement.

— Je le savais, répondit-elle tranquillement ; j'ai dit à mon oncle qu'il me déplaîrait de vivre au pensionnat.

— Voilà qu'elle le mène déjà par le bout du nez !... s'écria Madame Dutel en levant ses grands bras au ciel. Qu'est-ce que ça sera alors dans un an ou deux ?

VI

Ainsi fut modifiée l'existence de Gilberte Mauduit : l'enfant douce, pieuse et soumise devint une petite fille indomptée, incroyante et capricieuse. Mais Simiès l'aimait ainsi.

Elle avait en germe dans sa petite âme beaucoup de qualités exquis : il les étouffa ; elle avait aussi beaucoup de défauts, non grossiers ni vulgaires, mais dangereux pour cette jeune nature : Simiès les développa.

Il avait, nous le savons, un système à lui pour l'éducation des jeunes filles.

— C'est un vautour couvant une aiglonne, disent ses amis amusés de voir le vieux Simiès transformé en père de famille.

Ce vautour devait arriver promptement à ses fins et extirper de ce petit cœur aimant toute idée religieuse.

— Je te préfère telle que tu es maintenant à ce que tu t'es montrée en m'arrivant, c'est-à-dire guindée et ridicule, lui disait le vieillard en caressant la joue satinée de Gilberte. Vois-tu, être sage et si posée, c'est bon pour les petites de Carcagne. Ces nobles entichés de dévotion sont assommants : on dit que leurs enfants sont des anges ; or c'est absurde d'être un ange.

Puis, souriant en voyant Gilberte lui échapper pour esquisser une gambade :

— De ce côté-là, je n'ai plus rien à craindre avec toi je t'ai façonnée à mon goût en peu de temps.

— Cependant elles sont bien gentilles et bien complaisantes, les petites de Carcane, répondit Gilberte en revenant à son oncle un peu essoufflé par ses exercices gymnastiques.

— Je te l'acorde ; mais aimerais-tu, toi à leur ressembler ? Elle ne savent que chanter des cantiques ou réciter des poésies où ciel rime avec fiel.

— C'est vrai ; et puis elles se sont scandalisées l'autre jour parce que, jouant au croquet, j'ai manqué mon coup et crié : "Sapristi !" et puis parce que je fredonnais la chanson que vous m'avez apprise, vous savez bien mon oncle ? Alors, Mademoiselle Maudrey leur institutrice, m'a ordonné de me taire, comme si elle avait le droit de me faire des observations. Je ne l'aime pas Mademoiselle Maudrey.

— Tu préfères ta *fräülen* Frida, n'est-ce pas ? Tu en fais tout ce que tu veux.

— Oh ! *Fräülen*, répliqua Gilberte, allongeant ses fines lèvres roses dans une moue dédaigneuse, je ne l'aime pas non plus.

— Que lui reproches-tu donc ? De ne pas assez te gâter, peut-être ?

— Ce n'est pas cela. Je la trouve trop...

— Eh bien ?

— Trop souple avec moi et trop obséquieuse avec vous ! s'écria la fillette toute rouge d'indignation.

— La supporterais-tu mieux si elle t'imposait ses volontés avec fermeté, Gilberte ?

— Qui sait !... murmura l'enfant songeuse.

— Mais, reprit-elle, pour en revenir aux petites de Carcane dont nous parlions

tout à l'heure, au fond j'ai de l'amitié pour elles, car elles ont bon cœur et ne disent de mal de personne.

Gilberte, par bonheur, avait un sentiment droit, un jugement sain que ne pouvait dénaturer tout à fait le malheureux Simiès.

Aussi, après avoir jeté sa pointe à l'adresse de ses petites compagnes de jeux, s'empressait-elle de témoigner de leurs bonnes qualités.

Gilberte grandissait donc entre cet athée intelligent mais horriblement dévoyé, et une gouvernante qui lui enseignait fort bien l'allemand, l'anglais, l'italien et la géographie, mais fort mal ce que tout enfant doit savoir touchant la vérité et la justice.

Gilberte apprenait vite et retenait ce qu'elle apprenait ; son oncle lui donna les meilleurs professeurs pour le piano, le chant, le dessin, l'équitation, etc. Il se chargea de la philosophie et de l'histoire ; aussi fit-il de sa nièce une libre penseuse comme il l'avait désiré, d'ailleurs.

Elle nageait comme un poisson, faisant le désespoir des jeunes filles de Trouville ou de Royan ; de plus, elle était fort entourée malgré son âge enfantin, car ses saillies originales étaient très goûtées et, selon l'expression des jeunes gens, "elle n'avait pas froid aux yeux."

Simiès jouissait orgueilleusement des précoces succès de sa nièce et, afin de mieux s'en parer pour ainsi dire, et la faire admirer, il lui permettait quelquefois de trôner en face de lui dans les dîners qu'il donnait à ses amis, pourvu qu'elle allât se coucher au dessert.

Ainsi de bonne heure il déclassait la pauvrette dans une compagnie de mauvais ton où la religion, le prêtre et la vertu étaient dénigrés à qui mieux mieux.

Ces viveurs, oubliant la présence de

l'enfant et excités par les boissons capiteuses, se lançaient souvent dans des récits très risqués, jusqu'à ce que leur amphitryon s'écriât en riant :

— Gagez, mes chers amis, gazez, je vous en prie, il y a ici de jeunes oreilles pour lesquelles vos paroles ne sont pas perdues.

Alors Gilberte écoutait que mieux, ne comprenait rien du tout mais trouvant très drôle tout ce qui se disait là.

De jour en jour, et cela se conçoit avec une telle éducation, elle acquérait un aplomb plus grand, et elle démontait ses interlocuteurs par ses questions à brûle-pourpoint ou ses réflexions inattendues.

Cependant Gilberte ne dépassait généralement pas les limites du convenable, et si elle parlait souvent à tort et à travers elle gardait une certaine délicatesse dans ses paroles, toute vulgarité lui répugnant.

Cette enfant, très intelligente, douée d'une beauté rare et d'instincts artistiques, ravissait en effet, non seulement son oncle, mais les amis de son oncle; or, ceux-ci, peu soucieux de ce qu'il en pouvait résulter pour cette petite nature encore innocente lui laissaient entendre qu'elle était jolie et spirituelle, à tel point qu'elle finit par savoir ce qu'elle valait et au de là, et elle n'accepta plus les compliments qu'avec cette indifférence banale des femmes assurées d'avance de ce qu'on va leur dire. Quant au vieux Simiès, elle n'ignorait pas que sa petite main le menait où elle voulait et qu'il n'était pas un de ses caprices auquel il n'obéit. Il l'emmenait dîner ou déjeuner avec lui dans les restaurants à la mode et ses fantaisies étaient des plus coûteuses, non que l'enfant fut gourmande, mais elle aimait à commander les mets rares, quitte à les laisser intacts sur son assiette s'ils ne lui plaisaient plus une fois servis.

C'est qu'elle ignorait encore que, à la

porte de ces restaurants étincelants où sont prodigués les vins fins, les truffes et le gibier exquis, de pauvres affamés tendent la main, souvent en vain, pour obtenir un morceau de pain dur.

Ce n'était pas l'égoïste Simiès qui le lui eût appris.

Aux courses où il ne manquait jamais de l'emmener, il lui permettait de parier.

En revanche, Gilberte ne savait tenir ni une aiguille, ni un crochet.

— Le travail manuel m'assomme ! disait-elle à Fraïlen Frida qui gémissait sur cette lacune dans l'éducation de son élève.

— Bah ! s'écriait alors le vieil oncle, qu'est-ce que cela fait ? elle n'aura jamais besoin de raccommoder elle-même ses nippes.

Et regardant avec un tendre orgueil cette adorable tête de linotte posée sur des épaules mignonnes, mais déjà charmantes, il ajoutait in petto :

— Quand elle sera une femme, elle tournera tous les cerveaux masculins et fera le désespoir de ses pareilles ; elle sera coquette comme une petite tigresse si toutefois on ne la blase pas trop vite sur la louange.

Le malheureux encourageait ses faiblesses ; si parfois il la trouvait assise au petit salon, un peu songeuse, regardant le feu il s'écriait :

— Pour Dieu ! ne sois pas si tranquille Casse plutôt quelque chose, mais ris ; tu as l'air malade comme cela.

C'est que sans qu'il s'en doutât ce petit cheval échappé pensait quelquefois ou plutôt elle essayait de ressaisir un peu de la petite Gilberte d'autrefois, celle qu'aimait sa mère ; hélas ! mais c'était chose difficile à présent.

Cependant le souvenir demeurait vivace dans cette tête folle ; elle revoyait tou-

jours cette scène navrante : le vaisseau l'Ohio entrant au Havre son pavillon baissé et voilé en signe de deuil, pendant qu'elle se tordait de douleur entre les bras du capitaine, un brave homme qui essayait de la consoler avec sa grosse voix de marin ; en bas, dans une cabine de premières, Maïa la négresse fidèle priait avec quelques passagers charitables, auprès du corps d'une jeune femme que la mort avait frappée presque subitement.

Gilberte voyait toujours ce tableau.

Maïa la négresse, seul souvenir de ce passé, avait dû quitter l'enfant et retourner aux Antilles.

Et la morte avait été enterrée au Havre, bien loin là-bas, et l'oncle Simiès n'avait jamais offert à Gilberte de l'emmener visiter cette tombe.

VII

Une après-midi, Gilberte revenait de la promenade avec Fraülen Frida, lorsque celle-ci s'arrêta devant la boutique d'un pâtissier :

— Miss Gilberte, dit-elle, nous n'avons pas encore lunché, entrons ici.

— C'est que je suis dégoûtée de tout cela, répondit Gilberte en jetant un regard ennuyé à la devanture qui étalait ses plus séduisantes friandises.

— Dégoûtée de ces bonnes choses ? ne put s'empêcher de s'écrier un garçonnet d'une dizaine d'années en levant vers les promeneurs sa figure toute rouge de froid.

Il considérait Gilberte comme un phénomène, et la convoitise ardente brillait dans ses yeux espiègles.

Gilberte se mit à rire.

— Tu aimes les gâteaux sans doute toi, gamin ? demanda l'Allemande amusée, elle aussi.

— Que oui. Et il y a longtemps que je

n'en connais plus le goût.

— Qu'appelles-tu longtemps ? fit la fillette en souriant.

— Des mois et des mois.

— Et pourquoi tes parents ne t'en donnent-ils pas, puisque tu en es friand ?

— Du temps que le père vivait on en avait tous les dimanches et mêmes les jeudis.

— Et à présent pourquoi est-ce changé ?

— Le père est mort, répondit gravement l'enfant, et la mère qui s'escrime à travailler jour et nuit peut tout juste nous donner du pain et de la soupe ; c'est que nous sommes six à la miche, il faut vivre.

— Cependant un biscuit ou un sucre d'orge ne coûtent pas cher.

— Encore trop pour nous, mademoiselle, avec deux sous de pain on se nourrit mieux qu'avec un biscuit.

Gilberte, intéressée malgré elle par la mine ouverte du petit garçon, continua d'une voix plus douce :

— Et si tu en demandais à ta maman elle ne te les refuserait pas.

— Oh ! s'écria-t-il indigné, jamais, jamais, nous ne lui demandons le superflu quand nous la voyons se tuer pour nous aux bonnes choses, car plus on est petit, plus on est gourmand, n'est-ce pas ?

— Aussi, bonsoir ! conclut-il en faisant une grimace au brillant magasin tentateur, toute sa gaieté de gamin de Paris lui revenant après une seconde de sérieux.

— Attends-moi là une minute, dit Gilberte, le retenant par sa blouse usée, mais propre.

Et faisant un signe à Fraülen, elle entra chez le pâtissier dont elle dévalisa littéralement la boutique.

Elles ressortirent toutes les deux les bras chargés de paquets blancs ficelés de rose.

— Auras-tu la force de porter tout cela

chez toi ? demanda Gilberte au garçonnet qui piaffait, en sifflotant sur le trottoir.

— Chez nous ?... fit-il, ouvrant de grands yeux.

— Oui, ce sont des gâteaux et des bonbons : il y en a pour tous, et la petite Marie va être bien contente.

— Ah !

Et il demeurait stupéfié, ne sachant comment exprimer sa reconnaissance.

— Ce n'est pas seulement pour moi que je suis content, dit-il enfin ; mais ça va t'y faire une fête à la maison !... Y vont tous sauter de joie ! C'est que vous ne savez pas, vous mademoiselle, combien faut peu pour faire plaisir aux enfants pauvres.

En l'écoutant, Gilberte eut une idée plus lumineuse encore ; elle prit sa belle bourse bien garnie d'or et la tendit au garçonnet.

Celui-ci recula.

— Non, dit-il, pas d'argent ; la mère ne veut pas. Des bonbons, ça c'est différent, on peut les accepter parce qu'on amuse souvent les enfants avec ça ; mais de l'argent c'est une aumône.

— Et mon oncle dit que tous les pauvres gens sont avides et ingrats, pensa Gilberte il ne les a pas vus de près.

— Alors, reprit-elle tout haut, tu refuses quelques pièces d'or pour t'acheter des jouets ?

— Oui, mademoiselle, mais je vous remercie tout de même bien. Tenez, un moyen de nous venir en aide, puisque vous êtes si bonne, ce serait de procurer de l'ouvrage à ma mère.

— Où demeure-t-elle ?

— Oh ! bien loin, rue de Chaillot, 20, et elle est lingère pour le fin. Si vous saviez comme elle coud bien ; elle s'appelle Madame Charlet.

— C'est bien j'en prendrai note.

De retour à la maison Gilberte affirma

à son oncle qu'elle avait un besoin urgent de jupons, de chemises et de mouchoirs de batiste ; pour le mieux prouver elle eût volontiers mis en pièces son petit trousseau de fillette, mais son oncle lui donna carte blanche pour le faire augmenter ou renouveler où il lui plairait.

VIII

Entre sa treizième et sa dix-septième année, trois incidents, malheureusement trop rapides, amenèrent une diversion salutaire dans la vie dissipée de Gilberte Mauduit.

Mais ils s'effacèrent trop vite de sa mémoire et, grâce à la funeste influence de Simiès, ne lui laissèrent aucun souvenir bienfaisant.

Le premier eut lieu aux Marnes, un automne, où, sur la demande de Gilberte, on prolongeait un peu la villégiature cette année-là.

Un matin M. Simiès reçut l'annonce de l'arrivée d'un nouvel hôte ; un des petits neveux qu'il connaissait peu et qui venait parler avec lui d'affaires importantes.

Le jeune homme suivait de près le télégramme, et le châtelain des Marnes n'eut que le temps d'envoyer à la gare un coupé attelé du meilleur cheval.

Gilberte était absente depuis le matin, ayant voulu faire une longue chevauchée avec Thomas le vieux piqueur.

Simiès n'avait jamais professé de sympathie bien vive à l'égard des Daltier ses parents éloignés ; cependant Albérie, le fils aîné, celui qui allait arriver, était le bienvenu ce jour-là aux Marnes dont les hôtes se faisaient rares ; c'était une nouveauté, une distraction.

Dès son entrée au château et après avoir remis un peu d'ordre à ses vêtements dans la chambre qui lui avait été prépa-

rée, le jeune homme entretint son oncle des graves questions qui avaient motivé son voyage ; la conversation dura jusqu'à ce que le dernier coup du déjeuner réunit au salon tous les convives des Marnes.

Au second appel Gilberte n'avait pas encore paru.

— Bah ! dit Simiès en riant, il est dans les habitudes de ce petit despote de ne jamais se soucier de l'exactitude, mais aujourd'hui nous ne l'attendrons pas, car Albéric arrive de voyage et doit avoir besoin de réparer ses forces.

Et malgré les protestations de son neveu, il entraîna la petite société à la salle à manger.

Ils en étaient aux huitres lorsque par la porte-fenêtre ouverte pour laisser pénétrer à la fois l'air pur et le soleil, une grande ombre s'allongea sur le sol tandis qu'un rire frais se faisait entendre.

Tous levèrent la tête et demeurèrent stupéfaits ; Simiès lui sourit sans perdre un coup de dent.

C'était tout simplement Bayadère, la jolie jument alezane de Mademoiselle Gilberte Mauduit, montée par l'espiègle fillette qui faisait ainsi sa rentrée au logis ; la cravache dans la petite main gantée, la gaieté aux lèvres et aux yeux, le chapeau à plume coquettement posé de côté sur ses cheveux d'or en révolte, l'enfant était ravissante.

— Elle va se tuer ! s'écria quelqu'un voyant glisser sur le parquet ciré les quatre fers de l'animal.

— Me tuer ? pas de danger, répliqua Gilberte. Bayadère a l'habitude de ces équipées-là. Je l'accoutume à marcher partout et sur tout.

Puis elle rougit en apercevant fixés sur elle le regard de deux yeux sévères au fond desquels luisait comme un sourire.

Albéric Daltier s'était levé pour saluer

l'arrivante, et, jetant sa serviette, il offrit le secours de sa main à la gentille amazone.

Mais avant qu'il eût accompli ce mouvement, d'un bond leste et gracieux elle avait glissé le long de la selle jusqu'à terre.

— Mon oncle dit-elle un peu confuse à M. Simiès, il fallait me prévenir que vous aviez un nouvel invité et j'aurais fait une entrée plus correcte.

— Bah ! cela n'a pas d'importance, fit Simiès en buvant son madère ; Albéric est ton cousin, au dixième degré je crois, il est vrai, mais tu ne baisseras pas dans son estime parce que tu nous as présenté Bayadère en te présentant toi-même, n'est-ce pas, Albéric ?

Le jeune Daltier répondit quelques mots gracieux avec une nuance de fine raillerie.

Gilberte porta à ses lèvres un petit sifflet d'argent dont elle tira un son prolongé ; bientôt parut un groom ; emmena Bayadère qui commençait à donner des signes d'impatience et qui allongeait sa tête joyeuse vers la corbeille de pain.

— Va vite t'habiller ou bien il ne restera plus d'huitres pour toi, dit M. Simiès à sa nièce.

Lorsque Gilberte reparut, elle avait échangé sa robe de cheval contre un ravissant costume bleu et blanc et elle déclara avoir une faim de loup.

Puis avec son aplomb imperturbable elle se mit à causer tout en mangeant, et Albéric qui la voyait pour la première fois n'en revenait pas du sang-froid de cette fillette qui, à peine sortie de l'enfance, jugeait tout, parlait de tout, donnait son avis sur tout.

On citait Faure le chanteur.

— Il se fait vieux, disait-elle, il chante toujours avec une méthode adorable, mais il perd la voix.

Puis Van Zand :

— Oh ! celle-ci, est coulée, sauf pour l'Amérique et la Russie peut-être.

De launay :

— Pas assez scénique celui-là, mais il a la vogue.

Simiès poussa le corde de son voisin :

— Elle est étourdissante, n'est-ce pas ?

— Etourdissante, riposta le parasite de gauche qui, venu pour parler politique et chauffer son élection, enrageait de voir cette petite fille tenir le dé de la conversation.

Un des invités, un tout jeune homme qui, depuis quelques mois, allait de château en château dans l'espoir de cueillir une dot et une femme avec, parla des espérances qu'il avait d'obtenir la main d'une jeune fille très riche et très bien élevée, mais bossue.

— Oh ! fit l'enfant terrible, à votre place, monsieur Ernest, je n'épouserai pas.

— Pourquoi cela, mademoiselle ?

— Parce que Uranie Cicelay a beaucoup d'esprit, beaucoup trop ; elle vous roulerait à plate couture, et malgré la grosse fortune qu'elle vous apporterait vous ne seriez pas heureux.

— Mon Dieu, mademoiselle, répondit doucement le jeune homme qui riait jaune, il y a si peu de caractères qui sympathisent ! si la femme a des goûts casaniers, le mari a tant de moyens de tuer le temps ; les amis, le cercle..

— Le cercle, ah ! ah ! ah ! oui, il a bon dos le cercle, pour vous autres hommes !

— Elle a de l'esprit jusqu'au bout des ongles, s'écria Simiès en enveloppant sa pupille d'un regard d'adoration.

— Et du fiel jusqu'au bout de la langue, pensa le chasseur de dots, exaspéré. Quelle petite peste ! si l'on ne mangeait si bien chez mon oncle, on fuirait cette maison.

Quant à Albérie Daltier, il considérait avec une stupeur qu'il ne se donnait pas la peine de dissimuler la fillette fantasque et mordante dont tous applaudissaient servilement les réflexions originales.

On apporta le courrier au dessert et Gilberte s'en empara avant son oncle et ouvrit une lettre imprimée sur papier glacé chiffré de gris. Elle lut tout haut :

“Monsieur et Madame Querréal ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur fille Berthe avec Monsieur Alfred Nancé, etc.”

— Eh bien ça, c'est stupide ! s'écria Gilberte en froissant le papier dans sa main.

— Stupide ? pourquoi ?

— Parce que c'est unir misère et pauvreté ; les Querréal n'ont rien ou a peu près, et Alfred Nancé vit de sa petite place au ministère ; avant peu ils seront sur la paille.

— Comme les Marsille, ajouta Simiès de sa voix affilée comme une lame.

Gilberte s'apprêtait à lancer une seconde épigramme lorsqu'elle rougit de nouveau en voyant fixés sur elle les yeux d'acier de son cousin, pleins d'un indicible dédain.

— Ma petite cousine, fit celui-ci, de sa belle voix mâle et harmonieuse, êtes-vous déjà tellement de notre siècle brutal que vous estimiez dans un mariage l'or avant la vertu et l'affection ?

— Mon oncle dit, répondit l'enfant avec moins d'assurance toutefois, mon oncle dit que la pauvreté ou tout au moins les privations et la gêne engendrent beaucoup de désunions.

— Pour les cupides et les frivoles peut-être, non pour ceux qui ont l'âme assez élevée pour s'appuyer l'un sur l'autre

dans les moments pénibles et trouver dans leur tendresse mutuelle plus de satisfactions que dans le bien-être ou le plaisir.

Gilberte comprit la leçon et, pour la première fois de sa courte existence, la honte la prit en sentant la justesse et l'ironie voilée de ces paroles.

— Ta ta ta, c'est très beau de parler d'amour et d'eau fraîche quand on a vingt ans et le gousset bien garni ; mais la vie est longue on s'en lasse vite, dit Simiès qui pelait un fruit superbe au bout de sa fourchette.

— Oui, quand on ne s'appuie pas sur Dieu, pensa Albéric.

La conversation prit un autre tour, sans que la verve de Gilberte s'arrêtât une minute ; il semblait qu'elle voulût braver ce cousin dont elle devinait le blâme.

L'adorable enfant, sans le savoir et sans le vouloir bien certainement, abimait le prochain impitoyablement. Sa bouche rose blessait avec une cruauté inouïe ; elle parodiait ceux qui lui déplaisaient et, du haut de son orgueil serein, jetait sa mordante épigramme sans se soucier du mal qu'elle pouvait faire, sans se soucier même des compliments que lui attirait son esprit.

Et c'étaient peut-être justement ceux qui la flattaient le plus qu'elle flagellait le plus rudement, inconsciente cependant de la dégradation de ces amis de son oncle qui avaient été en cela ses premiers maîtres.

D'une famille où l'amour du prochain était en honneur presque à l'égal de l'amour de Dieu, Albéric Daltier se sentait rempli d'une compassion infinie pour cette mignonne cousine qui ignorait absolument la vertu de charité.

— Si méchante et si jolie ! se disait-il. Et peut-elle être autrement entre les mains de ce démon de Simiès ?

Certes l'enfant demeurait la candeur même bien qu'elle entendit des choses qu'elle n'aurait pas dû savoir ; on devinait que le fond de son innocence n'était pas altéré.

Elle avait un charme à elle, une riche et brillante nature, trop brillante peut-être ; qui pouvait dire si, plus tard, bientôt, Simiès n'allait pas ternir cette divine candeur ?

— Oh ! pensait encore Albéric, on devrait enlever les enfants à ces tuteurs-là, hommes sans foi ni principes ; on devrait couper la langue à ceux qui se permettent de pronocer de tels discours devant de jeunes oreilles, de même qu'on devrait couper la main de ceux qui écrivent le mal.

Sa belle et mâle figure rayonnait au milieu des visages cyniques qu'il entouraient on le sentait au-dessus, bien au-dessus de ces vieillards blasés et débauchés.

Lorsqu'on passa au salon et que Gilberte, déjà maîtresse de maison, eut versé le café dans les tasses, prise d'un caprice subit, elle tendit la main à son oncle qui offrait des cigarettes et des cigares à ses invités.

— Une pour moi, mon oncle.

— Fumer, vous ? vous vous ferez mal petit démon.

— Non, mon oncle. Donnez.

Simiès obéit en riant et Gilberte, triomphante, tira quelques bouffées d'un tabac ture assez fort.

— N'est-elle pas adorable ? glissa Simiès à l'oreille de son neveu.

Albéric ne répondit pas et demeura grave.

Ce n'était pas ainsi qu'elles étaient élevées les mignonnes jumelles, ses soeurs chéries, qu'il avait laissées dans la petite maison de Marseille mais aussi elles étaient conservées sous l'oeil jaloux de la

plus sage et de la plus tendre des mères.

Tandis que Gilberte, la pauvre orpheline grand Dieu ! en quelles mains était-elle tombée ?

L'enfant, cependant, commençait à se trouver mal à l'aise de son puéril amusement ; déjà animée par la longueur du repas et le peu de vin fin qu'elle avait bu, elle sentit la tête lui tourner et ses jambes vaciller ; elle quitta le salon au moment où les messieurs entamaient une discussion politique dont nos ministres faisaient les frais.

Albéric seul remarqua la pâleur de la fillette, et laissant ses compagnons agiter la question du budget, il gagna la terrasse où l'invitaient à la promenade le soleil encore chaud et la brise encore tiède.

Il y trouva Gilberte assise mélancoliquement sur un banc de bambou, toute blanche et tout languissante.

Il s'enquit de ses nouvelles avec intérêt sans faire d'autre allusion à la gaminerie qu'elle avait commise, et lui demanda la permission de prendre place à côté, ce qu'elle daigna lui accorder.

Elle se sentait un peu confuse au fond, mais il n'était pas dans sa nature de demeurer longtemps honteuse, et l'aplomb lui revenant avec les forces elle questionna à son tour son grand cousin. D'où venait-il ? Comment lui était-il parent ? Comment ne l'avait-on jamais vu avant ce jour ? Avait-il des sœurs et des frères ?

Et, sur sa réponse affirmative :

— Ah ! vous êtes heureux, vous ! soupira l'enfant avec un accent de regret qui toucha le jeune homme.

Il vit alors que ce petit cœur égoïste avait une peine, et adroitement il fit causer Gilberte sur la vie qu'elle menait chez son oncle.

Ravi de voir aussi attentif ce beau dédaigneux, Gilberte lui dépeignit avec en-

thousiasme son existence riante et dorée, ses plaisirs actuels et ceux qui l'attendaient dans l'avenir.

Il la laissa parler sans l'interrompre, puis quand elle eut fini :

— Ainsi, dit-il, dans ces journées longues pourtant, il n'y a pas de place pour une heure de sérieux, de travail, de devoir ?

— Mon oncle éloigne de moi tout ce qui m'ennuie.

— Parce qu'il vous gâte trop hélas ! sans songer à ce que la vie peut vous réserver plus tard.

— Ma vie ? oh ! elle sera brillante aussi plus tard. Je ferai un beau mariage.

— Quoi ! vous y songez déjà ?

— Oh ! non, seulement je sais que je n'ai rien à craindre de l'avenir.

— Qu'en savez-vous ? Pouvons-nous jamais nous vanter d'une chose pareille ? L'avenir ne nous appartient pas, il est à Dieu.

Gilberte eut un petit rire sardonique.

— Vous croyez en Dieu, vous ?

— De toute mon âme. Et vous, se peut-il que vous ayez tout à fait oublié...

— Oublié quoi ?

Albéric la regarda un instant en silence, puis il continua :

— Votre mère était croyante, Gilberte, votre père était un bon chrétien. Votre oncle Simiès tout dévoué qu'il vous est, hélas ! est un athée ; mais vous enfin, vous, ne devriez-vous pas encore savoir prier ?

— Mon oncle affirme que de nos jours on n'a plus besoin des principes austères d'autrefois ; il dit qu'à présent la religion est démonétisée ; je ne veux pas être ridicule.

— La religion ne sera jamais démonétisée, Gilberte, et ceux qui prient ne seront jamais ridicules. Oh ! mon enfant, nier Dieu, mais c'est nier la lumière.

— La religion est ennuyeuse, fit Gilberte avec une petite moue.

— Ennuyeuse ? ah ! certainement, elle nous défend l'abus du plaisir et astreint notre nature à certaines gênes, voilà ce qui contrarie messieurs les libres-penseurs ; mais aussi combien elle est consolante. On voit bien que vous ne la connaissez pas, la vie.

— Je ne la connais pas ?

— Vous ne l'avez vue que de son côté rose et séduisant ; vous n'êtes encore qu'une enfant.

— Pas si petite, ni si enfant, riposta Gilberte un peu piquée en redressant sa taille menue.

— Vous n'avez jamais pleuré, poursuivait Albérie sans s'émouvoir de cette protestation.

— Si, j'ai pleuré.

— Quand cela ? Il y a longtemps sans doute ?

— Aux premiers jours de mon entrée chez mon oncle, quand je me suis trouvée si seule à Paris, sans papa ni maman et que personne ne m'aimait.

Gilberte prononça ces mots d'une voix sombre en jouant nerveusement avec une brassée de fleurs dont elle avait rempli son petit tablier.

— Eh ! bien, il y a peu d'années de cela ; avez-vous donc le cœur si léger que vos plaisirs successifs en aient enlevé tout le souvenir du passé ?

L'enfant ne répondit pas, mais elle laissa tomber ses fleurs.

— De quel droit me dites-vous cela ? fit-elle enfin, un peu farouche.

— Parce que j'ai pitié de vous.

— Pitié ?...

Elle eut un rire orgueilleux.

— Pitié, quand tout le monde me porte envie ?

— Tout le monde ? souligna Albérie.

Oh ! que vous vous faites illusion. J'estime que bien des malheureux, moins favorisés que vous sous le rapport des biens matériels, n'échangeraient pas volontiers leur sort contre le vôtre.

Gilberte pensa soudain au petit garçon de Paris auquel elle avait donné des gâteaux, et qui, malgré sa pauvreté, paraissait heureux de sa destinée.

— Il y a des gens contents de peu, murmura-t-elle.

— Ce sont ceux qui espèrent en l'autre vie.

Il reprit après une pause :

— Je suis sûr que vous ne vous doutez pas des misères qui couvrent le monde, que vous n'avez pas une idée de la véritable indigence, non de celle qui court les rues, tend la main et étale ses plaies, mais de celle qui vit dans les greniers, qui se cache, qui a honte et qui souffre doublement. Ah ! mon enfant, que vous ignorez de choses ! Vous n'avez jamais reposé vos yeux, même ici à la campagne où tout est pour vous nouveau plaisir, sur ces intérieurs misérables, vrais tandis qu'il y a dans ce Paris que vous aimez parce que vous y amusez, chaque nuit des désespérés qui marchent à l'eau noire du fleuve pour y sombrer avec leurs tortures ; vous ne savez pas qu'il y a de pauvres mortes abandonnées dans la nuit, faute d'un bras ami pour leur porter secours.

Gilberte l'écoutait toute pâle et frissonnante.

— Est-ce vrai ? est-ce vrai ce que vous me dites-là ?

— Hélas ! oui, trop vrai.

— Alors, fit-elle toute révoltée, s'il y a un Dieu comme vous l'assurez, pourquoi

permet-il que la vie soit de plume aux uns, et de plomb aux autres ? C'est injuste.

— Non, ce n'est pas injuste, car Dieu rendra du bonheur au centuple dans l'éternité à ceux qui auront souffert ici-bas. C'est cette pensée qui les soutient, d'ailleurs, car avec les principes de votre oncle, quel est celui de ces malheureux qui ne viendrait brutalement dire au riche : "Tu ris pendant que je pleure, tu manges pendant que je jeûne, tu dors, pendant que je travaille, ce n'est pas juste ; partageons tes joies ; j'y ai droit autant que toi."

C'est pour cela Gilberte que celui qui a la richesse doit aider celui qui ne l'a pas s'il ne veut que l'éternité lui soit lourde.

— Et moi alors ? moi qui n'ai jamais pensé à cela ? murmura Gilberte très troublée.

— On ne vous en disait rien, donc vous péchiez par ignorance ; d'autres enfants que vous sont dans le même cas, hélas ! Mais désormais vous saurez ; vous vous rappellerez mes paroles toutes les fois que vous jouirez : à la table luxueuse de votre oncle où vous gaspillez souvent la nourriture si précieuse à l'affamé ; dans ces restaurants élégants où vous aimez à voir les places assiégées par les heureux vivants, où le champagne coule sur le parquet sablé, où en un seul repas vous dépensez l'or qui nourrirait une famille pauvre pendant un mois.

— Oh ! c'est vrai, murmura l'enfant que ces paroles atteignaient en plein cœur ; et ce n'est pas seulement cela, mais, au jour de l'an on me donne des jouets, des boîtes de bonbons d'un prix fou ; je regarde à peine les uns et je n'aime plus les autres.

— Et puis, continua Albéric, quand vous ferez une moisson de ces fleurs coûteuses que vous piétinez ensuite, dans ces

serres que je vois d'ici et qui sont réputées magnifiques, vous penserez que, lorsque en hiver on brûle le bois sans compter, pour y entretenir une chaleur égale, des milliers de vieillards grelottent devant un foyer vide. Lorsque vous danserez joyeuse et fière de votre toilette, dans ces salons embaumés où sont semées à profusion les lumières et les plantes rares, vous vous direz que, en bas, peut-être sous la porte cochère de votre maison, pleure de faim et de froid un petit enfant qu'on a battu parce qu'il est rentré au logis les mains vides.

— Mais alors, s'écria Gilberte, pourquoi n'y a-t-il pas une loi pour que tous soient égaux ; pour que les uns n'aient pas tout l'argent et les autres rien ?

— Ma mignonne, la fortune du plus riche partagée entre tous ne donnerait pas même vingt sous à chacun. C'est, je vous le répète à celui que le sort a favorisé, à égaliser la balance ; à se considérer que comme un dispensataire des biens que Dieu lui a confiés. Voilà pourquoi il ne faut pas traverser la vie en s'amusant uniquement sans jamais réfléchir ni songer aux autres.

Gilberte écoutait son cousin dans cette attitude de langueur qui la rendait si séduisante.

Soudain ils entendirent un bruit de voix et de pas qui se rapprochaient en même temps que l'odeur des cigares trahissait la présence d'importuns.

— Voici mon oncle et des invités, dit Gilberte en fronçant ses fins sourcils, allons-nous-en, voulez-vous. Parlez-moi encore, dites parlez-moi encore ? ajouta-t-elle, adorablement caline en penchant sa jolie tête vers Albéric. Voyez, ils vont du côté des serres, nous allons à l'opposé, vers le bois."

— Etes-vous assez remise pour marcher

un peu ? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit l'enfant rougissante, je suis tout à fait bien.

Trop petite encore pour atteindre son bras car Albéric était de haute taille, elle glissa sa main mignonne dans la sienne.

— Comme elle serait bonne et aimable si l'on ne s'empressait de détruire toutes ses qualités en germe ! pensait le jeune homme en regardant la petite tête blonde qu'effleurait un rayon de soleil d'automne.

Ils reprirent leur grave causerie tout en suivant lentement les allées au feuillage rougeâtre.

— Je m'étonne que vous m'écoutiez si bien, dit tout à coup Albéric en pressant la petite main serrée dans la sienne ; moi qui ne vous fais pas de compliments et qui vous dis la vérité un peu rude, un peu amère.

— C'est vrai, répondit naïvement Gilberte.

— Je ne fais jamais de compliments à ceux que j'estime.

— Alors, vous m'estimez donc, fit-elle, toute joyeuse.

— Vous entendez mes reproches et mes conseils sans murmurer ni protester ; c'est donc que vous sentez le bien et que vous avez le cœur et le sens droits.

— Si vous étiez toujours ici, murmura-t-elle, je crois que je deviendrais meilleure.

— Comme vous seriez bonne si... soupira Albéric en contemplant l'exquise tête blonde qui se levait vers lui.

— Si j'étais élevée autrement, n'est-ce pas. Comment être sage aussi, poursuivit l'enfant avec une moue expressive, comment être sage quand on est si petite et qu'on ne dit jamais plus de prières ? Mais tenez, à présent au moins il y aura une chose que je pourrai faire : donner tout

l'argent de ma semaine aux pauvres et aussi les gâteaux de mon dessert, n'est-ce pas ?

— Le pouvez-vous seulement ?

— Puisque je fais mes quatre volontés.

Albéric ne répondit pas : il se disait que le misérable Simiès pourrait bien ici exercer son autorité, lui qui n'en faisait pas usage quand il le fallait.

— Savez-vous, reprit-il en caressant les cheveux soyeux de la petite fille, savez-vous que votre oncle m'a chargé de vous annoncer quelque chose.

— Quoi ? fit-elle, ouvrant tout grands ses yeux foncés. Pourquoi mon oncle ne me l'apprend-il pas lui-même ?

— Il le redoute ; cette nouvelle va vous peiner.

— Qu'est-ce donc ? fit Gilberte anxieuse.

— Eh ! bien, votre oncle va se séparer de vous pendant quelques mois.

— Pourquoi cela ?

— Il faut qu'il parte pour un long voyage.

— Où ?

— A New-York où il a des placements importants ; selon qu'il reste ou qu'il aille, ses capitaux seront perdus ou triplés.

— Alors, qu'il parte, murmura Gilberte songeuse ; mais que ne m'emmène-t-il avec lui ?

— C'est un voyage trop fatigant pour une fillette pendant qu'il serait tout aux affaires ? D'ailleurs ne craignez pas, il ne sera pas seul : mon frère aîné qui a en Amérique les mêmes intérêts, doit l'accompagner.

— Ah ! Mais moi, que deviendrai-je pendant ce temps ? Mon oncle ne veut jamais que je reste toute seule avec Fraülen qui est nulle et qui n'a aucun empire sur les domestiques ?

— M. Simiès désire que vous ne quittiez

point Paris. Mais voilà, la pension vous effraie.

— Pour ça oui; qu'on ne m'en parle pas. Je n'en veux à aucun prix.

— Alors, il n'y a d'autre moyen que de vous confier à des amis.

— Lesquels ? je ne vois pas...

— J'ai cru que vous en aviez beaucoup.

— Oh ! de simples connaissances, oui ; mais de véritables amis... c'est autre chose.

— Votre oncle a parlé, je crois, d'une famille Lémon.

— Bien trouvé ! Madame Lémon me déteste parce que je suis plus jolie que sa fille qui louche et qui a le nez trop court. Madame Lémon est une coquette et Olympe une pimbêche.

— Gilberte !

— Est-ce que je fais quelque chose de mal ? J'ai l'habitude de dire ce que je pense. Je vous jure que c'est vrai.

Elle prit une petite mine sérieuse.

— Tenez, je suis sûre que vous m'approuveriez si je demandais à aller chez les de Carcanne.

— Je ne les connais pas.

— Je sais bien, mais ce sont des cléricaux ; ils ont même une piété peu ordinaire.

— Ce serait le cas de vous retremper l'âme dans un milieu plus chrétien, Gilberte. Mais votre oncle ne doit pas avoir ces gens-là en haute estime.

— Ça c'est sûr ; seulement il me laissera aller chez eux, d'abord parce qu'ils sont affables et me recevront avec plaisir, puis, parce que j'y rencontrerai des enfants de mon âge.

— Alors tout est pour le mieux. Ce voyage doit s'arranger dans le plus bref délai.

— L'absence de mon oncle va durer combien de temps ?

— Un an au plus.

— C'est affreux. Douze mois sans rentrer chez nous !...

— Pas si affreux que vous le croyez. A votre âge le temps passe si rapidement ! Promettez-moi donc de demander à votre oncle de choisir les de Carcanne pour vous garder pendant cette année ; vous ne sauriez croire combien cela vous sera salutaire.

— Je vous le promets ; au fond je préfère ceux-ci à nos autres amis.

— Eh ! eh ! voyez donc Gilberte qui se fait raconter des histoires par son grand cousin ! s'écria Simiès en apparaissant tout à coup avec ses compagnons de promenade. Elles ne doivent pas être bien gaies, ces histoires, mignonne, car tu es sérieuse comme un cierge.

Gilberte bondit de son siège et courut caresser son chien favori qui arrivait en flairant sa trace.

Simiès se glissa vers son neveu :

— Eh ! bien, lui dit-il tout bas, Comment a-t-elle pris la chose ?

— Un peu tristement, mais avec soumission.

— Sans trop trépigner ?

— Point du tout. Cette séparation lui coûte mais elle l'accepte puisqu'elle est nécessaire.

— Je ne la reconnais plus. Il faut, pour lui faire avaler cette pilule, que vous lui ayez enveloppée de confitures.

— Nullement.

— Et bien que pense-t-elle des arrangements à prendre à son égard ?

— Cela elle vous le dira elle-même, mon oncle, je la crois, au fond, très raisonnable.

— Hum ! hum ! jeune homme, vous vous faites illusion, car c'est le diable en jupon, mais avouez qu'elle est étourdissante, adorable.

— Charmante, en effet, quand elle le veut bien.

Simiès rejoignit ses autres invités, et Gilberte après avoir recouvré pour quelques minutes sa pétulance habituelle, redevint grave et garda ses lèvres muettes.

Quant à Albérie, silencieux comme sa petite complice, il suivait des yeux cette jolie créature qui marchait un peu plus loin, légère comme un faon et en laquelle il venait de découvrir une noble nature, ce qui était pour lui une véritable surprise.

De son côté Gilberte se disait :

— Comme il est peu comme les autres, mon grand cousin Albérie ! Comme il dit simplement ce qu'il pense et comme cela lui donne du charme. Combien il est au-dessus de ce Fébris, par exemple, qui a tant de succès dans le monde, mais qui n'est occupé que de la généalogie de ses chiens de chasse, ou de lord Firm qui ne pense qu'à l'engraissement de ses terres. Albérie Daltier, lui, est quelqu'un. Lui seul ne m'admire point, ne me flatte point, et je l'ai écouté parce qu'il m'a dit la vérité.

Elle soupira, se sentant amoindrie à ses propres yeux, et se sentant ce soir-là une souffrance inconnue jusqu'alors, une inexprimable lassitude lui étreindre le cœur.

Mais ce n'était encore qu'une fillette, et, retournant sur l'oreiller son joli visage ensommeillé, elle s'endormit profondément pour rêver de l'Amérique et des de Carcanne.

IX

Le lendemain, Gilberte apparut, ravissante dans un petit costume d'automne, mais fort grave, et ce jour là on ne l'entendit ni chanter ni rire.

A peine à déjeuner eût-elle un éclair de sa gaité mordante habituelle, en trempant

sa lèvre rose dans le champagne mousseux.

Simiès avec son rire satanique et sans regard pour son clérical de neveu, comme il appelait le jeune Daltier, se remit à philosopher et à tourner en dérision toute divinité et toute religion.

Il savait Albérie réfractaire à ses principes anti-chrétiens et prenait plaisir à asombrir ce beau visage calme et noble.

Albérie le réfutait en quatre paroles, mais il ne laissait pas la discussion monter à l'état de dispute, trop courtois et trop respectueux hôte pour manifester son dédain.

Mais en regardant Gilberte l'envie lui prenait de l'emporter dans ses bras pour l'enlever à ce milieu funeste où, goutte à goutte, on versait le poison dans son âme innocente.

— Enfin, se disait-il, dans quelques jours elle sera à l'abri. J'augure bien de son séjour dans une famille chrétienne, et ensuite... eh ! bien ensuite, que Dieu la garde !

Gilberte avait obtenu de son oncle de choisir le toit de Carcanne pour le temps où elle se trouvait sans lui à Paris, et elle avait fait part de son succès à son cousin.

Simiès annonça ses projets à ses amis, et naturellement on nomma les de Carcanne.

L'athée goûtait peu leur compagnie pour lui-même, mais il était bien aise de leur confier sa nièce, ce qui ne l'empêchait pas de déblatérer contre eux.

— M. et Mme de Carcanne, dit-il de son ton âpre, sont incontestablement de bonnes gens, agréables sous certains rapports ; sous d'autres ils se montrent fort ridicules ; figurez-vous qu'ils se gardent depuis quinze ans une fidélité conjugale qui fait sourire ; de notre temps un mari et une femme ont assez l'un de l'autre au bout

de trois mois ; ceux-ci sont tels qu'au premier jour. Philémon et Beaucis n'étaient rien auprès d'eux.

— Mon oncle, dit gravement Gilberte, pourquoi vous moquez-vous d'eux au moment où vous allez leur demander un service qu'ils ne vous refuseront pas, bien certainement ?

— Cette petite fille ose tout dire vraiment, grommela le vieillard un peu vexé de l'observation de l'enfant.

Aussi continua-t-il, comme par bravade :

— M. de Carcenne est un utopiste qui élève ridiculement les enfants dans la crainte du Seigneur ; il en fait de petites nonnes et des séminaristes en herbe.

— Et madame ? demanda quelqu'un.

— Madame ? il la prête à tout le monde, elle est la femme de tous, elle rend service à tous et l'on s'adresse à elle des quatre coins de l'univers elle est confite en dévotion et n'a certainement jamais lancé un coup d'oeil à son miroir ni dit un oui pour un non. Or une femme n'est plus une femme si elle est coquette et rusée.

— Je ne suis pas de votre avis, mon oncle, dit Albéric d'une voix très ferme, et je n'estime une femme qu'autant qu'elle est modeste et sincère.

— Mon neveu, répondit mielleusement Simiès, vous êtes un idéaliste, vous ; ici nous n'aimons pas l'idéal ; nous n'avons pas la même manière de voir, c'est convenu. Ainsi vous vivez comme ce bon M. de Carcenne moi, j'adore le plaisir et j'en use ; que voulez-vous ? c'est ma façon, à moi, d'aller en paradis.

— Mais j'aime aussi le plaisir, mon oncle riposta Albéric, seulement j'ai horreur de la débauche ! La religion que vous me reprochez de pratiquer ne défend pas toutes les distractions, elle est indulgente.

Et il se croit heureux au milieu du perpétuel étourdissement de sa vie ! pensa le jeune homme en regardant Simiès avec une pitié profonde. Combien est plus belle la part que j'ai choisie. Pauvre Gilberte que deviendra-t-elle aux côtés de cet impie malgré sa noble nature ?

Huit jours après Gilberte, le coeur un peu gros en se séparant du vieillard qui la gâtait tant, entra chez les de Carcenne.

Les excellentes gens n'avaient pas accueilli avec beaucoup d'empressement la proposition de Simiès, mais leur compassion et leur bonté prenant le dessus, ils y répondirent affirmativement et regurent à bras ouverts l'orpheliné, petite brebis égarée qu'ils n'espéraient pas beaucoup voir revenir à des sentiments chrétiens.

Mais ils ne se doutaient pas que l'enfant était encore tout imbue des sages conseils de son cousin Albéric, reparti pour Marseille le lendemain de sa grande conversation avec la fillette.

Gilberte avait bonne mémoire et bonne volonté ; elle tenait aussi à contenter M. et Madame de Carcenne qui la traitaient comme leur propre fille.

Frappés de la profonde innocence de ses yeux, ils comprirent que cette enfant qui entendait de si singuliers propos dans la maison de son oncle était aussi candide au fond que leurs petits anges aimés.

Pendant onze mois, Simiès reçut de sa nièce les lettres les plus élogieuses sur les Carcenne : elle était chez eux, aimée, gâtée, choyée, elle se portait bien et était sage.

— Sage ? oui à sa manière ! ricanait l'athée en lisant ses épîtres ; doit-elle leur en faire voir à ces pauvres Carcenne qui ouvrent de grands yeux quand on leur parle opéra ou qu'on prononce devant eux le mot amour ! Ah ! ah ! ah ! il me tarde de

retrouver mon beau lutin qui s'ennuie faiblement là-bas quoiqu'elle ne s'en plaigne pas. Voyons, elle va avoir quinze ans, il faudra que je songe à la présenter dans le monde, parce que, ensuite l'âge viendra m'empêcher de l'y conduire; je ne suis plus un jeune homme que diable!

Mais ce dont il ne se doutait pas, le malheureux, c'est que son beau lutin avait supplié ses amis de lui rapprendre ses prières, ce qu'ils avaient fait avec bonheur.

Et à mesure que la fillette retrouvait les hymnes de son enfance apprises jadis sur les genoux de sa mère, ses souvenirs trop longtemps étouffés, sortaient de leurs sépulcres rouverts.

Avec l'ardeur d'une néophyte elle voulut assister à tous les offices de l'église, donner aux pauvres tout l'or de sa petite bourse bien garnie par les soins de Simiès; enfin, voyant Marie la fille aînée de M. de Carcanne se préparer à sa première communion elle obtint d'accomplir elle aussi cette grande action.

C'était une belle occasion dont il fallait profiter; le curé de Saint-Augustin, consulté et instruit de la position de l'enfant, l'admit aux catéchismes, et Gilberte y montra une assiduité et une intelligence telles qu'elle passa un examen brillant et fut invitée à suivre la retraite avec sa petite amie.

Sa piété était un peu exaltée comme celle des convertis, en général, mais elle était sincère, et, le grand jour arrivé, Gilberte s'agenouilla à la sainte table, souffrant un peu de n'y être suivie par aucun parent tandis que ses compagnes étaient escortées des leurs, et la vision du passé lui revint et la fit pleurer en songeant combien elle était seule sur la terre.

Le lendemain elle fut confirmée, et six semaines plus tard, son oncle de retour en France l'enlevait à ses amis en remerciant

ceux-ci des soins dévoués qu'ils avaient prodigués à l'enfant.

Simiès ramena triomphalement sa nièce à l'hôtel de la rue de Lisbonne rouvert pour les recevoir; Gilberte ne quitta point les Carcanne sans un véritable serrement de cœur, mais elle était heureuse de retrouver son oncle et s'imaginait, pauvre illusionnée dans l'enthousiasme de sa foi renouvelée, qu'elle allait convertir le vieil athée à ses idées chrétiennes.

Les de Carcanne eux-mêmes regrettèrent la jolie fillette qui était reconnaissante de leurs bontés et qui ne leur avait donné que de la satisfaction pendant plusieurs mois qu'elle leur avait été confiée. Ils ne devaient plus la revoir souvent, car peu après, M. de Carcanne fut appelé en Périgord par un héritage inattendu qui lui apportait un beau domaine où il s'installa presque définitivement avec toute sa famille.

Pendant quelque temps les jeunes filles entretenirent une correspondance assez assidue, puis, un beau jour Simiès détourna les lettres des petites de Carcanne et Gilberte voyant les siennes demeurer sans réponses, s'en blessa et ne donna plus signe de vie à ses amies.

X

Simiès éprouva du désappointement en retrouvant Gilberte grave et posée.

Comme elle était la franchise même elle ne voulut rien cacher à son tuteur et lui raconta qu'elle était revenue à la foi et qu'elle désirait continuer à accomplir ses devoirs religieux.

— Vous êtes mécontent, mon oncle, ajouta-t-elle en voyant le pli de colère l'accuser sur le front du vieillard, et vous me reprochez ce changement : ne l'imputez pas à mes amis, c'est moi seule qui l'ai

exigé, et ce que j'ai fait c'est moi qui l'ai voulu; or vous savez que quand je veux une chose je la veux bien, dit-elle calmement pour apaiser Simiès qu'elle devinait furieux.

Mais Simiès était habile; il ne manifesta sa rage qu'en s'écriant avec un haussement d'épaules significatif:

— Tu es une imbécile et les de Carcanne encore plus. Je te croyais plus intelligente.

Peinée et blessée, Gilberte ne répliqua point.

En lui-même l'athée se disait:

— Bah! tout beau tout nouveau; je ne m'en inquiète guère; l'enfant devait inévitablement tomber dans la bigoterie de ces gens-là; mais j'ai mon plan et je parie que d'ici quelques mois j'aurai retrouvé ma Gilberte d'autrefois, mon gentil démon.

Il avait son plan en effet, le misérable, et son plan était infernal.

Il lui donna pour institutrice une Américaine absolument dénuée de piété qui avait pour unique qualité de parler fort bien l'anglais; il lui mit entre les mains des livres qu'il choisit progressivement mauvais et sceptiques; enfin, il eut soin de la lancer dans le monde de telle sorte que le tourbillon des plaisirs entraîna et grisa la jeune fille si bien que sa vie dissipée ne trouva plus de place pour la prière.

Un jour vint où Gilberte avait tout oublié: les souvenirs de sa première communion, les recommandations des de Carcanne les conseils d'Albérie et l'existence de tous les Daltier du monde.

Simiès avait donc bien réussi, et, avec son rire de démon il se frottait les mains en murmurant:

— Je savais bien que je ressusciterais l'ancienne Gilberte. Mort et damnation! si elle était restée ce qu'elle était il y a

deux ans, en sortant de chez ces idiots de Carcanne, je ne l'aurais pas gardée; mais à présent il n'y a plus rien à craindre; cette cire molle gardera mon empreinte.

Il y avait une chose cependant que Simiès n'avait pu enlever de l'âme de Gilberte: son amour pour les pauvres vers lesquels la portait sa générosité naturelle.

De même qu'elle ne pouvait voir un animal blessé sans le soulager à l'instant, de même elle ne pouvait voir un malheureux souffrir sans y apporter du remède.

Elle autrefois si hautaine, prenait à présent en pitié les vagabonds exposés aux rudes caresses du vent ou aux morsures du soleil; les gens du peuple, les travailleurs au front mouillé toujours courbé vers un sol ingrat pour lui arracher un morceau de pain noir, sans autres jouissances qu'un rayon chaud en hiver et un peu d'ombre en été; sans fêtes, sans plaisirs, sans musique, sans repos, souvent enfin sans récompense.

Parfois dans ses chevauchées aux Marnes, Gilberte, arrêtant sa monture, causait avec eux de la moisson, de la vandange et des espérances de l'année; il y avait souvent une éloquence étonnante sur les vieilles lèvres flétries des paysans et des paysannes, et une grande leçon dans leur résignation héroïque.

Ce qui surprenait douloureusement la jeune fille, c'était de voir son oncle, si imbu de principes égalitaires, refuser une pièce de monnaie à l'affamé, lui qui mettait vingt sous dans ses bons cigares.

Aussi se moquait-il de sa nièce quand il la voyait vider sa bourse dans les mains du premier vagabond venu.

— Ma mère aimait à me voir donner aux malheureux, elle me l'enseignait lorsque j'étais petite, répondait Gilberte un peu attristée de ses sarcasmes.

— Ta mère était une femme d'esprit et

de grande beauté, je ne le conteste pas, mais elle manquait absolument de sens pratique, répliquait Simiès de son ton railleur.

Mais Gilberte n'en continuait pas moins à secourir les misérables, autant qu'elle pouvait en trouver le temps dans son existence affairée de mondaine.

— Vois-tu lui disait encore son excellent oncle pourquoi se dépouiller pour autrui? ce qu'on donne on ne l'a plus, donc autant le garder. En ce monde il faut le plus possible tirer la couverture à soi comme on dit. Il serait excessif d'affirmer je le veux bien que toutes les femmes pieuses abandonnées aux bonnes œuvres, soient niaises, mais combien les autres sont plus amusantes!

— En général pourtant, mon oncle, ripostait Gilberte vexée pour son sexe, en général les femmes frivoles et égoïstes ne sont pas douées d'intelligence transcendante.

— Bah ! j'estime qu'une femme n'est spirituelle et intelligente qu'autant qu'elle s'amuse et amuse les autres.

— Cependant... regardez Madame Hermès.

— Tu me cites là une exception. Que dirais-tu de son mari, grands dieux, alors ? Ce pauvre Hermès, un vrai poupard !

— Il est très bon, rétorqua Gilberte ; l'habit ne fait pas le moine ni l'air la chanson.

— Toi d'abord, Gilberte, tu as l'esprit de contradiction jusqu'au bout des ongles ; allons, viens me chanter quelque chose et ne garde pas rancune pour ses taquineries à ton vieux scélérat d'oncle qui t'adore.

Là-dessus Gilberte se mettait au piano et ayant perdu chez les de Carcanne le goût des couplets d'opérette lestes ou égrillards, elle entonnait une rêveuse bal-

lade qu'elle disait avec beaucoup d'expression.

— Trop d'âme ! oh ! trop d'âme ! s'écriait Simiès en simulant un frisson. Très joli peut-être, mais trop triste. Brrr ! Tu me ferais pleurer pour la première fois de ma vie.

Alors la jeune fille prenait en soupirant la partition de la Mascotte ou de Giroflé-Girofla.

C'est ainsi qu'elle recouvra l'habitude de chanter ce que ne chante pas une femme qui se respecte.

C'est ainsi que s'éteignirent peu à peu les bonnes pensées, toutes les pieuses résolutions de Gilberte Mauduit.

Qu'était-elle devenue cette étincelle divine tombée du ciel dans l'âme de cette enfant au jour de sa première communion ?

Le souffle empoisonné de l'athéisme allait-il flétrir tout à fait cette innocence ou bien ceux qui veillaient sur elle de là-haut allaient-ils l'en préserver ?

A dix-huit ans Gilberte Mauduit était une ravissante créature, blanche comme la neige avec de magnifiques cheveux couleur vieil or et un regard de velours ; à l'éclat magique, au sourire enchanteur, à la taille svelte et souple. Simiès en était plus fier que jamais.

A son retour d'Amérique il avait été frappé de son changement, car, il avait laissé une fillette encore maigre et pâlotte ; et il retrouvait une adorable jeune fille, presque une femme.

Rien de plus délicieux en effet, de plus séduisant que ce visage rêveur ou mutin selon l'impression qui l'animait.

Elle avait cependant les jours de mélancolie, de lassitude intense, comme si un ange miséricordieux fût venu toucher son front d'une pensée plus haute au milieu du tourbillon mondain dans lequel

s'égrenaient ses années de jeunesse.

Aux bains de mer, Gilberte contracta un été une de ces liaisons éphémères, mais assez intime pour laisser un souvenir au cœur : elle s'était attachée à une famille espagnole dont les jeunes filles, Mercédés, Sixta, Callista, toute gentilles et aimantes, menaient à la fois joyeuse existence et pieuses pratiques de religion ; un matin elles entraînèrent Gilberte avec elles à l'église : on y célébrait un service funèbre pour un de leurs parents mort peu auparavant.

Gilberte n'avait jamais assisté à semblable cérémonie depuis qu'elle avait perdu sa mère, et à ce moment là elle était si jeune et elle pleurait tant qu'elle n'en avait gardé aucune mémoire. Cette fois-ci elle fut étonnée et profondément impressionnée de la beauté de cette fête triste. Au retour, comme son oncle lui proposait gaiement une partie folle à San Sébastian, elle lui dit pour toute réponse, le regard perdu dans le vague :

— Mon oncle, lorsque je mourrai, je veux qu'on chante le Dies irae à...

— Est-ce que tu deviens folle ? s'écria Simiès en se retournant brusquement.

Le lendemain il emmenait Gilberte à Arcahon, avec une troupe folle de Parisiens rencontrés à Bayonne.

Mais souvent, une vision grave passa devant les yeux de la jeune fille dans ses heures solitaires, heures bien rares, il est vrai, et tandis que le chant du Dies irae et la douce plainte du Pie Jesu revenait à son oreille elle murmurait :

— Je ne veux pas si je meurs, que l'on m'enterre civilement, je veux que ce soit comme pour ma mère.

Mais le lendemain un plaisir nouveau venait s'offrir à elle et, dans son esprit mobile la romance amoureuse d'un opéra en vogue remplaçait le Pie Jesu.

SECONDE PARTIE

On était aux Marnes ; dans la riante propriété que possédait M. Simiès en Dauphiné ; le château, de style tout à fait moderne, était une construction plus gracieuse qu'imposante, étagée au milieu d'un parc fleuri ; plus loin, s'apercevaient les champs, et les vignes tristement rongées par le phylloxera.

Gilberte Mauduit n'avait pas la passion de la campagne, mais son oncle tenait à y passer une partie de l'été, et ma foi, le temps finissait toujours par s'y écouler gaiement.

Un samedi matin que M. Simiès, au milieu d'une douzaine d'amis et amies invités aux Marnes pour plusieurs jours, déjeunait sa correspondance après le déjeuner, il eut une exclamation ironique en lisant une lettre sur le papier de laquelle s'étalait une écriture masculine, franche et hardie :

Gilberte, l'enfant gâtée, prit sans façon la missive des mains de son oncle. Quand elle l'eût parcourue :

— Eh ! bien, qu'y a-t-il d'étonnant ? un hôte nous arrive ? Ce n'est pas chose rare ici.

— Très bien, et je suis flatté de ce qu'il daigne s'arrêter aux Marnes en traversant le pays, répondit le vieillard de son même ton sarcastique. Mes dames, poursuivit-il en se tournant vers la petite société intriguée par cette scène, je vous annonce l'arrivée d'un neveu à moi, neveu assez éloigné, à la mode de Bretagne. il n'est en réalité que mon cousin et se croit obligé par respect de m'appeler : "mon oncle". Oh ! un jeune homme exemplaire, un saint Louis de Gonzague, un demi-séminariste qui va à la messe, à confesse, et

vit d'une vie presque monacale. Avis aux mères de famille qui cherchent des genres angéliques.

Il y eut quelques petits ricanements. Seule Gilberte fronçait son fin sourcil brun.

— Pourquoi parler ainsi de mon cousin Albérie, dit-elle ; vous allez lui donner l'hospitalité, mon oncle, et vous le ralliez d'avance.

M. Simiès ne tint aucun compte de l'observation de sa nièce et continua ses plaisanteries sceptiques.

Une des jeunes filles présentes, blondine nez retroussé, aux yeux hardis sous ses cheveux ébouriffés et coupés 'à la chien'' demanda tout bas à Mademoiselle Mauduit :

— Est-ce que tu le connais ton cousin Albérie ?

— Je ne l'ai vu qu'une fois dans mon enfance, je ne m'en souviens pas même.

— Alors pourquoi le défends-tu ?

— Je n'aime pas qu'on déblatère contre les absents.

La blondine haussa les épaules.

— Dis donc, reprit-elle, nous allons rire, s'il ose, devant tous, dire son bénédicite et ses grâces. On nous faisait faire cela à la pension mais j'ai laissé de côté toutes ces simagrées.

Gilberte ne répondit point et se leva pour donner quelques ordres relativement à l'arrivée du jeune Daltier.

Le soir de ce jour, le temps était un peu à l'orage ; toute la société se promenait devant la maison quand la voiture amenant le voyageur s'arrêta au bas du perron.

Un homme jeune, grand, d'une prestance superbe en descendit.

— Eh ! bien, mon neveu, dit M. Simiès en lui secouant le bras et de son accent caustique, vous vous décidez donc à venir

voir votre vieil athée d'oncle ?

— Il y a longtemps que je l'aurais fait, mon oncle, mais vous n'ignorez pas que je suis le plus laborieux des ingénieurs.

— Tu es en vacance ?

— Pour peu de jours ; je me suis donné congé afin de m'occuper à Grenoble de l'héritage d'une vieille amie de ma mère, elle ne peut voyager et n'entend rien aux affaires.

— Tu es donc l'ange du dévouement, mon pauvre Albérie ? dit M. Simiès plus gouaillieur encore.

Albérie releva les yeux et dit tranquillement.

— Il n'y a pas d'abnégation là, mon oncle, j'évite une corvée à mon père, voilà tout, d'autant plus qu'il est sous l'impression d'un petit accès rhumatismal. Au reste ce court voyage ne m'est pas désagréable, j'aime à changer de place.

Cela dit il aperçut Gilberte qui l'écoutait, secrètement remuée par le son de cette voix chaude et harmonieuse.

— Embrasse donc ta cousine Gilberte Mauduit, cria le vieillard en riant, c'est comme cela qu'on refait le mieux connaissance.

Gilberte n'eut pas la peine de se reculer en fronçant ses jolis sourcils : Albérie n'avança point vers sa joue, ses belles moustaches brunes, il se contenta de tendre sa main gantée à Mademoiselle Mauduit en s'inclinant correctement.

Gilberte y posa la sienne une seconde et se sentit intérieurement reconnaissante de ce que le jeune homme n'usât point de l'autorisation.

— Il est bien élevé au moins celui-là, pensa-t-elle.

M. Simiès présenta son neveu à ses hôtes, puis le fit conduire à l'appartement qui lui était destiné.

Le dîner fut gai ; personne n'eut à rail-
ler in petto ou en commun le nouveau ve-
nu ; il ne jugea pas à propos d'afficher
ses habitudes pieuses devant cette société
anti-religieuse qui se faisait gloire de son
impiété.

Après le repas on se promena dans le
parc, l'orage s'était dissipé sans éclater
sur les Marnes.

Mêlé au groupe où se trouvait Made-
moiselle Mauduit, Albéric Daltier causait
tranquillement ; on l'écoutait tout éton-
né de ce que la parole d'un homme "qui
n'était pas de son siècle" eût tant de
charmes, de profondeur et même d'esprit.
Albéric Daltier pouvait toucher à tous les
sujets et se montrer captivant sur chacun
d'eux.

Quand la nuit devint trop sombre, l'air
trop frais, on rentra au salon ; une jeune
femme fut priée de chanter, ce qu'elle fit
avec beaucoup de brio, disant hardiment
une chansonnette à la mode et fort leste
qui fut vivement applaudie.

Deux fillettes exécutèrent ensuite un
brillant caprice à quatre mains, puis Gil-
berte, à la demande de tous, se leva à son
tour. Un gentleman assez bon pianiste se
mit en devoir de l'accompagner ; elle
fouilla dans le casier et en retira une par-
tition au hasard. C'était le "Petit Due"
et elle y choisit un passage qu'elle chanta
avec une rare perfection. Assurément, c'é-
tait moins libre que la chansonnette dite
précédemment, néanmoins ces paroles
étaient déplacées dans cette jeune bouche.

Quand elle eut dit les couplets deux fois
bissés, elle coula un regard malicieux sur
son cousin Albéric ; celui-ci n'avait ni
applaudi ni bissé ; il feuilletait un album
de photographies où les portraits de fa-
mille se mêlaient sans vergogne aux por-
traits des actrices en vogue. Gilberte prit
le siège vacant auprès de lui.

— Est-ce que vous n'aimez pas la mu-
sique, mon cousin ? dit-elle.

— Au contraire, beaucoup.

— Et vous ne me félicitez pas ? fit-
elle un peu railleuse.

— Vous avez une jolie voix, répondit-il
brièvement.

Elle demanda hardie et provocante :

— Est-ce que ma romance vous aurait
choqué par hasard ?

Cette fois il leva sur elle ses yeux bleus
profonds et sévères :

— Oui, dit-il d'un ton net.

Gilberte fit une petite moue et rejoignit
ses amis qui tenaient plus loin une conver-
sation frivole.

Un peu avant onze heures M. Simiès
dit à son nouvel hôte :

— Mon cher Albéric, nous allons rega-
gner tous nos chambres à coucher ; ne
t'étonne pas s'il n'y a point de veillée ce
soir ; nous devons demain nous lever à
cinq heures du matin ; apprécie le coura-
ge de ces dames ; il est entendu que tu en
feras autant. Nous avons projeté une par-
tie sous bois. Nous déjeunerons dans une
de mes fermes où les domestiques trans-
porteront tout ce qu'il faut, et nous ne re-
viendrons que pour le dîner de sept heu-
res. Le sexe laid est dispensé de l'habit.
Tu es bon cavalier ?

— Assez bon.

— La jument baie sera à ta disposition,
les vieux iront en voiture ainsi que les da-
mes qui ne goûtent pas l'équitation, les
jeunes seront à cheval. Hein ! une jolie
caravane ? donc à cinq heures sois sur
pied.

— Demain, mon oncle ? mais, c'est di-
manche.

— Oui parbleu ! puisque nous sommes
aujourd'hui à samedi.

Albéric Daltier se tourna vers Mademoi-
selle Mauduit, et, très froidement :

— A quelle heure a lieu la première messe.

— La première messe ?

— Oui.

Gilberte ouvrit de grands yeux, et l'on entendit du côté des jeunes femmes un bruit de rires étouffés.

— Je ne sais pas, répondit Mademoiselle Mauduit, mais on peut s'en informer.

Elle sonna. Un domestique parut et fut interrogé.

— Je crois qu'il y a un office à huit heures, dit-il, et un plus long à dix heures.

— C'est bien, reprit Albéric Daltier, je décline donc votre invitation pour demain, mon oncle, il m'est impossible de manquer la messe, mais ne vous inquiétez pas de moi, je saurai fort bien employer mon temps.

— Satané jésuite ! grommela l'oncle entre ses dents.

— Mais, dit Gilberte qui était une maîtresse de maison accomplie, il y a un moyen de tout arranger. Mon cousin nous rejoindra bien tout seul ; au sortir de l'église il trouvera Baptiste avec un cheval. Ce ne sera pas difficile de nous retrouver, il n'y a qu'à suivre la route de Vizille jusqu'au premier chemin de gauche ; là, mon cousin, on vous apprendra où est la ferme des Blaies, d'ailleurs Baptiste vous renseignera.

— C'est convenu. Ma nièce a de l'esprit comme un ange, conclut M. Simiès.

Et l'on se sépara.

Une blonde fillette très lancée malgré ses dix-huit ans, aidait Gilberte à détacher ses beaux cheveux, tout en lui disant :

— Tu sais, ma chère, ton cousin Daltier a beau être un clérical enragé, il a au moins le courage de son opinion, vertu qui ne court pas les rues à l'heure qu'il est. Et puis, il est très séduisant, vraiment.

— Tu le trouves ?

— Ma chère, tu ne l'as pas regardé. Bloc de marbre, va ! Je te prie de croire que ces dames et ces demoiselles ne se sont pas gênées pour le dévisager. Tu comprends, M. l'ingénieur est un beau parti ; il aurait tous les dons pour lui, s'il était seulement un brin moins dévot. Il a l'air d'un prince, d'un roi, bref, d'un homme qui sent ou qui voit de grandes choses que nous ne sentons ni ne voyons, nous. Il est beau d'une beauté mâle et forte et non de cette beauté efféminée et bête de ces petits messieurs de la haute gomme qui nous entourent, des débauchés, des boulevardiers, ouf ! dire qu'il nous faudra choisir un mari là-dedans ! Tu sais, ce n'est pas un flatteur que ton cousin ténébreux.

— Au moins il n'est pas fade, répliqua sèchement Gilberte.

— Oh ! non, il n'est pas fade, tu as raison. Et puis, tu sais, ma chère, il a été évidemment frappé de ta beauté, mais il ne l'a pas laissé voir.

— C'est toi maintenant, qui est une petite flatteuse, dit Gilberte en donnant un léger coup d'éventail sur la joue satinée de la fillette.

— Et son indifférence sereine ne te blesse pas horriblement ? reprit celle-ci.

Gilberte redressa sa tête orgueilleuse.

— Nullement. Pourquoi en serait-il ainsi ?

— Moi, cela me ferait grand mal. Je voudrais avoir son estime, mais voilà c'est impossible, je suis toute pétrie de vanité et de caprices.

Gilberte ne l'écoutait plus, elle songeait :

— Cependant... sa froideur est ma condamnation, et... autrefois... autrefois... je ne l'ai pas connu ainsi.

— Vois-tu, poursuivit la blonde en relevant son joli visage (un véritable Greu-

ze quand l'animation le colorait plus vivement), vois-tu, moi je m'astreindrais bien volontiers à aller tous les dimanches à la messe pourvu que ce fût au bras de ce beau cavalier ; et j'en connais bien d'autres qui feraient mieux encore.

— Mauvaise langue ! répéta Gilberte en riant, va donc te coucher ; si tu tardes encore demain matin nulle puissance humaine ne pourra te tirer du lit.

Les jeunes filles se séparèrent. Gilberte se déshabilla lentement avec le secours de sa femme de chambre et se livra à de profondes méditations tandis que celle-ci peignait et nattait pour la nuit sa longue chevelure dorée, si épaisse que les dents du peigne n'y mordaient qu'avec peine.

Puis elle se coucha sans qu'un mot de prières vint à ses lèvres, comme elle le faisait tous les soirs, et elle s'endormit sans que les yeux bleus "du séminariste" vinsent la visiter en songe.

Au même étage, dans une chambre spacieuse et riche, un vieillard à la bouche railleuse dormait aussi, et il faut croire que le sommeil du juste n'est pas le seul excellent, car celui de Simiès le voltairien était plein de béatitude.

II

On se trouvait en pleins champs à l'ombre des ormeaux lorsqu'on vit venir Albéric Daltier.

Il avait vraiment fière mine ce cavalier arrivant au trot de son cheval jusqu'à l'endroit où l'on avait dételé. Il mit pied à terre, vint saluer les dames et prit part à la conversation générale.

A midi on dressa le couvert sous les arbres touffus, sur une longue table rustique qui perdit bientôt son aspect plébéien sous le linge damassé, l'argenterie et les cristaux éblouissants ; on joncha la nappe de

fleurs champêtres on s'amusa beaucoup et l'on mangea de fort bon appétit le déjeuner exquis apporté froid du château.

Le champagne pétillait au sortir des eaux de glace et le soleil piquait ça et là un rayon aigu à travers la voûte de feuillage, arrachant une étincelle aux verres taillés à facette, aux couverts de vermeil ou aux diamants qui ornaient les oreilles et les mains blanches des dames.

Albéric Daltier qu'on écoutait volontiers parler, prouva par son esprit très fin et sa gaieté de bon ton, qu'une jeune homme qui va à la messe peut être un agréable causeur.

Gilberte, elle, demeurait sérieuse ; elle avait pris la migraine dans sa chevauchée matinale et se trouva si fatiguée dans l'après-midi, qu'elle témoigna le désir de rentrer au château pendant que les autres achèveraient l'excursion.

M. Simiès était fort embarrassé ; aucune de ces dames ne se fût sacrifiée de bon cœur pour accompagner Gilberte ; les serviteurs s'étaient éloignés à leur gré après avoir déjeuné à leur tour et réparé le désordre causé par ce repas en plein air.

Quelques messieurs offrirent leurs services, mais malgré ses idées larges, M. Simiès ne pouvait confier sa nièce à un homme sur le sérieux duquel on ne pouvait compter.

Tout à coup, tandis qu'il cherchait vainement du regard un cavalier respectable, il aperçut Albéric.

— Du diable si je pensais à cet oiseau-là, fit-il, c'est mon affaire ; le séminariste n'est certes pas compromettant, Albéric. cria-t-il, appelant du geste le jeune homme, veux-tu reconduire à la maison ta cousine qui est souffrante ?

Albéric accepta flegmatiquement la proposition et il aida Gilberte à se mettre en selle.

Ils firent le trajet en silence, obligés d'arrêter leurs chevaux par intervalles tant Mademoiselle Mauduit souffrait; aussi n'était-elle pas en humeur de parler, et elle acceptait les soins de son cousin sans même avoir la force de le remercier.

Arrivé au château, Albéric sauta de sa selle et dut enlever de la sienne la pauvre Gilberte hors d'état de marcher. Il la porta ainsi jusque chez elle où une femme de chambre vint lui offrir son aide.

Demeuré libre, Albéric se mit en devoir de visiter le parc en compagnie des beaux Terre-Neuve qui gambadaient joyeusement autour de lui.

Aux environs de six heures, las de promener sa rêverie silencieuse dans les allées qui commençaient à jaunir, il rentra. Lorsque ses yeux furent habitués à la demi-obscurité du petit salon, il s'aperçut qu'il n'y était pas seul : à moitié couchée sur une causeuse, la tête renversée sur le dossier, Gilberte dormait ou paraissait dormir.

Elle semblait souffrir beaucoup moins, quoique son visage fût encore très pâle, et se yeux creusés sous les longs cils qui ombrayaient sa joue satinée.

Elle avait remplacé son amazone par une robe de batiste écrue simplement serrée à la taille par un ruban caroubier.

Et le jeune homme observait curieusement cette jolie figure encore un peu enfantine, et ces traits délicats dont l'expression n'avait rien de banal.

Quelque chose comme un soupir de soulagement souleva sa mâle poitrine : ce front de jeune fille était pur comme le front d'un baby endormi ; sur cette bouche aux lignes parfaites flottait un demi-sourire candide et juvénile ; dans tout cet ensemble charmant il y avait quelque chose d'immaculé et de virginal qui faisait du bien à regarder. Cette enfant, si bizar-

rement élevée par un oncle voltairien n'ayant sous les yeux que de vilains exemples, n'entendant que des conversations sceptiques ou mauvaises, ne lisant que des romans à la mode et des journaux d'opinion avancée, enfin fréquentant une société dissolue, cette jeune fille s'était conservée pure dans cette atmosphère malsaine.

Elle ouvrit brusquement les yeux, surprenant ainsi Albéric dans sa muette étude, et se souleva sur son siège.

— Ah ! dit-elle un peu troublée sous le regard magnétique de ces yeux bleus, je me suis rendormie en vous attendant ici.

— Vous m'attendiez ? c'est bien aimable à vous. Vous voilà sur pied ? Alors c'est que vous allez mieux.

— Beaucoup mieux, presque bien. Quelques heures de repos ont chassé la migraine.

— Cela vous arrive souvent ?

— Au contraire, rarement, mais je le regrette aujourd'hui et je vous remercie de votre dévouement, mon cousin, poursuivait-elle en lui tendant sa main encore fiévreuse, vous m'avez ramenée et je suis cause que vous n'aurez pas du tout joui de notre petite fête.

Il leva imperceptiblement les épaules.

— Ne regrettez rien pour moi, je vous en prie, j'ai passé mon temps d'une manière fort agréable à visiter le parc et les serres qui sont vraiment très belles et ont beaucoup gagné depuis quelques années.

Un autre aurait dit : "Mais je suis trop heureux de l'occasion qui me procure l'insigne bonheur d'abord d'escorter la plus adorable jeune fille, puis de passer avec elle quelques instants en tête à tête, etc., etc.,"

Albéric ne songeait pas aux compliments, oh ! pas du tout, et il paraissait satisfait de sa promenade solitaire. S'il se fût montré obséquieux et flatteur, Gilber-

te l'eût pris immédiatement en aversion et lui eût témoigné la froideur glaciale qu'elle témoignait aux autres.

Ils se mirent à causer tous les deux, gravement, comme deux bons amis; du côté de l'une, aucune coquetterie de manières ni de langage; du côté de l'autre aucune parole qui, de près ou de loin, ressemblât à la cour qu'un écervelé n'eût pas manqué de faire en se trouvant seul avec une jeune fille jolie et spirituelle.

Ils parlèrent de banalités d'abord, puis sérieusement.

Ils parlèrent de banalités d'abord, puis sérieusement.

D'ailleurs avec Albéric, la conversation ne pouvait être longtemps banale. Il savait donner au moindre sujet un intérêt captivant.

Gilberte le questionna sur sa famille et le jeune homme parla de sa mère, de ses frères et soeurs avec tant d'amour, il dépeignit si bien leur douce vie, la paix qui régnait sur cet intérieur distingué, beaucoup plus calme et plus simple que celui de M. Simiès, que Gilberte se surprit à l'écouter presque passionnément. Elle tenait ses beaux yeux foncés fixés sur son cousin avec avidité, et n'osant l'interrompre de peur de briser le charme.

A la fin il s'arrêta et dit avec un sourire :

— Mais je vous entretiens là de choses que vous intéressez peu, ma cousine.

— Vous vous trompez, répliqua-t-elle vivement, vous parlez d'une manière admirable, vous parlez comme quelqu'un qui a du coeur et... ajouta-t-elle en baissant la voix, je ne suis pas habitué à cela.

Elle poursuivit, comme avec confusion :

— Jadis, un jour j'ai écouté comme cela votre parole, mais...

— Mais j'ai prêché dans le désert, n'est-ce pas ? c'est ce que vous voulez dire ?

fit-il avec un peu de malice dans ses yeux bleus.

— Non, oh ! non, encore une fois vous êtes dans l'erreur ; j'ai profité un an de vos conseils, et puis... j'ai tout oublié ; seulement si je ne suis pas devenue pire que ce que je suis, c'est à vous que je le dois.

— A moi non, puisque je n'ai plus eu place dans votre souvenir pendant sept ou huit années.

Ils gardèrent quelques minutes le silence ; il fixait sur elle son clair regard tandis qu'elle se disait :

— Certainement que l'étourderie de mon âge est une excuse suffisante, mais comment ai-je pu oublier un tel être que lui ? Et c'est lui qui revient à moi après mon impardonnable négligence, pour rallumer en moi ce qui était éteint. Hélas ! pourquoi vient-il si tard ?

Elle rompit le silence et lui dit soudain :

— Je vois que vous aimez infiniment les vôtres.

— Comment en pourrait-il être autrement puisque j'en suis aimé et qu'ils sont bons ?

— Vous êtes heureux, vous ! fit Gilberte avec un soupir d'envie.

Il se mit à rire :

— Vous me dites cela comme il y a sept ans en regrettant de n'avoir ni soeurs ni frères. Mais à présent, n'en êtes-vous pas bien consolée ? La vie ne pèse guère à vos jeunes épaules, je crois.

— Et si vous vous trompiez ? murmura-t-elle presque bas.

— Allons donc ! Vous êtes orpheline, c'est vrai, mais quels sont les enfants privés de leur père et de leur mère, qui aient été favorisés autant que vous sous bien des rapports ? Vous avez trouvé dans votre grand oncle qui vous gâte follement, un second père.

— Ne dites pas cela, dit vivement Gilberte, j'ai peu connu mon père, mais je m'en fais une autre idée que de mon oncle; il ne ressemblait pas à celui-ci.

Les yeux bleus d'Albéric l'interrogeaient, elle reprit tandis qu'un léger incarnat colorait son blanc visage :

— J'aime beaucoup mon oncle, mais je sens que je ne le respecte pas comme je respecterais un père.

— Vraiment ?

— Je le respecte même très peu. Je ne sais comment exprimer cela, je ne me rends pas bien compte de mes sentiments à son égard. C'est un vieillard, mais il n'attire pas la vénération ni l'estime, malgré toute la reconnaissance que je puis ressentir pour lui.

— Tant mieux, pensa Albéric, si elle ne laisse pas cette influence pernicieuse l'envelopper, Dieu soit béni !

— Ce n'est pas seulement de cela que je me plains, reprit Gilberte, ce serait là qu'une peine légère. On me fait l'existence la plus rose possible ; depuis plus de dix ans, on me fait marcher sur un tapis de mousse, on m'a évité tout chagrin, je puis dire que depuis les premiers jours de mon entrée chez mon oncle, je n'ai jamais pleuré; on cède à toutes mes volontés et pourtant...

— Eh! bien?

— Je n'appelle pas cela du bonheur, ou bien je suis trop difficile. Je me reproche souvent dans mon for intérieur d'être trop exigeante, de ne pas savoir me contenter de la félicité présente...

— Parce que vous vivez d'une vie trop factice.

— Peut-être, dit-elle lentement.

— Parce que vous préférez les fruits du monde, autrement dit les fruits de la Mer Morte, à ceux du bonheur calme, tranquille et... sage. Les fruits de la Mer Morte

ne satisfont que les yeux, non les lèvres; admirables à l'oeil, ils n'offrent au-dedans qu'une cendre amère et décevante.

— Moi, reprit Gilberte en relevant la tête avec passion, j'aime mieux être heureuse beaucoup et peu de temps que goûter une demi-satisfaction qui dure.

— Vous dites cela maintenant que vous sortez à peine de l'adolescence; dans dix ans vous parlerez autrement.

Il prononça ces mots avec une gravité qui impressionna la jeune fille. Il devait avoir raison, bien certainement. Tout ce qu'il disait n'était-il pas parfaitement juste ?

Pour la première fois de sa vie, Gilberte se sentit du respect pour un homme et il lui sembla qu'elle n'était pas digne de rencontrer son regard loyal et profond.

L'ombre gris-rosé du crépuscule les enveloppait peu à peu; ils s'entretenaient là depuis longtemps sans s'apercevoir que l'heure s'écoulait et qu'ils ne se lassaient point de leur causerie.

Certes, il était des moments où ce jeune homme au ton et aux manières princières, sans se départir de la courtoisie dont il usait envers toute femme fût-elle duchesse ou servante, employait des mots presque durs pour la convaincre, elle, cette enfant gâtée du sort, dont l'oreille délicate était accoutumée à la flatterie du monde.

D'autres eussent envié la chance qui échoyait à Albéric, de se trouver en tête-à-tête avec Mademoiselle Mauduit pendant un laps de temps assez long pour lui permettre d'entreprendre une cour en règle. Loin de là, celui-ci prenait avec elle le ton du maître, et elle acceptait cela, buvant cette parole étrange, comme une bouche brûlée par une liqueur trop forte aspire à l'eau fraîche et pure.

— Voyez-vous, mon cousin, reprit-elle

après une seconde de rêverie, le monde, vu de trop près, est bien décevant.

—A qui le dites-vous?

—On y rencontre des types navrants, on se fatigue de son bruit si creux, et puis, cette existence banale de mondaine ne laisse rien après elle. Ce qui m'en a le plus dégoûtée, c'est son hypocrisie : le monde est tellement prosterné devant le veau d'or que j'y ai vu des exemples qui m'ont remplie d'un indicible dégoût : j'y ai vu des jeunes femmes s'y conduire mal et aucune porte ne se fermer devant elles parce qu'elles étaient millionnaires ; j'y ai vu des hommes indignes y être considérés parce qu'ils possédaient à la fois une belle fortune et une haute position.

—Puisque vous reconnaissez la vilenie du monde, pourquoi y demeurez-vous?

Elle ouvrit ses grands yeux interrogateurs.

—Eh! il le faut bien. Comment faire autrement?

—C'est vrai, murmura Albérie avec une sorte de pitié attendrie, comment faire autrement puisque vous coudoyez l'athéisme à chaque minute de votre vie?

—Que voulez-vous dire? fit la jeune fille avec une jolie moue aux lèvres, la religion n'est pas le seul remède à ce mal.

—Si, elle est l'unique remède à une vie dévoyée, dit-il simplement; il n'y a pas de femme qui, sans Dieu, puisse demeurer honnête, bonne et... heureuse dans ce monde où vous vivez.

Elle sentit son cœur se serrer à ces paroles et baissa la tête sans répondre tandis qu'il la considérait avec une indicible compassion.

Il comprenait ce qu'elle ne savait exprimer et ce qu'un être vulgaire n'eût compris ni deviné; il comprenait que ses meilleures aspirations avaient été refou-

lées, comprimées dans le milieu fatal où elle avait dû s'élever, et dont elle ne pouvait se plaindre.

—La vie n'est jamais trop pesante ni trop longue, Gilberte, quand on l'occupe en faisant du bien aux autres.

—Sans doute, mais je ne le puis faire que par caprices, par saccades; je ne m'appartiens pour ainsi dire pas. C'est pourquoi j'ai si souvent le dégoût de moi-même et des autres.

Tenez, mon cousin, j'aimerais à lutter, je voudrais connaître un peu la bataille sinon la souffrance.

—La souffrance? eh! pauvre enfant! quelles armes auriez-vous contre elle? quelle force?

Elle releva fièrement la tête:

—Plus que vous ne croyez. Oh! je sais ce que vous pensez. Vous vous figurez que je serais faible pour vaincre parce que je n'ai pas de religion. Je ne suis ni dévote, ni croyante, c'est vrai, mais je puis vous affirmer que j'aurais autant de courage qu'une autre.

Albérie ne répondit pas pour ne point la vexer.

—Pourquoi appelez-vous le malheur? dit-il après un silence, il viendra toujours assez tôt. Etes-vous donc lasse de votre douce vie?

—Lasse? je ne sais, mais je sens que mon existence est... nulle et vide.

—Elle ne le sera pas toujours: une heure viendra, bientôt sans doute, où de sérieux devoirs vous incomberont sans vous enlever les joies du monde que vous aimez; vous deviendrez épouse, peut-être mère.

Elle haussa légèrement les épaules.

—Est-ce que je sais? Ce ne sera peut-être jamais.

—Je croyais que entourée, adulée comme vous l'êtes, vous n'aviez qu'à choisir...

— Je ne choisis rien du tout, dit Gilberte presque avec colère. On demande souvent ma main à mon oncle parce qu'on sait que grâce à sa générosité, je serai riche. Nous ne sommes pas pressés de nous séparer. J'ai refusé toute demande jusqu'à présent. Tous me déplaisent.

— Quoi ! tous ?

— Vous ne voyez donc pas que ces jeunes gens si empressés auprès de moi m'en veulent qu'à ma dot. Ils ne valent pas plus les uns que les autres ; il n'y a pas un atome de raison sous leur chevelure soigneusement frisée. Vous en avez un échantillon sous les yeux et vous avez pu juger les hôtes de mon oncle. Cependant je ne les raille pas, je ne leur fais point mauvais visage parce que le monde étant pavé de ces êtres là, il faudrait s'enfermer dans une île déserte pour leur échapper.

— Vos amies vous offrent-elles autant de ressource ?

Gilberte fit une moue dédaigneuse.

— Mes amies ? d'abord ce nom ne convient pas aux petites poupées fades qui m'entourent. "Qui a trouvé un ami a trouvé un trésor" dit quelque sainte écriture. Vous voyez qu'on se souvient un peu des grandes maximes, si l'on a oublié son catéchisme. Eh ! bien je n'ai jamais pu mettre la main sur le trésor en question. Je ne connais qu'une troupe de petites écervelées qui ne rêvent que chiffons, bals, se jaloussent entre elles et me jaloussent bien certainement, et qui ne songent comme elles l'ont vu faire à leurs mères, qu'à s'éclipser mutuellement. Elles me font toutes leurs confidences mais ne reçoivent pas les miennes.

Elle ajouta avec une nuance de mélancolie :

— J'avais une amie, une vraie alors, elle était bonne, simple et généreuse, elle avait des sentiments élevés, elle m'était bien supérieure : celle-là, elle est perdue pour

moi et l'on n'en fait plus comme elle.

— Vous me paraissez bien prématurément misanthrope.

— Que voulez-vous ? Je rencontre trop de vilains types, pas assez de beaux. Ne me prenez pas pour une dédaigneuse : je ne me prise pas beaucoup plus haut que tous ceux dont je vous parle. Ensuite, je suis philosophe, et je me dis qu'il faut prendre les humains tels qu'ils sont puisqu'il faut vivre avec eux.

— Eh bien moi, je ne les vois pas tout à fait au même point de vue que vous et je suis plus indulgent qu'il ne semble.

— Vous ne coudoyez pas ceux que je coudoie, ou bien vous grandissez votre prochain à votre taille. D'après la peinture que vous m'en avez faite je vois que votre intérieur, votre entourage est l'élite des intérieurs de famille.

Gilberte reprit, timidement, après une pause :

— J'aimerais à connaître votre mère et vos soeurs. Je crois qu'elles m'attireraient infiniment.

Albérie Daltier sourit avec finesse :

— Notre vie très simple vous ennuerait bien vite. Nous préférons nos modestes plaisirs à ceux auxquels vous êtes habituée. Nous sommes gens paisibles que le monde n'émeut guère, que son tourbillon n'emporte pas.

— Qu'importe ! il y a dans l'existence d'autres jouissances que le théâtre, le bal et les fêtes de ce Paris si fou.

Ils continuèrent à causer ainsi. Gilberte se laissait aller à confesser avec sa vie de mondaine, ses pensées, à cœur ouvert, à cet homme qu'elle ne connaissait que d'hier et que probablement elle ne reverrait pas souvent.

Mais aussi il était si différent des autres ! certes elle n'eût pour un empire, dit la centième partième partie de ce qu'elle murmurait là dans l'ombre du pe-

tit salon, aux gandins qu'hébergeait le toit hospitalier de M. Simiès

M. Simiès ! ah ! qu'il aurait ri s'il les eût écoutés tous les deux, et qu'il eût été surpris des théories que mademoiselle sa nièce cahait au fond de son petit coeur bizarre et indiscipliné !

Le crépuscule les enveloppait de son ombre rosée, ils conversaient encore, elle allongée dans son fauteuil dont les fines mains blanches tourmentaient machinalement les glands ; lui correctement assis sur sa chaise, dans la tenue que garde un homme qui se respecte et respecte la femme avec laquelle il se trouve.

Une douce tiédeur tout embaumée régnait dans la pièce un peu obscure. Gilberte pensa qu'elle jouissait ainsi beaucoup plus que si elle eût terminé sa journée en bruyante compagnie, à chevaucher dans la poussière des routes.

Animés qu'ils étaient dans leur causerie, ils n'entendirent pas rentrer la cavalcade. La porte du salon fut brusquement ouverte ; on entendit un tapage assourdissant de petits talons frappant les dalles, de voix aiguës, de rires, de chansons ébauchées sur les lèvres roses.

Quand les yeux se furent habitués à l'obscurité, on fut fort surpris de trouver en tête à tête la malade et le séminariste.

Albéric se leva précipitamment et regarda un peu confus, les dames qui, leur longue jupe sur le bras, le considéreraient d'un air railleur.

Les messieurs, bottés, la cravache à la main, lui jetaient des regards jaloux.

— Eh ! eh ! mon neveu, ricana M. Simiès, vous allez bien ! Je vous confie ma nièce comme au plus raisonnable des jeunes gens, et voilà que je vous trouve en train de lui conter fleurette.

Nous te croyions dans ton lit fillette, ajouta le caustique vieillard, ta migraine a passé comme par enchantement.

Albéric riposta fort spirituellement à cette sortie plus ou moins adroite. Quant à Mademoiselle Mauduit, elle fronça les fins sourcils et répliqua sèchement : "J'ai en effet soigné ma migraine, puis je me suis levée il y a une heure, me sentant mieux. Mon cousin qui s'est promené toute l'après-midi dans le parc m'a trouvée là ; il ne me contait pas fleurette car nous philosophions, ce que j'aime cent fois mieux que d'entendre des fadeurs.

Ceci à l'adresse des jolis cavaliers qui, de dépit, mordirent leur moustache, et qui, ayant absorbé pas mal de champagne eussent peu été en état de philosopher, quelque désir qu'ils eussent de plaire à Mademoiselle Mauduit.

On oublia l'incident pour faire à celle-ci le récit de la partie dont elle avait été privée.

Puis, les amazones coururent changer de costume, les messieurs revêtirent d'autres habits et l'on soupa.

La soirée se passa à faire de la musique, tout le monde étant trop las pour sortir.

Chaque possesseur d'une voix agréable ou d'un certain talent sur le piano ou sur le violoncelle fut mis à contribution.

Gilberte ne quitta pas sa place, elle était encore fatiguée et se contentait d'écouter.

On demanda à Albéric s'il se sentait de force à déchiffrer la partie basse d'un duo passablement égrillard dont chantait fort gentiment la partie haute une dame des moins collets montés.

Le jeune homme déchiffrait très bien, mais il déclina l'offre.

Quelques personnes eurent un sourire malin.

— Peut-être, mon neveu, dit alors M. Simiès, pourriez-vous nous faire entendre un chant sacré, cantique, hymne d'église, je ne sais comment vous appelez cela ?

Quelques mécanements s'étouffèrent sous les éventails.

— Mais très volontiers, mon oncle, répondit le jeune ingénieur sans rien perdre de son gracieux sang-froid.

Il se leva avec son aisance de grand seigneur, déployant sa riche taille, et s'assit au clavier ; il préluda par quelques accords graves et entonna ces couplets si connus et si beaux :

Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle.

On s'apprêtait à rire, on bâillait d'avance, le plus poliment qu'on pouvait... et voilà que tous firent silence, pris soudain sous le charme de cette splendide voix de baryton, mâle et sonore, dont les notes avaient un velouté et une expression délicieuse.

La surprise fut générale et de sincères applaudissements éclatèrent quand le chanteur termina l'hymne chrétienne. Il reçut les louanges froidement, un fin sourire errant sur sa bouche fière.

Se retournant vers Gilberte qui, elle, ne parlait pas, il lui dit avec une pointe de raillerie :

— Eh bien ma cousine, mon chant vous a-t-il déplu ?

Elle lui répondit par ces mêmes paroles qu'il lui avait dites la veille :

— Vous avez une belle voix.

Seulement elle ajouta car elle était sincère :

— Et votre Noël est splendide.

Un instant après, quelques jeunes filles allèrent avec Gilberte, respirer l'air frais sous la galerie.

— Sournoise, dit l'une d'elles à Made-moiselle Mauduit, sais-tu que tu caches bien ton jeu ?

— Quel jeu ? fit Gilberte franchement étonnée.

— Allons ! avoue que la migraine n'é-

tait qu'un prétexte pour te faire escorter, puis dorloter par ce beau ténébreux, ton cousin Daltier.

— Par exemple ! que vous êtes sottes !

— Ma chère, ne t'en défends pas, tu n'as pas si mauvais goût et lui de même. Nous avons toutes la tête tournée par lui, sans compter ces dames. C'est dommage seulement qu'il soit si jésuite. En voilà un ridicule qu'il se donne, et de notre temps !

— Vous êtes toutes absolument absurdes. Sachez d'abord que je n'ai pas joué la comédie que vous m'attribuez si aimablement. Si j'avais voulu discourir avec le neveu de mon oncle, il me semble que je pouvais le faire en toute liberté étant chez moi. Qu'on se le tienne pour dit : je n'aime pas à voir contrôler mes actes.

— Ma chère, ne te fâche pas, il n'y avait là rien que de très naturel et ton cousin vaut la peine...

— Qu'on me laisse en paix avec M. Daltier. Il ne m'intéresse pas plus qu'un autre. Je juge seulement qu'il est parfaitement libre de vivre à sa guise et de croire ce qu'il veut.

Elles s'en allèrent l'oreille basse, sauf Odette Vallabrègue, la blondine coiffée à la chien.

— Ah ! M. Daltier t'est indifférent ? dit-elle en jouant avec son collier d'argent ; eh bien pas à moi. Il me semble que j'aimerais un mari comme lui, seulement.

— Il y a donc un sentiment ?

— Oui, tiens, à toi je puis l'avouer, Gilberte, il serait trop mon maître, il me subjuguerait et cela me gênerait. Je me sentirais trop au-dessous de lui ; on ne doit pas pouvoir le tromper, ton cousin, il y a des yeux qui percent l'âme.

— Tandis que Joannès Fardin qui prétend à ta main et que tu encourages ouvertement, ne sera pas ton maître ?

— Ma foi non, un bon camarade tout au plus. Les yeux rieurs de Joannès n'ont

pas la puissance de faire baisser les miens comme le regard d'acier de messire Albéric. Il me semble qu'avec ce dernier je ne serais plus la même.

— Et tu aurais tort de te changer, mignonne, fit Gilberte en embrassant l'espiègle ; tu es la plus amusante de notre société et la moins poseuse, ce qui est un point capital.

Tout le reste de la soirée, tandis qu'on riait et causait bruyamment, Mademoiselle Mauduit rêveuse se disait, les yeux fixés sur le jeune ingénieur :

— Je crois qu'ils ont raison, tous : Albéric Daltier n'est point fait du même bois que les autres jeunes gens. Mais voilà, qu'y a-t-il sous cette enveloppe froide ? Mon oncle m'affirme toujours qu'il faut se méfier des eaux dormantes et des dévôts. Mon oncle se trompe-t-il ou bien Albéric fait-il exception à la règle ? Il est tellement supérieur à tous ces beaux diseurs qui papillonnent ici et passent leur vie entre le boulevard, la brasserie et la salle de jeu !

Et, plus rêveuse encore, elle ajouta :

— Celui-là mérite d'être aimé vraiment. Car sans cela que serait donc l'amour, cette chose chantée à travers tous les siècles, ce soleil qui brille sur tous les pays, pour le riche comme pour le pauvre ?

Le lendemain, plus matinal que les autres invités des Marnes, Albéric se promenait aux alentours du parc, profitant de sa liberté pour respirer l'air pur un peu frais, que lui refusait la chaude Provence.

Non loin de lui il aperçut la ferme propre et plantureuse dont le voisinage ne déparait ni les jardins ni l'habitation de Simiès.

Un spectacle intéressant attira l'attention du promeneur : à l'extrémité de la cour un vieillard était assis sur un banc, un écuelle de soupe sur ses genoux ; il était aveugle et paralysé des bras, ses

maines tremblantes ne pouvaient même porter à sa bouche la cuiller d'étain. Il était venu demander un morceau de pain à la ferme : on lui avait donné une soupe chaude mais personne ne poussait la charité jusqu'à lui porter aide.

Par bonheur, une élégante amazone qui passait devant la cour, était entrée, descendue de son cheval qu'elle avait attaché par la bride à un arbre, et, repliant sur son bras gauche la longue traîne de sa robe, elle était venue au vieillard fort embarrassé et pourtant affamé.

Cette jeune femme tournait le dos à l'ingénieur ; il ne voyait d'elle qu'une taille svelte un peu frêle, de beaux cheveux châtain fauve tordus sous le petit feutré orné d'un gaze flottante. La jupe relevée de côté laissait apercevoir deux petits brodequins moulant un pied exquis ; sa main gantée d'une longue peau souple, allait et venait de l'écuelle rustique à la bouche de l'aveugle avec une adresse parfaite ; l'autre qu'elle avait libre tenait le pommeau d'une cravache mignonne.

Tout près de là le cheval piaffait doucement.

Quand le frugal repas fut terminé, la charmante amazone posa l'écuelle à terre pour que le caniche de l'aveugle y pût donner un coup de langue, puis elle tira de sa bourse une pièce de cinq francs, et, entr'ouvrant sans dégoût la vareuse usée et souillée du malheureux, elle y glissa l'argent.

Le vieux mendiant se répandit en bénédictions que la jeune femme interrompit en disant de sa voix cristalline, tout en détachant sa monture. — Une autre fois il faudra venir à la maison, mon ami, vous y serez servi, et si je ne m'y trouve pas dans ce moment, je donnerai des ordres pour qu'on s'occupe de vous.

Albéric reconnut ce timbre de voix musical et un peu bref en même temps ; jus-

tement l'amazone en se détournant, laissa voir son fin profil dont le voile de gaze ombravait la délicate blancheur.

C'était Mademoiselle Mauduit.

Elle était bien descendue seule de cheval, mais remonter c'était une autre affaire ; elle allait appeler un gargon de ferme qui sortait d'une étable, quand Albéric s'avança et offrit son aide.

Gilberte qui ne le savait point là eut un léger froncement de sourcils ; il ne lui plaisait pas d'être vue dans l'exercice de sa charité ; cependant elle accepta sa main, et l'effleura rapidement de sa petite bottine en souhaitant le bonjour au jeune homme.

Puis, toute rougissante, elle cravacha sa monture qui s'élança sur la route.

Albéric s'approcha du mendiant et joignit son aumône à celle de sa cousine.

— Cette jeune fille est bien bonne, n'est-ce pas ? demanda-t-il à l'infirme.

— Ah ! monsieur, bonne comme les anges quoiqu'elle soit la nièce de M. Simiès. Je ne la rencontre jamais sans qu'elle ne m'adresse une parole encourageante et ne garnisse mon gousset. Je n'aime pas trop à aller du côté du château car M. Simiès n'est pas comme Mademoiselle et il rudoie facilement le pauvre monde.

— Alors, M. Simiès n'est pas aimé dans le pays ?

— Guère, murmura le vieillard. Ça ne devrait pas être à moi de le dire puisque sa nièce me secourt, mais je ne puis m'empêcher de faire une différence entre les deux.

— Elle est bien charitable ?

— Vous venez de le voir, mon bon monsieur ; y a pas beaucoup de belles dames comme ça qui descendraient de cheval pour, de leurs jolies mains blanches, faire manger la soupe à un pauvre vieux qui n'est pas propre tous les jours. Que voulez-vous ? quand on n'a plus ni yeux ni

bras, ça n'est pas commode de faire sa toilette.

Que oui, qu'elle est charitable, la demoiselle ! seulement...

— Seulement quoi ?

L'aveugle prit un air embarrassé.

— Faut pas vous en fâcher, monsieur, car je devine que vous vous intéressez à elle. Eh bien Mamzelle Mauduit est généreuse et admirable, mais y lui manque, quoi ! un brin de quéque chose qu'ont les personnes pieuses. Elle ne sait pas consoler, comme on le fait quand on croit au bon Dieu. Y a dans mon village des soeurs religieuses qui ne sont pas riches, mais qui vous relèvent le coeur par de bonnes paroles ; après leur visite on n'a souvent pas beaucoup plus de quoi, mais on supporte mieux sa misère.

— Vous avez raison, mon brave. Ce n'est pas la faute de Mademoiselle Mauduit si le sens chrétien lui manque ; comme vous lui devez de la reconnaissance, priez pour elle et pour son oncle, cela leur fera grand bien.

Quand Albéric revit Gilberte, avec son tact ordinaire il ne fit aucune allusion à la petite scène dont il avait été témoin, et la jeune fille lui en sut gré : elle avait horreur des flatteries. Il ne parla plus avec elle que de choses insignifiantes jusqu'à son départ qui eut lieu le lendemain.

En descendant de sa chambre pour faire ses adieux à la petite société des Marne et à son oncle, il rencontra Gilberte dans le vestibule. Elle s'approcha de lui comme pour lui souhaiter un bon voyage et lui tendit la main.

— Quoique je ne les connaisse pas, présentez mes respects à vos parents et mes amitiés à vos soeurs, dit-elle ; ce que vous m'avez dit d'eux tous m'a donné l'envie de les connaître.

— Eh bien, répondit Albéric en pressant ses doigts frêles dans sa main robuste, il

vous faudra venir faire connaissance avec ma famille ; cela ne vous sourirait guère peut-être tout de suite, mais souvenez-vous que du jour où vous souffrirez, où vous aurez besoin d'un lieu calme et propice à rasséréner votre âme, vous pourriez venir à nous. La maison de mes parents vous sera toujours ouverte et l'on saura vous y consoler.

— Je vous promets de me rappeler cela, dit Gilberte gravement ; mais combien je ferai tâche dans ce milieu si parfait !

— Ne vous inquiétez pas de cela. Au fond vous êtes cent fois meilleure qu'on ne le croit.

Et, entrant au salon, il laissa Mademoiselle Mauduit toute songeuse.

III

Autour de la table somptueusement servie sur laquelle étincelaient l'argenterie et les cristaux et que décorait au centre un surtout de fleurs délicates, une demi-douzaine d'hommes devisaient et discutaient pour la plupart grisonnants ou chauves ; ils vidaient prestement les fins verres de Bohême alignés devant eux, gravés au chiffre du maître de la maison et à chaque instant remplis des vins les plus exquis. L'atmosphère était chaude, la causerie animée ; et cependant sur le front de ces convives il y avait comme un signe mystérieux, marque diabolique qui leur enlevait cette majesté naturelle à l'âge mûr.

Il sonnait dans ces voix mordantes quelque chose de pénible à entendre, dans cette gaîté un écho railleur, métallique ; ils avaient à la lèvre un rictus sceptique qui faisait mal à voir.

De quoi s'entretenaient ces hommes ? Mon Dieu, de sophismes impies, paradoxes bizarres, erronés, se croisant par dessus cette table brillante, tous ces discours ça et là d'une raillerie, d'un mot couvert,

très cru sous sa périphrase, coupés de rires cyniques, ou relevés d'anecdotes bouffonnes.

Et au milieu de ce groupe de voltairiens à faces démoniaques, assise entre un vieillard aux cheveux blancs, au regard inquiet et cauteleux et un député à la crinière fauve, aux yeux jaloux et durs, une jeune fille demeurait paisible et sereine.

Jolie et gracieuse, elle semblait un ange fourvoyé au milieu d'une horde satanique. Et cependant Mademoiselle Gilberte Mauduit pouvait avoir la beauté d'un ange, elle n'en avait point l'âme ; ses traits étaient loin d'en porter l'expression sraphique. Elle écoutait de toute la puissance de ses jolies oreilles roseées les dissertations des invités de son oncle ; elle riait en montrant toutes ses dents (de forts jolies dents, ma foi !) aux historiettes de goût médiocre qu'ils lui servaient ; elle les trouvait plaisantes, mais au fond elle n'y comprenait absolument rien.

Un observateur plus profond que ceux qui l'entouraient eût pu remarquer, cependant que la fusée joyeuse s'éteignait sur ses lèvres aussi vite qu'elle y montait, et que ses yeux foncés, tantôt doux comme du velours ou étincelants comme le diamant, prenaient soudain une expression rêveuse presque sombre.

Ils avaient aussi, par instants, une lueur méprisante à l'adresse des hôtes bizarres que recevait son oncle.

Par exemple si quelqu'un s'avisait de lancer une bouffonnerie rabelaisienne, une plaisanterie triviale, Mademoiselle Mauduit avait une manière de froncer le sourcil qui coupait net la parole au narrateur inconcevant.

Le dessert achevé, on passa au salon où Gilberte servit le café avec sa grâce tranquille de tous les jours. Puis, quand chacun eut vidé sa tasse de Sèvres et essuyé sa moustache, les messieurs allèrent au fu-

moir quand Mademoiselle Mauduit les y eurent invités.

Alors elle demeura seule dans ce grand salon or et cerise dont les glaces lui renvoyaient sa charmante image. Elle eut un soupir de soulagement : "Ils sont bien amusants, murmura-t-elle, mais je les méprise tous !"

Elle s'agenouilla devant le foyer, sur un coussin de velours et rêva un instant, ses prunelles noires fixées sur la flamme ardente. Puis elle se releva, alla à l'une des vastes fenêtres bien closes sous les rideaux de soie qu'elle écarta brusquement et colla son front à la vitre froide.

Au dehors le ciel était bleu et clair, piqué d'étoiles luisantes ; il gelait dur, sans vent, sans bise. C'était un temps magnifique on patinerait ferme le lendemain au bois.

Mais tous ceux qui s'amusaient ce soir-là, fourrures, soit dehors, en capuchonnés dans de chaudes fourrures soit moelleusement assis au coin de leur cheminée bien garnie, songeaient-elles aux malheureux grelottant sous les minces vêtements et dans les mansardes sans feu ?

A vrai dire Gilberte n'y songeait pas non plus.

Comme les fumeurs ne rentraient pas encore elle ouvrit le piano et s'apprêtait à jouer une valse en sourdine, quand un bruit de voix arrivant du vestibule l'en empêcha ; on distinguait le timbre cassant de M. Simiès, puis un autre plus timide et plus doux. Celui du premier répétait les épithètes les moins flatteuses, émaillées de jurons grossiers.

Mademoiselle Mauduit ouvrit la porte et parut dans l'antichambre.

— Qu'y a-t-il donc ? fit-elle mécontente, pourquoi tout ce tapage ?

Il y avait que Lazare laissait entrer entrer une femme en haillons, hâve, maigre, éplorée, qui demandait du secours pour

son enfant mourant de faim et de froid dans une mansarde au sixième étage de la maison. Et Lazare avait failli à tous ses devoirs en appelant son maître occupé à savourer un délicieux puron au milieu de ses amis, dans le fumoir gaîment éclairé.

Aussi les mots gracieux de : "butor ! imbécile ! marouffe !" pleuvaient-ils sur l'infortuné domestique. Et tout en rudoyant celui-ci, M. Simiès malmenait fort la pauvre femme qui, toute tremblante, cherchait à gagner la porte.

M. Simiès était outré. Il faisait bon vraiment lui amener tous les mendiants de la rue, on ne trouvait plus que cela maintenant sur son passage, etc., etc.

Gilberte écoutait, interdite, cet homme qui venait d'étaler tout à l'heure à table de si belles maximes humanitaires, les idées les plus philanthropiques, les principes les plus égalitaires. Selon lui, la différence des castes et des fortunes était une injustice criante ; une grande lacune à combler dans l'économie politique, et voilà qu'il menaçait de renvoyer son valet de chambre parce que celui-ci avait jugé bon d'introduire une malheureuse femme au vestibule ?

Gilberte considérait son oncle avec une surprise indignée, et quand celui-ci entra au fumoir en refermant violemment la porte derrière lui, elle dit à Lazare de sa voix tranquille et douce :

— Désormais, Lazare, c'est toujours moi que vous appellerez pour ces sortes de choses. Restez, ajouta-t-elle en s'adressant à l'inconnue qui baissait humblement la tête. Excusez la vivacité de M. Simiès, il n'aime pas qu'on le dérange quand il a du monde. A l'avenir adressez-vous à moi. Quel est votre nom ?

— Maria Bontoux.

— Et vous demeurez dans la même maison que moi ? Et votre enfant est malade ? C'est bien j'irai vous voir demain et

je verrai ce dont vous avez besoin ; en attendant prenez ceci pour subvenir au plus pressé.

Elle mit une pièce d'or dans la main de la femme qui s'éloigna en la bénissant.

Gilberte revint au salon et se mit au piano pour chanter doucement, sans élever la voix, une vieille mélodie un peu démodée mais expressive dans sa naïveté antique.

Les messieurs, abandonnant le fumoir, se rapprochaient de la musicienne, faisant mine de se boucher les oreilles :

— De grâce, mademoiselle Gilberte, pas cet air à porter en terre, nous vous en supplions ; quelque chose de plus gai ; vos chansonnettes de l'autre jour par exemple, vous les dites aussi bien que Julie, ma parole !

Gilberte s'exécuta d'assez mauvaise grâce et chanta un fragment d'opérette, qui, si elle en avait compris le sens, n'eût point passé par ses lèvres.

Elle amusait son oncle et ses invités, c'était ce qu'il fallait, elle n'y voyait pas plus loin.

Entre onze heures et minuit ces messieurs se retirèrent ; Gilberte un peu lasse tendit son front à Simiès comme tous les soirs ; mais, l'attirant à lui, le vieillard la considéra à la lueur bleutée des bougies :

— Sais-tu que tu es jolie fille ? Tous mes invités sont amoureux de toi.

— Je le sais bien, répondit Gilberte en bâillant.

— Ah ! ah ! tu as conscience de ta beauté, j'aime cela ; au moins tu n'es pas de ces petites niaisées ingénues qui n'osent se regarder au miroir.

— Il n'y en a pas beaucoup comme cela, mon oncle.

— Si mignonne, dans les couvents.

— Après tout, fit la jeune fille, s'amusant à effeuiller les pétales parfumés d'un

bouquet qu'elle portait au corsage, ce n'est pas nous qui nous donnons notre beauté pourquoi en serions-nous glorieuses ? heureuses, oui je le comprends, mais fière, c'est sot et ridicule.

Simiès continuait à regarder sa nièce en mâchonnant un cigare éteint.

— Tu seras un bon parti pour le mari qui te prendra, dit-il enfin.

— Quant à ça c'est sur, tu épouseras un nabab.

— Oh ! un nabab, il faudrait donc me marier pour de l'argent ? une fille comme moi ne fait pas de ces choses viles l'or peut faire le bonheur d'une sotte, pas le mien.

— Ah ! que tu es bien femme avec ta folle imagination ! Mais tu seras riche toi-même.

— Pas tant que ça, mon oncle : le petit bien que je tiens de ma mère ne constitue pas une dot brillante.

— Et comptes-tu pour rien ton vieux mécréant d'oncle ? Tu as des espérances, ma mignonne, et en attendant de retourner au néant, ce que je me souhaite le plus tard possible, je puis doubler, tripler même ta dot insuffisante.

— Mon oncle vous êtes bien bon, mais..

Elle hésita une seconde puis relevant vaillamment sa belle tête blonde :

— Je ne veux pas être prise pour mon argent.

M. Simiès se mit à rire bruyamment.

— Ah ! ah ! ah ! voyez-vous cette petite orgueilleuse qui ne compte que sur ses beaux yeux pour attirer le prince charmant ! Mais, ma chère enfant, nous ne sommes plus au temps des cours d'amour, Dieu merci ! c'était celui aussi de la tyrannie. Il n'y a plus au monde que les mariages de raison ou de convenance, et non plus de sentiment. Les inclinations, enlèvements, etc., tout cela est hors de raison. Ne t'en déplaie, mignonne, on n'adore

plus que le veau d'or, son règne est bien établi, mets-toi cela dans la tête et apprends comme les autres à faire la courbette devant lui.

— Et cela rend heureux ?

— Si l'on sait faire, oui, mademoiselle, et la femme sait toujours faire si elle est adroite et rusée. Monter toujours, s'enrichir le plus possible et jouir à satiété de tout ce que l'existence, qui ne nous est pas donnée deux fois, offre de plus agréable, voilà la seule vie sensée, parce que tout sera fini dès que la machine sera détruite.

— C'est-à-dire la mort, mon oncle ?

— Oui. Un mauvais moment à passer, je l'avoue, mais bast ! pourvu qu'on ait profité de ce qui vient avant et qu'on ait bu à pleines lèvres à la coupe des ivresses !

— Et aussi pourvu qu'on ait rendu heureux les autres, mon oncle ?

M. Simiès ricana sèchement :

— Ma chère, souviens-toi de cette maxime fort juste au fond quoique son origine soit sottise : "Charité bien ordonnée commence par soi-même."

— Mais, mon oncle c'est la devise des égoïstes.

— Et parbleu ! ma nièce, il n'y a d'heureux en ce monde que ceux qui n'ont pas de coeur. Ceux qui s'occupent du bonheur d'autrui avant le leur propre ne sont que des imbéciles. Va te coucher, fillette, et nous te découvrirons bien un mari facile que tu mèneras par le bout du nez, et qui soit surtout plusieurs fois millionnaire.

Cette perspective ne parut pas éblouir Gilberte qui se dirigea vers son appartement d'un air soucieux.

Cet appartement était un joli nid rose qu'elle avait fait arranger à son gré et qui encadrait fort savamment sa beauté de blonde.

Des deux côtés de la cheminée se voyaient les portraits de son père et de sa mè-

re à laquelle elle ressemblait beaucoup.

Gilberte s'accouda sur le marbre et examina dans la glace qui reflétait le feu des bougies, son gracieux visage blanc et rosé, éclairé de beaux yeux sérieux. Ces yeux se regardèrent profondément, comme si elle eût voulu lire dans ses propres prunelles jusqu'à son âme.

— Mon oncle est dans l'erreur, murmura-t-elle toute rêveuse, l'argent ne fait pas uniquement le bonheur, cela c'est dans tous les livres ; avant lui il y a l'amour, un sentiment que je ne connais pas, que je ne saurai peut-être jamais. Je ne manque de rien, je mène une vie luxueuse et... il y a en moi quelque chose qui n'est jamais satisfait, qui demande avidement à être comblé.

Mon oncle est aussi dans l'erreur en affirmant que les égoïstes seuls sont heureux : j'aurais honte de ne penser qu'à moi et je n'y trouverais pas de jouissance. S'aimer avant tout n'apporte qu'une félicité relative ; le coeur humain ne peut se suffire à soi-même ; moi, je ne me suffis pas.

Elle se détourna lentement et soupira :

— Où trouver ce qui me manque ?

Puis elle se mit à détacher ses beaux cheveux ondes et se coucha sans un mot de prière à Dieu comme tous les soirs.

Gilberte ne savait pas prier.

IV

Elle avait demandé à voir Gilberte Mauduit et Gilberte y avait couru ; c'était celle de ses amies qu'elle préférait quoique ce ne fût encore qu'une enfant. Et voilà que cette jolie Odette, ayant pris froid au sortir du bal, se mourait d'une phthisie galopante.

Gilberte vint la voir plusieurs fois, mais à la fois Odette la reconnaissait à peine et criait désespérément, qu'elle ne voulait

pas mourir. C'était navrant à voir et à entendre.

Le dernier jour, Mademoiselle Manduit arriva au moment de l'agonie ; ce fut atroce ; la moribonde n'était plus reconnaissable ; sa figure était effrayante ; elle suffoquait, ses bras battaient l'air, et sa pauvre poitrine oppressée cherchait un souffle qui n'arrivait plus à ses lèvres. Puis, après quelques minutes de convulsions épouvantables, rien ne bougea plus sur cette physionomie vieillie au moins de dix ans ; un silence solennel succéda au râle et aux mouvements désordonnés, et le corps raidi s'immobilisa, semblable à une statue de pierre.

Le désespoir des parents fut d'autant plus violent qu'ils n'avaient pour se soutenir, ni la résignation chrétienne, ni la pensée du revoir dans un monde meilleur.

Gilberte contemplait son amie, sans prier, ses mains serrées l'une contre l'autre. Très impressionnée, elle rentra chez elle toute frémissante, se débarrassa de ses vêtements de sortie, et demeura le reste de la journée à songer mélancoliquement au coin de son feu.

Toujours passait et repassait dans son esprit ce corps perdu par la douleur, cette tête nimbée de cheveux d'or, ces yeux fixes, grands ouverts quoique sans vie.

Elle se voyait elle-même tombant un jour dans le grand silence de l'éternité comme cet être jeune et charmant qu'on appelait Odette, doux oiseau gazouillant qui semblait convié dans l'existence à une fête éternelle.

Elle se rappelait avoir vu entrer du monde auprès de la trépassée ; nul ne s'était agenouillé, nul n'avait su dire un mot encourageant à la pauvre mère ; et, au souvenir de l'effroyable indifférence de ces gens qui se disaient des amis, son cœur se sentit triste à mourir.

Elle aussi n'avait su murmurer aucune

parole de consolation aux infortunés parents, elle n'avait rien trouvé dans son esprit ordinairement si fécond.

Et maintenant elle avait le cœur lourd comme du plomb, pauvre âme ! La mort lui semblait horrible chose, à elle aussi, qui ne voyait au delà que le néant.

Elle eut envie de faire prier son oncle de dîner seul, mais elle crut de son devoir de ne point l'abandonner et de secouer sa mélancolie, et elle se rendit à la salle à manger quand le repas fut annoncé.

Mais à table elle était aussi pâle que la morte à laquelle elle songeait, et elle touchait à peine aux mets qu'on lui présentait.

— Qu'as-tu, fillette ? es-tu malade ? lui demanda M. Simiès.

— Non, mon oncle, mais vous savez que j'ai vu mourir aujourd'hui Odette Vallabrègue et cela me peine profondément.

— Bah ! ma chère, s'il fallait se préoccuper de tous ceux qui nous quittent, on n'y tiendrait pas. Malheureusement nous n'y pouvons rien et le mieux est d'oublier.

— Puisque nous n'y pouvons rien, murmura Gilberte songeuse, c'est donc qu'il y a une puissance supérieure à laquelle nous devons nous soumettre mon gré mal gré.

— Mon enfant, c'est la nature. La machine humaine se dissout de même qu'elle est formée, encore plus vite même, et dans ce monde tout a une fin.

— Qu'est-ce que la mort ? reprit lentement la jeune fille.

— Je te le dis : la dissolution des molécules formant le tout qu'on appelle un corps, machine dont tout les rouages...

Gilberte fit un geste d'impatience.

— Je le sais bien, mais comment concevez-vous qu'un être qui a pensé, agi, lutté, aimé, ne soit plus en quelques minutes qu'une chose inerte, même repoussante ?

— Je le conçois, je le conçois... c'est-à-

dire... que veux-tu, fillette, c'est la loi. Je sais bien que cette idée est peu compatible avec vos jeunes imaginations, mesdemoiselles ; c'est ainsi pourtant, et le plus sage est de n'y point penser jusqu'à l'heure où il faudra retourner au néant. Tant pis pour ceux qui s'en vont trop tôt. Voilà pourquoi je dis jouir, jouir le plus vite et le plus possible, car l'existence est malheureusement courte. Vois-tu mignonne, je te le répète souvent, la vie est un théâtre, pas autre chose ; c'est à l'homme à se montrer bon comédien. Tu me dis que les Vallabrègue font mal à voir tant ils se désolent ? cela se comprend, ils n'avaient que cette fille. Bah ! ils sont riches, on les plaindra moins ; l'argent n'est-il pas le baume qui guérit toutes les blessures ?

Gilberte écoutait ces théories débitées sur un ton cynique et un flot de tristesse lui noya le cœur. Décidément elle n'était pas l'élève accomplie du voltairien Simiès. Il avait bien cultivé cet esprit précoce, le pauvre athée ; mais il n'avait pu encore le façonner à son image.

A la fin la mélancolie et le mutisme de sa nièce l'impatientèrent.

— Est-ce que ça te prend souvent ? dit-il, gouailleur en quittant la table et en allumant un cigare. En ce cas je supplierai tes amies de veiller soigneusement sur leur santé car je n'aime pas à voir une figure patibulaire à mes côtés lorsque la vie leur joue le mauvais tour de les quitter.

Gilberte tressaillit, mais ne répondit pas ; il y avait des instants où les défauts grossiers de cet homme ne se déguisaient plus, et elle se demandait avec une secrète épouvante si cet oncle pour lequel elle professait un culte admiratif et reconnaissant avait en lui quelque chose ressemblant à un cœur.

En rentrant dans sa chambre elle tremblait comme prise de fièvre et se sentait envahie d'un froid mortel.

Toute la nuit elle rêva de la pauvre morte dont le râle d'agonie la poursuivait jusque dans son sommeil.

Le lendemain elle pria M. Simiès de l'accompagner chez les Vallabrègue.

— Moi, bon Dieu ! s'écria le vieillard en reculant, si je mets les pieds dans cette maison, je serai obligé d'entrer dans la chambre mortuaire ; or, je n'ai pu, de ma vie supporter la vue d'un mort.

Gilberte ouvrit de grands yeux :

— Quoi ! vous, mon oncle ?

— Oui, fillette, affaire de nerfs ; et comme c'est un spectacle malsain pour la jeunesse, outre qu'il est peu récréatif, je te défends expressément de retourner là-bas.

— Mais, mon oncle, moi...

— C'est entendu, n'en parlons plus. Au reste, voilà deux jours que tu m'entretiens de ces agréables choses, je désire qu'il n'en soit plus question. Ton amie n'est plus, j'en suis fâché pour elle et pour toi, mais la vue des cadavres ôte la gaité et l'appétit, je ne veux pas que tu tombes malade.

Gilberte obéit à regret. Elle ne comprenait plus son oncle, cet esprit fort qui tremblait devant un corps sans vie, lui qui traitait si légèrement de la dissolution de la machine.

Puis, comme à cet âge et sur les natures peu éprouvées, le chagrin glisse sans laisser de traces, Gilberte reprit bientôt ses plaisirs, et les succès qu'elle remporta dans le monde, de même que l'existence frivole et dorée qu'elle menait, effacèrent de son cœur le souvenir de la journée où elle avait vu mourir son amie.

V

Un matin que Gilberte entrait à la salle à manger, fraîche et souriante dans son négligé de peluche, elle trouva M. Simiès

qui dégustait savamment son déjeuner. Après lui avoir serré la main, elle versa le chocolat bouillant dans sa petite tasse d'argent niellé, quand son oncle qui la regardait en dessous, dit soudain :

— Comment y a-t-il de tes invités qui ont répondu ?

— Soixante-quatre, mon oncle.

— Très bien, ce sera une petite fête intime. Sais-tu, mignonne, pourquoi je la donne cette fête ?

— Mais, mon oncle, je croyais que c'était à l'occasion de mon vingtième anniversaire, et je vous en remercie encore. Vous ne cesserez donc jamais de me gâter ?

— Si fait, ma fille, je cesserai, ou plutôt je permettrai à un autre de te gâter avec moi et cet autre sera ton mari.

— Oh ! alors, ce ne sera pas de si tôt.

— Tu te trompes, fillette, et justement tu crois que notre soirée de samedi est uniquement donnée en l'honneur de tes vingt printemps ?

— Pourquoi alors ? fit Gilberte inquiète en posant sa cuiller sur la table.

— Nous annoncerons tes fiançailles à nos amis ce jour-là.

— Mes fiançailles ? Gilberte ouvrit de grands yeux.

— Ne fais pas la sournoise ; tu as très bien vu que depuis quinze jours l'Australien Mahoni te fait une cour assidue.

— Il n'est pas le seul. Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve, mademoiselle l'ingénue que, pas plus tard que cette après-midi, il va surgir en habit noir, cravaté de blanc, pour me demander ta main, et nous la lui accorderons d'emblée.

— Mon oncle, vous plaisantez ? dit Gilberte qui suffoquait presque.

— Je plaisante ? nullement. Hein ! as-tu de la chance ? Madame Mahoni, cela ne sonne pas mal. Et tu épouses onze millions

tu entends onze millions.

— Mon oncle, ce n'est pas sérieux ?

— On ne peut plus sérieux. Je dis bien, onze. Je croyais que c'était huit seulement mais j'étais dans l'erreur.

— Qu'importe cela ? Je ne veux pas de ce mariage.

— Voyez-vous cela ? Elle veut faire la récalcitrante. Cette fortune ne te suffit pas ?

Gilberte fit un geste d'impatience.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mon oncle.

— Voyons donc ?

— Sérieusement, vous voudriez me donner pour femme à ce... à cet homme ?

— Parfaitement. Oh ! je sais qu'il n'est pas de première jeunesse, mais il ne porte pas ses cinquante-deux ans ; et s'il n'est pas beau, du moins, il est bon enfant et c'est un point capital, tu lui feras faire tout ce que tu voudras. Avec un mari vieux, enfin, et peu doué de charmes extérieurs, ma fille, une femme jeune et jolie a cent manières de se consoler.

— Mais mon oncle, cet homme était à peu près ivre, si vous vous souvenez bien au dîner des Mornaze, c'est hideux, cela.

— Pardon, à peu près ivre, tu vas trop loin ; gris seulement, un peu allumé ; eh ! bien, le beau malheur, tu lui feras passer cette mauvaise habitude.

— Non, mon oncle, je vous le répète, je n'épouserai pas cet homme, il me déplaît pour ne pas dire cela. Je ne puis l'aimer.

— Et qui te parle d'aimer, petite sotte !

— Mais, alors...

— Est-ce que par hasard vous auriez quelque inclination pour un freluquet quelconque, ma nièce ?

— Non, mon oncle, répondit nettement Gilberte, je n'ai d'inclination pour personne.

— A la bonne heure. Je hais le sentimentalisme, vous savez ; c'est d'ailleurs

chose absolument démodée de nos jours. Qu'importe que vous ne chérissiez pas Mahoni, au fond je le comprends, mais avec sa fortune vous serez la première femme de Paris.

— Je n'y tiens pas.

— Comment ! tu ne serais pas fière de porter le sceptre de la beauté et de la richesse, car enfin l'une fait ressortir magnifiquement l'autre. Tu éclipseras toutes tes amies.

— Certainement, certainement, ma nièce ; mais rien ne vous empêche de profiter des biens que le hasard jette entre vos mains.

— Mon oncle, je vous prie, éconduisez Monsieur Mahoni ce soir. Je ne saurai paraître devant lui. Vous lui direz ce que bon vous semblera.

— Du tout, du tout, vous répondrez oui. Vous mettrez après déjeuner votre robe de drap bleu, elle vous sied à ravir. D'ailleurs il est inutile de vous faire prier ; j'ai encouragé Mahoni et lui ai presque donné ma parole, lui affirmant que ses vœux seront acceptés. Eh bien, tu ne manges pas ? ton chocolat refroidit.

— Je n'ai pas faim, répondit Gilberte en repoussant la tasse d'argent. Elle était toute pâle et sa main tremblait sur la table d'ébène.

— Mon bon oncle, reprit-elle enfin d'une voix douce, je vous affirme que non seulement je m'éprouve aucune sympathie pour votre ami d'Australie, mais il m'inspire... de l'aversion, positivement.

— Je vous prie de me taire ces grands mots. Je ne sais où vous prenez ces airs fragiques ; vous n'avez pas été élevée au couvent, cependant. De grâce, respectez ma tranquillité et ne troublez pas mon déjeuner. J'exige, vous entendez, j'exige que vous épousiez Mahoni. Je veux votre bonheur en dépit de vous même. J'entends être obéi.

— Mon oncle, croyez que je me rappelle toutes vos bontés et je vous reste soumise et reconnaissante, mais je ne puis lier mon existence à celle d'un homme que je n'estime pas. Vous vous figurez, pauvre cher oncle, que mon bonheur est là ? Point du tout, et puisque vous ne demandez qu'à me voir heureuse, ne me parlez plus de M. Mahoni.

Gilberte crut avoir fléchi M. Simiès. Quels furent son étonnement et même son effroi quand elle vit la face du vieillard, habituellement colorée, devenir pâle et contractée, et son poing retomber violemment sur la table dont les porcelaines s'entrechoquèrent avec bruit.

— Je ne veux point de résistance à mes ordres, cria-t-il, d'une voix furieuse. Vous épouserez Mahoni et me ferez grâce de vos simagrées. Réfléchissez à mes paroles et donnez-moi un oui décisif d'ici quelques heures, sinon vous resterez enfermée chez vous jusqu'à ce que vous obéissiez ; si vous persistez dans votre stupide obstination je vous chasse de ma maison.

Sur ces mots il sortit en frappant violemment les portes. Gilberte était sur le point de défaillir, mais elle était vaillante et, malgré son chagrin, son parti fut bien vite pris : elle se rendit dans son appartement et y demeura toute la journée.

A midi elle fit prier son oncle de déjeuner sans elle sous prétexte qu'elle se sentait souffrante.

— Bouderie d'enfant gâtée, pensa le voltairien qui n'en perdit pas un coup de dent ; et il ajouta en ricanant : pas si bête que de résister aux séductions de onze millions quand on est femme. Elle me remerciera un jour.

L'après-midi l'Australien se fit annoncer : c'était un homme déjà âgé, de tournure épaisse et d'une grande vulgarité de langage.

Il portait des bagues à tous les doigts et

des brillants d'un prix fou en boutons de chemise, mais il n'en paraissait que plus laid.

M. Simiès fit appeler Gilberte.

Mademoiselle Mauduit fit répondre qu'elle ne pouvait se rendre au salon. C'était un refus formel.

M. Simiès devint jaune et son compagnon s'étonna.

— Mon cher, lui dit le premier, les jeunes filles sont parfois fantasques. Nous avons eu ce matin une petite altercation, ma nièce et moi, elle me garde rancune.

— Était-ce à mon sujet ? demanda Mahoni déjà effrayé.

— Pas tout à fait, dit M. Simiès avec son aimable sourire. Je suis désolé de vous avoir dérangé inutilement. Revenez donc dans deux jours et je vous promets que votre jolie fiancée ne se fera pas prier pour vous voir. Excusez-la, aujourd'hui elle est un peu nerveuse.

L'Australien se retira légèrement dépité, mais confiant encore aux belles promesses de son ami.

Le reste de la journée Gilberte eut de formidables battements de cœur : elle s'attendait à chaque instant à voir paraître son oncle furieux comme elle l'avait vu le matin.

Il n'en fut rien ; M. Simiès ne parut pas. Il lui envoya simplement un billet par lequel il la priait de demeurer dans sa chambre, jusqu'à ce qu'elle devint raisonnable, la prévenant que M. Mahoni se présenterait derechef à la maison le jeudi suivant.

Elle avait donc le temps de réfléchir.

Gilberte tint bon, et malgré la peine que lui causait moins sa réclusion que la colère de son oncle, elle ne fit point parvenir à celui-ci le oui attendu.

Le jeudi, à deux heures, on entendit le trot cadencé des deux superbes trotteurs admirés de tout Paris, qui s'arrêtaient de-

vant la maison de M. Simiès.

Avant que le visiteur fût introduit au salon, le tuteur de Gilberte entra chez sa nièce. Elle l'attendait. En le voyant elle se leva, très pâle mais très résolue. Il ne parla point, mais il braqua sur elle son petit oeil gris interrogateur.

— Mon oncle, dit-elle nettement, je suis fâchée de vous faire de la peine ; je n'ai pas besoin de vous affirmer encore toute mon obéissance et ma tendresse, mais ce que vous me demandez je ne le puis.

M. Simiès la regarda froidement :

— Trêve de grands mots, répliqua-t-il, vous ne voulez pas devenir Madame Mahoni ?

— Non.

Il ne fut point attendri par le regard suppliant de ses beaux yeux, ni par cette pâleur, ni par ces lèvres roses qui se tendaient à lui comme pour implorer un baiser de réconciliation. Il ne songea qu'à sa propre défaite, à l'humiliation qu'il allait subir dans le salon où l'attendait le malheureux prétendant.

Sa colère fut terrible mais froide.

— Je n'ai pas besoin de vos protestations oiseuses. Je sais maintenant que vous n'avez pas l'ombre de cœur et cela me suffit. Oh ! pas de scène, je vous en prie, j'ai les phrases en horreur. Vous allez quitter ma maison aujourd'hui même pour n'y plus revenir.

— Mon oncle, supplia Gilberte.

— Je vous chasse.

— Où voulez-vous que j'aille ?

— Où vous voudrez. Vous êtes assez bien douée pour vous tirer d'affaire, ajouta-t-il avec son ricanement sceptique. Si vous préférez le couvent, vous y trouverez au moins la sensiblerie que vous aimez.

— Je resterai avec vous, mon bon oncle, que ferons-nous l'un sans l'autre ? Je vous soignerai bien, vous savez comme je vous aime.

— Parbleu ! fit le vieillard avec un rire brutal, vous voulez veiller sur votre héritage. Croyez-moi, n'y comptez pas, je vais refaire mon testament ce soir même et vous serez déshéritée.

Gilberte avait pâli sous l'insulte. Elle se redressa, et, sans colère mais avec une grande dignité :

— Assez, mon oncle, je n'ai jamais songé à hériter de vous ; il est probable que vous vivrez aussi longtemps que moi et je vous le souhaite. Je n'ai jamais une minute pensé à ce que votre mort pourrait me rapporter un jour. Vous me chassez de votre toit, c'est bien je n'y resterai pas. J'emporte néanmoins le souvenir de vos bontés passées que n'efface point votre dureté actuelle. Adieu, mon oncle, soyez heureux et ne pensez plus à moi puisque vous me traitez d'ingrate.

C'est ainsi que se séparèrent sans se toucher la main, sans un mot de regret, ces deux êtres qui avaient vécu plus de dix ans dans la plus grande intimité.

Une fois la porte refermée sur M. Simiès, Gilberte s'affaissa sur une chaise et se couvrit le visage de ses mains.

— Chassée ! murmura-t-elle et je ne sais où aller.

Comme elle n'était pas fille à s'éterniser sur des regrets superflus, elle se fit apporter sa malle et commença à y empiler son trousseau et quelques menus objets.

Elle endossa un costume de voyage simple et élégant, mit dans sa bourse ses économies de jeune fille qui se montaient environ à quinze cents francs plus un peu de menue monnaie, et suspendit à sa ceinture une légère sacoche contenant ses bijoux, assez nombreux d'ailleurs puisqu'elle possédait ceux de sa mère.

Elle fit descendre son bagage chez la concierge et sortit ; elle avait besoin de marcher, de se secouer, car elle se sentait comme sous l'influence d'un rêve pénible.

— Où aller ? où aller ? se répétait-elle le long du chemin.

Certes, elle ne manquait pas d'amies. Malheureusement elle ne se sentit l'envie d'aller frapper à la porte d'aucun d'elles. Son histoire eût vite fait le tour de Paris. Et que dire ? Qu'elle était chassée de chez son oncle ? Elle eût avoué son étrange position, et de grand coeur, si elle eût connu une seule personne capable de la bien conseiller.

Mais parmi ces jeunes femmes ou ces jeunes filles si aimables en visites, elle n'avait pas une confidente, pas une véritable amie ainsi qu'elle l'avait confié à Albérie Daltier.

Nom, personne, Gilberte était bien absolument seule et abandonnée dans ce grand Paris, dans l'univers entier, même.

Elle fuyait d'instinct les rues fréquentées ; il lui eût été pénible de rencontrer e nce moment quelque rieuse compagne ou quelque ami de M. Simiès, qui se fussent étonnés de voir pour la première fois Mademoiselle Mauduit parcourir seule à pied les rues de Paris.

Après une heure de marche inconsciente Gilberte fut lasse, bien lasse.

Où se reposer ? elle avait besoin de penser loin du bruit de la foule.

Elle descendait la rue Blanche et vit à sa droite l'église de la Trinité.

— Si j'entrais là ? se dit-elle.

Un scrupule lui vint : elle qui ne mettait jamais le pied à l'église, il lui semblait malséant de venir s'y asseoir ainsi que ces mendiants et ces vagabonds qui raillent les choses saintes mais cherchent un lieu de repos et de chaleur, l'hiver, sous les voûtes sacrées.

Eh mon Dieu n'était-elle pas vagabonde elle aussi, la pauvre Gilberte ? Savait-elle seulement où, ce même soir elle reposerait sa tête ?

Faisant taire sa délicatesse ombrageuse

elle franchit le porche, et sans prendre l'eau bénite, sans s'agenouiller pour faire au moins un acte d'adoration, elle s'assit à l'ombre d'une nef déserte, gardant là comme ailleurs sa tenue correcte, avec une nuance de respect instinctif.

Elle ne savait pas offrir sa peine à Dieu la pauvre enfant, elle ne savait pas lui crier : Inspirez-moi car je souffre et ne sais à quoi me résoudre. Seulement. Celui qui l'appelait secrètement du fond du tabernacle veillait sur cette âme dévoyée par une fausse éducation et qui renfermait cependant de hautes aspirations.

Il lui envoya une pensée soudaine.

— Les Daltier ! je n'y songeais pas ! pourquoi n'irai-je point à eux ? Je suis sûre qu'ils ne me repousseront pas.

Cette inspiration lui était soufflée par son bon ange ou par sa mère, certainement. Qui sait ? pour son salut sans doute ; pour son malheur aussi peut-être.

Il était tard, nul office n'avait lieu et l'église demeurait plongée dans la solitude et l'ombre mélancoliques qui portent à la prière.

Mais Gilberte ne savait plus prier depuis qu'elle avait oublié l'année bénie de sa première communion et passé de nouveau sous la tutelle fatale du voltairien Simiès.

Elle rêvait seulement : quand elle fut reposée et que sa résolution fut bien arrêtée, elle quitta l'église comme elle était entrée, se jeta dans un coupé qui passait à vide et se fit conduire rue de Lisbonne.

On hissa sa malle à côté du cocher et Gilberte jeta un dernier regard à cette demeure où elle avait vécu insouciant et heureuse et qui lui montrait encore sa fenêtre riant sous le store rose.

A la gare de Lyon en attendant l'heure du train, elle se fit servir un léger repas au buffet ; puis, quand le moment du départ fut venu, elle s'installa dans le coin d'un

compartiment de dames.

Malgré son aplomb habituel Gilberte se sentait gênée ; c'était la première fois qu'elle se mettait seule en route, et le trajet devait être assez long.

Elle n'arriva à Marseille que le lendemain après midi.

VI

Après l'algarade très vive qu'il avait fait subir à sa nièce, Simiès, rouge encore de sa colère, se rendit au cercle où il joua perdit et gagna ce qui le mit en meilleure humeur. Il écouta la conversation que tenaient quelques habitués assez près de lui ; on parlait de l'australien Mahoni et ce que l'on disait n'était pas à son avantage.

Simiès dîna au cercle et ne rentra que le soir, un peu penaud des propos qu'il venait de recueillir sur celui qu'il désirait tant pour neveu.

— La petite aurait-elle eu plus de flair que moi, se dit-il ? ou bien me suis-je laissé bernier comme un imbécile ? Bah !... nous lui trouverons un autre mari, et elle fera la paix avec son vieux grognon d'oncle. Je parie qu'elle n'a pas pris mes menaces au sérieux et qu'elle dort maintenant sur ses deux oreilles dans son nid capitonné.

Il essayait de se le persuader, le pauvre Simiès mais avant d'entrer chez lui il alla frapper à la porte de Gilberte.

— Elle dort, se dit-il, n'entendant point de réponse, demain elle aura tout oublié.

Mais en dépit de lui-même il était inquiet et, tandis que Lazare le déshabillait en silence il n'osa l'interroger, appréhendant ce qu'on pourrait lui apprendre.

Le lendemain il sonna son valet de chambre le plus tard possible ; néanmoins il s'éveilla de bonne humeur ; quand on est M. Simiès et qu'on a gagné la veille au pocker une somme assez ronde, cela

fait oublier bien des soucis.

Cependant, il observa sur la figure de Lazare une gravité inusitée et, dès qu'il fut habillé il courut à la salle à manger dans l'espoir d'y trouver une Gilberte un peu pâle, un peu boudeuse, mais enfin Gilberte.

Il n'en fut rien et sur la grande table ovale une seule tasse attendait devant le chocolat fumant.

Alors le vieillard devenu tout tremblant s'en alla à l'appartement de sa nièce ; il le trouva vide ; le lit n'avait pas été défait et le foyer restait froid.

Il frissonna en refermant la porte ; cette chambre lui fit l'effet d'un tombeau.

— Bon ! se dit-il, essayant de se tromper lui-même, elle veut me faire peur, la rusée, en se montrant dramatique comme une jeune première de Français, mais je parie qu'en ce moment elle déjeune de fort bon appétit chez les Arcenay ou les Millagri, ses amis qui rient avec elle du tour qu'elle me joue. Mois moi aussi je vais lui en jouer un et je rirai aussi.

Il eut un petit rire aigu en effet, et déplia sa serviette pour prendre son chocolat, mais ce matin-là par hasard, il n'avait pas faim et cette place vide en face de lui l'exaspérait.

Depuis un mois environ la dernière institutrice de Gilberte avait été remerciée ; Simiès n'avait pas le don de retenir chez lui les demoiselles de compagnie et les gouvernantes ; et comptant marier bientôt sa nièce il n'avait pas voulu introduire de nouveau une étrangère dans sa maison pour si peu de temps.

Aussi n'y avait-il pour le renseigner que Madame Dutel la femme de charge qui accourut toute mielleuse et hypocritement désolée à l'appel de son maître.

Simiès, d'un air qu'il tenait vainement de rendre négligent, s'enquit de l'heure où Mademoiselle Mauduit avait quitté sa

demeure.

— Je ne sais pas au juste, Monsieur, mais il faisait nuit et Mademoiselle a fait charger sa malle sur un coupé pour se faire conduire à la gare.

— Sa malle ? A la gare ? Quelle gare ?

— Je ne sais pas monsieur, c'est la concierge qui a assisté au départ, et monsieur sait que la brave femme n'a pas la mémoire longue.

— C'est bien, allez-vous-en.

Madame Dutel s'éloigna en feignant d'essuyer une larme, mais une fois la porte refermée elle murmura :

— Tu ne la retrouveras pas de si tôt, vieux fou, et moi je m'en réjouis car je vais être maîtresse au logis à présent.

Sans faire atteler sa voiture, Simiès s'habilla et arrêtant au passage un fiacre de louage il se fit conduire successivement à la gare de Saint-Lazare, à la gare du Nord, de l'Est, de Lyon, où enfin on le renseigna : en effet, la veille au soir une jeune et jolie demoiselle avait pris un billet pour Marseille et était partie toute seule par l'express du soir.

— A Marseille ? se disait Simiès en remontant en voiture ; que diable irait-elle faire là-bas ? C'est une erreur de cet animal d'employé.

Mais tout à coup il se frappa le front :

— Tonnerre ! s'écria-t-il, et les Daltier que j'oubliais !... Parbleu ! c'est chez eux qu'elle est !

Son mauvais sourire railleur reparut sur ses lèvres flétries :

— Ah ! pour le coup, c'est là qu'elle va s'amuser ! autant entrer au couvent. Je parie ma tête qu'elle me revient avant trois jours.

Heureusement qu'il ne pariait qu'avec lui-même, le pauvre Simiès, car il risquait fort de perdre.

En chemin ses réflexions s'assombrirent

encore cependant : les jolies amazones qu'il rencontrait, allant au bois ou en revenant, lui rappelaient la fugitive.

— L'ingrate ! murmurait-il, oubliant que c'était lui qui l'avait chassée de sa maison, l'ingrate !

Lazare qui, à midi, servit le déjeuner, reçut plus d'une rebuffade. Simiès trouvait mauvais et interminable ce repas que n'assaisonnaient pas les joyeuses saillies de Gilberte ; elle était amusante cette petite, et ne restait jamais à court pour répondre, elle savait si bien contrefaire les gens ridicules ou poseurs !

Son café pris, Simiès alla fumer son londrès au salon selon son habitude, mais le salon lui parut vide et glacial et il eut envie de briser le clavier encore ouvert où l'absente avait si souvent promené ses mains savantes.

Ce dont il ne se souvenait plus, c'est que ce jour était son jour de réception, et à l'heure du five o'clock, survinrent des visiteuses auxquelles le malheureux ne put fermer sa porte, quelque désir qu'il en fût.

Il songea un instant à prétexter une indisposition, une migraine de sa nièce pour cacher cette absence intempestive, mais il pensa que tôt ou tard on saurait tout et il raconta qu'une petite altercation ayant eu lieu entre sa pupille et lui, elle en avait profité pour aller voir des parents qu'elle avait en Provence.

— Votre nièce est un caractère, monsieur Simiès, dit quelqu'un.

— Bah ! qu'appellez-vous un caractère ? Ma chère Gilberte a toujours aimé l'inaccessible, l'extraordinaire ; ces jeunes filles, voyez-vous, ça a des idées, des idées !

On pensa que Mademoiselle Mauduit avait eu en tête quelque fantaisie pour un freluquet quelconque et que son oncle n'avait pas voulu permettre ce mariage.

On en profita pour débâter par derrière contre le tuteur et sa pupille.

Ce fut avec un soupir de soulagement que le vieillard vit ses visiteurs s'éloigner.

Demeuré seul, il regarda le feu, et pensa à l'enfant, à l'ingrate, à la révoltée.

Il se souvint qu'un jour aux Marnes (il y a six ou sept ans de cela) il l'avait grondée, injustement c'est vrai, car on l'avait induit en erreur, et Gilberte était partie du château le même soir, s'en allant à travers la nuit dans la grande avenue, son petit paquet sous le bras, bien décidée à quitter son oncle plutôt que de subir ses reproches immérités.

Alors il avait couru à sa poursuite, lui avait presque adressé des excuses et ne l'avait ramenée à la maison qu'à force de caresses.

— Je n'aurais pas dû lui parler d'héritage, pensait-il, la petite est si fière, cette parole échappée à ma colère l'a cinglée comme un coup de fouet, elle ne me pardonnera pas cela. Et puis j'ai été un peu sot de vouloir la forcer à épouser Mahoni ; après tout ce n'est pas un beau type. Gilberte vaut mieux que cela... Aurait-elle par hasard un faible pour quelque autre ?... Non, parbleu ! elle me l'aurait dit ou bien je l'aurais deviné. Aimera-t-elle seulement jamais ? Ma pupille est une énigme, tantôt feu, tantôt neige. Je crois qu'elle a des aspirations indéfinies dont je n'ai pu la guérir ; ça ne m'étonnerait pas si elle reniait tout ce que je lui ai enseigné.

Simiès essaya d'occuper sa soirée comme il put, il alla au théâtre : on jouait une pièce qu'il connaissait de longue date et qu'il trouva insipide.

Il prit sa lorgnette et examina les groupes occupant les loges et les fauteuils ; il se retira dégoûté de son examen.

— Qu'à donc le vieux Simiès ? se demandait-on au foyer ; il a l'air tout chose on dirait qu'en une journée il a pris vingt ans de plus.

Simiès en rentrant trouva un télégramme lui annonçant que sa nièce était saine et sauve à Marseille. Un juron lui échappa ; en s'étendant dans son lit ce soir-là il constata qu'il avait trouvé le temps long.

— Bah ! se dit-il, laissons les ingrats de côté et jouissons encore ; au fond il fait meilleur être sur terre que dessous.

Mais ce vieillard devait avoir le châtiment de sa vie inutile : après avoir goûté à toutes les ivresses, l'ennui allait le surprendre, il avait gâché sa jeunesse, il devait mourir seul, sans un parent, sans un ami sincère pour lui rendre la mort douce.

VII

Ce soir-là le salon des Daltier présentait un gracieux tableau d'intérieur ; on y voyait encore suffisamment pour se passer de lumière, malgré les rideaux de dentelle épaisse abaissés devant les fenêtres pour garantir du mistral qui soufflait avec rage.

Sur un divan, Albéric le fils aîné causait avec abandon avec sa mère ; un autre jeune homme d'une quinzaine d'années, Henri, racontait une histoire à deux petites filles ses nièces, car la fille aînée de Madame Daltier était mariée et avait, ce jour-là laissé ses enfants rue Montgrand. Au piano deux jeunes filles de dix huit à vingt ans jouaient à quatre mains, tandis que derrière elles, Gustave le jumeau d'Henri battait la mesure à tour de bras comme s'il se fut agi de diriger un orchestre complet.

La porte s'ouvrit ; on crut que c'était un domestique qui apportait les lampes ; c'était Joseph en effet, mais il introduisait simplement une visiteuse, annonçant : "Mademoiselle Mauduit." A ce nom Albéric se leva brusquement, fort étonné, les pianistes cessèrent leur jeu et Madame

Daltier qui ne connaissait pas l'arrivante, s'avança au devant d'elle avec un sourire de bienvenue.

— Gilberte ? murmurait Albéric qui ne pouvait en croire à ses yeux.

La jeune fille fit quelques pas vers Madame Daltier :

— Ma tante, n'est-ce pas ? dit-elle timidement, tandis que toute cette jeunesse parsemée dans le petit salon l'observait curieusement.

— Votre tante, oui ma chère enfant, votre tante qui est charmée de faire votre connaissance ; et voici vos cousins et vos cousines, ajouta-t-elle en désignant ses enfants. D'ailleurs, Albéric, plus heureux que nous, a déjà eu le plaisir de vous rencontrer. Asseyez-vous, Gilberte, et dites-nous par quel hasard vous êtes à Marseille, vous que nous croyions à Paris.

Mais Gilberte n'usa point de l'invitation, elle resta debout, et, d'un geste rapide, releva la gaze soyeuse qui lui voilait le visage, ce joli visage qu'Albéric avait eu seul le loisir de considérer déjà. Il remarqua seulement que le teint en était beaucoup plus pâle et l'expression profondément triste.

Gilberte reprit en levant ses beaux yeux sur lui :

— Mon cousin m'a dit un soir pendant son rapide passage aux Marnes : "Le jour où vous souffrirez, où vous aurez besoin d'aide, venez nous trouver à Marseille, vous y serez bien reçue." Or, aujourd'hui je me trouve toute seule dans la vie, toute seule au monde et je viens.

En disant cela il y avait comme un sanglot dans sa douce voix.

— Mais... votre oncle... M. Simiès, est-ce que vous l'avez perdu ? demanda Madame Daltier en jetant un regard surpris sur les vêtements de Gilberte qui, quoique de moire sombre, ne parlaient pas de deuil.

— Il est mort pour moi, répondit Gilberte, puisqu'il m'a chassée de sa maison.

— Chassée ?... .

Madame Daltier plongea ses yeux scrutateurs dans les yeux de Gilberte : elle se demandait, troublée, de quelle faute avait pu se rendre coupable cette jeune fille pour encourir une telle disgrâce, et si elle, la prudente mère de famille avait raison d'ouvrir ses bras à cette fugitive.

Mais ce rapide examen la rassura : il n'y avait que du chagrin sur ce jeune visage et pas de confusion ; les prunelles gardaient leur limpidité avec quelque chose de mélancolique, d'un peu révolté même, ce front de vingt ans ne se courbait pas sous la honte.

— Soyez la bienvenue chez moi, dit Madame Daltier, en prenant la main de Gilberte qu'elle fit asseoir à côté d'elle, et croyez que nous ferons notre possible pour vous remplacer ce que vous perdez.

Elle ajouta avec un soupir.

— Comme vous ressemblez à votre mère.

Gilberte releva ses yeux soudain adoucis :

— Vous avez connu ma mère ?

Elle poursuivit avec une pointe d'amertume :

— Si elle vivait encore je ne viendrais pas vous importuner de ma présence, au moins.

— Ne parlez pas d'être importune, ma chère enfant, nous aurons grand plaisir à vous posséder tout le temps que vous voudrez. Préférez-vous causer avec moi ou vous reposer ? Vous avez fait un long voyage, vous êtes pâle et fatiguée...

— Je n'ai pas besoin de me reposer, dit vivement Gilberte ; je me suis arrêtée quelques heures au Terminus pour ne point me présenter chez vous avec la poussière du chemin. J'aime mieux vous raconter tout de suite ce qui a motivé mon

bannissement immédiat de la maison de mon oncle.

Gilberte avait l'oreille délicate ; elle démêlait dans l'accent et même dans l'affabilité de Madame Daltier comme un effort une contrainte, elle tenait à la rassurer.

L'excellente femme n'ignorait pas la bizarre éducation que l'athée Simiès avait donnée à sa nièce ; il était donc tout simple qu'elle s'alarmât secrètement et hésitât à admettre dans l'intimité de ses enfants une jeune fille élevée si différemment d'eux-mêmes.

— Mes chéries, dit-elle aux musiciennes allez vous occuper de votre cousine : qu'on prépare la chambre bleue, veillez à ce que rien n'y manque emmenez les petites avec vous et vos frères aussi, ils peuvent vous aider.

Douée d'un tact parfait, Madame Daltier jugeait inutile que toutes ces jeunes oreilles prissent part aux confidences de la voyageuse. Les enfants obéirent, saluant d'un sourire au passage leur nouvelle parente.

Albéric de son côté se levait pour laisser sa mère et Gilberte en tête à tête, mais cette dernière le retint :

— Vous pouvez entendre ce que je vais dire mon cousin ; vous connaissez mon oncle Simiès et c'est grâce à vous que j'ai pensé à la seule famille à laquelle je pouvais demander asile.

Il se rassit et elle poursuivit tandis qu'une émotion contenue faisait trembler sa voix :

— Il y a huit jours, j'étais encore bien heureuse et insouciant dans la vie. En peu d'heures cela a changé par le subit caprice de mon tuteur.

— Qu'y a-t-il donc entre vous ? peut-être le mal n'est-il pas sans remède ? Vous avez été sans doute trop prompts tous les deux ? Peut-être votre oncle regrette-t-il à l'heure qu'il est une sévérité...

Gilberte secoua la tête :

— Non, ma tante, ne croyez pas cela. Il ne me pardonnera jamais d'avoir désobéi à ses ordres, de lui avoir résisté formellement et de préférer être à jamais bannie de chez lui que d'accéder à son désir.

— Et qu'exigeait-il donc que vous ne puissiez satisfaire.

Une faible rougeur monta aux joues de Gilberte.

— Il voulait me faire épouser un homme que je n'estime pas.

Il y eut un instant de silence : Madame Daltier semblait soulagée d'un grand poids. Albéric examinait attentivement sa cousine.

— Et qu'a donc fait cet homme pour mériter une si forte antipathie de votre part ?

— Ma tante, je ne sais ; il me déplaît souverainement ; il est vulgaire ; je ne parle pas d'une absolue stérilité d'esprit qui le rend encore plus insupportable. Bref, puisque je ne l'aime pas je ne peux pas l'épouser.

Madame Daltier attira Gilberte à elle et mit un baiser sur ce joli visage irrité.

Cette enfant avait au moins gardé dans le milieu dévoyé où elle avait vécu, une grande fraîcheur de sentiments.

Quant à Albéric, si Mademoiselle Mauduit l'eût regardé en cet instant, elle eût vu un sourire s'esquisser sous sa moustache brune.

— Et pourquoi votre oncle y tenait tant, à ce mariage ?

— M. Mahoni possède onze millions, alors !...

Madame Daltier sourit à son tour.

— Et cela ne vous a point tentée, Gilberte ?

Gilberte se mit à rire d'un joli rire cristallin et frais.

— Aucunement, ma tante.

Puis elle rougit, hésita un peu et reprit :

— Mon oncle qui... qui est légèrement... enfin qui a des idées très arrêtées et très bizarres quelquefois, se figure que l'argent peut seul faire le bonheur en ce monde et qu'une jeune fille arrive à la félicité la plus parfaite en contractant une union qui lui apporte une grosse fortune, beaucoup de diamants et une corbeille magnifique.

— Et vous ne pensez pas comme lui ?

— Oh ! non, ma tante, fit Gilberte en levant ses grands yeux francs sur Madame Daltier. Aussi ai-je résisté à mon oncle, doucement, poliment, mais avec fermeté. Je l'ai supplié, j'ai tenté de l'adoucir : il m'a répondu par une insulte.

Les yeux d'Albéric et de sa mère interrogeaient :

— Il m'a dit, s'écria Gilberte indignée, il m'a dit que je n'avais au coeur que de l'ingratitude et que je ne désirais rester chez lui que pour....

— Pour ?....

— Pour soigner mon héritage. Or, reprenait-elle avec feu, je n'en veux point de son argent, je n'ai jamais songé qu'il pourrait me léguer sa fortune, et à présent j'aimerais mieux mendier mon pain que de lui demander la moindre chose. Alors je suis partie de chez lui le jour même qu'il m'en a chassée. Je ne savais où aller. J'ai beaucoup d'amies, mais sans que je puisse définir pourquoi, il me répugnait de me réfugier chez elles. Certainement elles sont fort gentilles, cependant nous ne saurions sympathiser ensemble de près comme de loin. C'est alors que je me suis souvenue des bonnes paroles de mon cousin et vous voyez si j'en ai profité puisque je suis venue tout droit à vous.

— Et vous ne pouviez mieux faire, ma chère enfant, dit Madame Daltier en attirant Gilberte contre elle. Marie et Edmée seront charmées de vous avoir pour compagne, elles vous aiment déjà, j'en suis sû-

re, et moi j'aurai une fille de plus.

Ces mots fondirent l'âme encore un peu fermée de Gilberte. Jusqu'à présent elle n'avait pu pleurer ; cette fois elle appuya sa tête sur l'épaule de sa tante et pleura amèrement.

Toute son énergie était soudain tombée et elle était prise d'un tremblement nerveux qu'elle ne pouvait réprimer.

Madame Daltier pria son fils d'aller chercher un verre d'eau pour Gilberte ; celle-ci profita de l'absence du jeune homme pour murmurer à l'oreille de sa tante :

— Vous êtes bonne, oh ! vous êtes bonne et je vous aimerai tant ! Mais je ne vous imposerai pas longtemps ma présence, allez ! A présent que je suis pauvre je veux travailler, je ne souffrirai de me voir à la charge de personne. Je travaillerai.

— Et à quoi, grand Dieu ! pauvre enfant ?

— Ne craignez pas, laissez-moi faire. Quand j'aurai recouvré ma tranquillité d'esprit, dans quelques jours, j'aurai mûri mon plan et je chercherai de l'occupation. On peut faire beaucoup de choses à mon âge, et par bonheur mon instruction est bien complète.

— Non pas complète, pensa Madame Daltier, soignée peut-être, complète non. Il y a un point capital qui a été négligé.

— Sais-tu ce que me dit ta cousine ? ajouta-t-elle en voyant rentrer Albéric. Eh bien, elle parle déjà de partir, à peine arrivée. Elle ne veut pas nous rester longtemps, elle veut gagner sa vie au dehors.

Elle s'attendait à une protestation de la part de son fils, mais il ne répondit pas.

Madame Daltier rappela les enfants ; Marie et Edmée accaparèrent leur cousine, et l'entourèrent de soins et d'attentions.

Elles la conduisirent à la chambre qui

lui avait été préparée, simple mais confortable.

— C'est trop bon pour moi, dit Gilberte à Madame Daltier qui les avait suivies. Le coin le plus modeste de votre maison m'eût suffi.

— Nous ne l'aurions pas souffert, mignonne d'ailleurs, vous ne trouverez pas ici le luxe auquel vous étiez habituée à Paris.

— Eh ! que m'importe ? Croyez-vous que j'y tiennne tant que cela ? Je serai si bien ici !

Gilberte demeura seule quelques instants pour échanger son costume de voyage contre un autre plus frais, puis ses cousines vinrent l'aider à vider sa malle et à ranger ses effets, tout en la distrayant par leur gai babil.

Pendant ce temps, Madame Daltier racontait à son mari qui rentrait avec son gendre et sa fille aînée, comment Mademoiselle Mauduit allait désormais partager leur vie de famille.

M. Daltier approuvait toujours les décisions de sa femme ; ce soir-là, il eut un léger froncement de sourcil.

— Croyez-vous, dit-il, que cette jeune fille élevée si différemment de nos enfants ne puisse être pour eux un exemple pernicieux, un sujet... d'étonnement sinon de scandale ? car enfin elle doit professer les théories de son oncle, et...

— Mon ami, voyez-la et vous jugerez. Gilberte m'a paru simple et bonne, douée de trop de tact et d'intelligence pour exposer sa profession de foi devant nos enfants. Si cela arrivait cependant, contre mes prévisions, il serait toujours temps de lui faire entendre que nous ne pouvons le subir.

Lorsque Mademoiselle Mauduit vint tendre la main à son oncle, celui-ci fut conquis tout de suite par sa grâce dénuée d'artifice et son air triste, et il dissimula

l'admiration que lui inspirait ce beau visage.

Certes les demoiselles Daltier étaient bien jolies avec leurs yeux rieurs de méridionales, leur teint chaud et leurs tailles rondes, mais elles n'atteignaient pas à l'exquise beauté de leur cousine et ne songeaient pas à l'envier.

Gilberte fut présentée à M. et Madame Martelli dont elle avait déjà caressé les gentils babies, et l'on se mit à table.

Gilberte parla peu et mangea moins encore, non qu'elle se sentit gênée dans ce milieu cordial, mais elle avait encore le cœur un peu gros.

Cette réunion de famille égayée par les saillies des jeunes gens, était rendue intéressante par la causerie intelligente des grandes personnes ; là pas un mot n'était prononcé qui pût faire rougir les jeunes oreilles ; un accord amical régnait entre tous, et les petits garçons, suivant l'exemple de leurs aînés, témoignaient une sorte de courtoisie gracieuse aux dames. Pas une phrase ne sonnait faux, n'était déplacée dans la conversation, et Gilberte se sentit surprise d'y trouver un charme extrême.

Sans le souvenir de sa récente humiliation elle eût été presque heureuse.

Pendant les jours suivants Gilberte fut à même d'apprécier, d'abord l'exquise bonté de sa tante qui la soigna avec une sollicitude touchante, puis le dévouement de ses gentilles cousines qui se privèrent de promenades et de plaisirs pour lui tenir compagnie.

Albéric seul demurait un peu froid ; il serrait la main de Gilberte soir et matin, s'enquêrait avec soin de sa santé, mais ne semblait pas, comme les autres, prendre à tâche de consoler la pauvre exilée.

La santé revint vite à celle-ci ; elle retrouva ses fraîches couleurs et sa gaité,

mais non plus cette gaité mordante et sceptique qu'elle avait chez M. Simiès.

VIII

Il y a plus de six mois que Mademoiselle Mauduit fait pour ainsi dire partie de la famille Daltier. Ce n'est plus la jeune athée, railleuse et frivole qu'à élevée M. Simiès.

Gilberte est croyante, Gilberte est presque fervente ; le miracle s'est opéré doucement, lentement, dans ce milieu admirablement bon et pur.

Le deuxième dimanche après son arrivée à Marseille, Gilberte vit entrer chez elles ses cousines prêtes à partir pour la messe.

— Tu n'es pas habillée ? Nous t'avions bien dit que l'office est à dix heures. Dépêche-toi.

— Je sais bien, mais...

Et devant le regard candide et étonné des fillettes, Gilberte, rouge et confuse, a pris son chapeau ne voulant pas être pour elles un sujet de scandale.

Elle n'osait pas non plus le soir, à l'heure de la prière faite en commun, s'élclipser sans bruit comme une païenne qu'elle était. Elle s'agenouillait aussi, et si elle ne priait pas, du moins elle n'étonnait personne.

Puis un jour, il lui tomba sous la main le premier volume de ce bel ouvrage de Bougaud : "Le Christianisme et les temps présents." Un sourire incrédule aux lèvres elle l'ouvrit machinalement au chapitre : "De la vraie nature de Dieu" et elle lut. Et ces vérités si nettement expliquées, et cette logique impossible à nier, et ce style noble et élevé, tout cela l'entraîna si loin qu'elle passa plusieurs heures à dévorer ces pages, et quand Madame Daltier inquiète de son absence prolongée, vint la trouver !

— C'est beau, lui dit Gilberte sans relever la tête, c'est beau.

N'osant interrompre cette lecture qu'elle attribuait à une grâce soudaine d'en Haut, Madame Daltier s'assit à côté d'elle sans parler.

Quand Gilberte ferma le livre avec un soupir elle dit à sa tante :

— Prêtez-le moi, je vous en prie, je serai heureuse de le terminer.

Après les cinq volumes de Bougaud ce furent ceux plus abstraits mais non moins beaux de Nicolas. Et un jour vint où, émue et suppliante, elle dit à sa tante :

— Instruisez-moi, je vois que je suis une ignorante.

Ce fut avec joie que Madame Daltier entreprit l'éducation religieuse de sa nièce ; mais il arriva qu'elle fut prise à ce moment d'une extinction de voix qui dura plusieurs semaines.

Elle ne voulut pas se faire remplacer par ses filles ; il fallait une voix plus persuasive, un jugement plus mûr pour achever l'oeuvre commencée par les livres.

— Albéric sera votre professeur de théologie si cela ne vous ennuie pas, dit-elle à la jeune fille, et il s'acquittera mieux que moi de cette tâche, car il est doué d'une éloquence peu ordinaire.

Et, à dater de ce jour, après les heures consacrées à ses travaux d'ingénieur, Albéric Daltier apprenait à Gilberte cette sublime doctrine enfermée en un tout petit et modeste livre que tant d'hommes ont oublié de notre temps, et qu'elle-même ne connaissait pas.

Après l'instruction religieuse ils philosophaient souvent, car Gilberte était une intelligente avide et chercheuse, pouvant plonger à de grandes profondeurs.

A la fin, Albéric était devenue pour elle plus qu'un maître, un ami, un guide auquel elle ne craignait jamais de s'adresser pour avoir un conseil, auquel elle disait

tout.

Elle n'avait rien à cacher, et elle lui raconta toute sa vie passée.

Il frémit en songeant combien eût pu être dévoyée cette riche nature, cette âme qu'il comparait en lui-même à un diamant brut qu'un peu de travail rendrait splendide.

Il reconnut avec une satisfaction délicate que cette enfant, aussi franche que l'or, n'avait pas perdu l'heureuse ignorance de la jeunesse, que le mal avait glissé sur elle sans la ternir.

On lui avait appris à tout nier, tout détrir, tout railler : elle en avait souffert sans s'en rendre compte. A présent il lui apprenait au contraire à croire, à bérir et à respecter les choses bonnes et saintes.

Et elle l'écoutait chaque jour avec ravissement, sa tête pensive appuyée sur sa main, ses yeux sur les siens, et elle sentait qu'il lui disait la vérité et qu'il voyait plus loin et plus haut que tous.

Elle était devenue douce et soumise avec cet homme, elle qui traitait jadis tous les autres, tantôt avec une désinvolture un peu cavalière, tantôt comme elle aurait traité des serviteurs.

Cette fois elle obéissait, car il avait le secret de la faire plier toujours, et elle sentait sous sa douceur une fermeté inébranlable.

Et lui désirait et appelait tous les jours l'heure aimée où il devait s'entretenir avec elle. Non, certes, ce n'était pas une fille superficielle et vide avec laquelle on est bientôt las de causer.

Il aimait à s'instruire, à se faire interroger, à plonger dans cette âme dont une vie évaporée et une éducation bizarre n'avaient pu faner la fleur d'innocence ; il aimait à surprendre l'émotion grave et douce qui colorait ce fin visage et le rayon d'enthousiasme qui aimait ces yeux caressants.

Ils parlaient de tout ensemble : de la fausseté du monde, de la bonté de Dieu de la beauté de l'âme, même de l'amour.

L'amour était pourtant chose inconnue à Gilberte; elle l'avait lu et l'avait chanté, elle en parlait, mais sans le comprendre encore.

Elle nommait à son cousin ceux qui lui avaient fait la cour jadis chez son oncle, ou qui lui avaient juré une tendresse immuable.

— Je n'y ai pas cru, disait-elle, tandis qu'un sourire découvrait ses dents de nacre, et je les tenais à distance.

— Vraiment, vous n'ajoutiez pas foi à leurs sentiments ?

— Oh ! non, car je me fais une autre idée de l'amour du véritable amour, et je sens que ce n'est pas cela.

En disant ces mots elle le regardait bien en face. Non certes, elle n'avait rien dans le cœur qui pût l'inquiéter, la chère mignonne, et, et pour le moment elle ne songeait qu'à devenir bonne et pieuse comme Marie et Edmée.

Hélas ! et cependant, sans s'en apercevoir, elle y buvait à cette source fatale, la pauvre enfant ; elle s'attachait au jeune ingénieur chaque jour davantage, et d'autant plus profondément que ce sentiment n'était pas éclos d'un seul jet, comme un coup de foudre ; il avait pris de profondes racines en elle; elle aimait celui qui l'avait régénérée et qui la regardait au fond de l'âme en lui expliquant ce que doit être la tendresse humaine qui fait passer Dieu avant tout.

Un jour vint où elle vit clair en elle-même. Ce jour-là sa position avait changé : son oncle Simiès était mort, frappé subitement d'apoplexie. Il n'avait pas eu le temps de la déshériter, et par son testament léguait tous ses biens à Mademoiselle Mauduit.

Gilberte souffrit de cette perte ; après

tout Simiès l'avait aimée et soignée pendant une partie de son enfance et de son adolescence, et elle avait espéré le ramener quelque jour à des sentiments plus chrétiens.

Dieu m'en avait pas décidé ainsi, il avait puni brusquement l'athée qui avait cru pouvoir se passer de lui toute sa vie et qui avait failli perdre l'âme d'une enfant en y jetant de funestes semences.

Lorsque Gilberte entra en possession de sa nouvelle fortune, M. Daltier lui dit avec un sourire :

— A présent, mignonne, vous pourrez vous marier magnifiquement à qui vous conviendra, car vous voilà devenue ce qu'on appelle de nos jours : un beau parti.

A cette plaisanterie, Gilberte fronça le sourcil, et répondit, évitant les yeux d'Albérie qui cherchaient les siens :

— Je ne veux pas me marier encore.

Le même soir, assise au piano, elle chantait d'une voix lente, la naïve mais expressive romance tirée de l'opérette d'Offenbach : "Robinson Crusoë."

Quand elle abandonna le piano, elle rougit en voyant fixés sur elle les yeux étincelants de son cousin.

IX

Elle avait dit cela, Edmée, en l'air, sans y attacher d'importance !

Elle avait confié à Gilberte que son frère Albérie pourrait bien un de ces jours obtenir la main de Midia, cette jolie Egyptienne rencontrée à Nice et qui lui faisait les yeux doux. Et certes Albérie avait toutes les chances pour être accepté ; il était beau, riche et si aimé ! Dans son enthousiasme fraternel, Edmée ne pouvait douter que ce frère chéri et admiré ne fût le point de mire de toutes les jeunes filles et de toutes les mamans en quête d'un gen-

dre.

Pauvre Gilberte ! Elle n'avait pas songé à cela ! Certainement Albéric avait trouvé gentille cette petite étrangère aux yeux de charbon, et il désirait en faire sa femme. Mais elle avait donc un bandeau sur la vue ? Que croyait-elle donc ?

Mon Dieu tout croulait autour d'elle ! Mais alors, et elle ? elle, Gilberte ?... A présent qu'elle était riche, qu'elle n'était plus une fille sans dot ; à présent que son cœur était plein d'Albéric, l'homme chevaleresque aux aspirations grandes et nobles, elle découvrirait soudain qu'elle n'était rien pour lui.

Mais quel rêve avait-elle donc forgé dans sa petite cervelle enflammée ?

Elle avait espéré, en échange de sa tendresse douce et délicate, lui donner la sienne immense, éternelle.

Cet Albéric qu'elle avait cru attirer lentement à elle, qui l'avait transformée en la rendant bonne et croyante, il s'éloignait soudain, lui retirait sa main, et portait à une autre, une étrangère, son affection et les dons exquis que lui avait départis le ciel.

Et elle allait rester toute seule dans la vie, pauvre avec sa richesse, dépossédée non seulement de son divin songe, mais de ses chères croyances.

Car c'était au moment où son âme s'ouvrait à Dieu, à la confiance, à l'amour, c'est à ce moment que Dieu la frappait rudement, si rudement qu'elle ne pouvait supporter le coup.

Ainsi elle s'était trompée, follement trompée ? Ce qu'elle avait cru lire dans les yeux bleus d'Albéric ce n'était pas de la tendresse.

Ce qu'il y avait au fond des attentions qu'il lui prodiguait, ce n'était qu'une politesse naturelle ; ce qu'elle avait cru dé mêler dans sa belle voix aux inflexions si douces, ce n'était pas une caresse...

Qu'était-ce alors ?

Il ne l'avait jamais aimée. Il voulait simplement la convertir, et n'éprouvait pour elle qu'un intérêt motivé simplement par le désir de guérir son âme païenne.

Ah ! c'était comme cela ?

Mais la religion n'était donc qu'un mensonge puisqu'elle causait de telles déceptions ?

Mais ils mentaient certainement, ceux qui disaient que Dieu ne nous frappe que dans la mesure de nos forces : Gilberte n'avait pas la force de supporter cela.

Aussi elle allait relever la tête orgueilleusement, follement révoltée.

Certes, elle demurait croyante : à présent qu'elle avait étudié, elle avait reconnu toutes les preuves de l'existence d'un être supérieur à tout, un Dieu. Cela il lui était impossible de le nier ; mais ce Dieu n'était pas bon comme on l'affirmait ; Il était dur, injuste, implacable, et se jouait de la souffrance des cœurs comme des vents et des flots.

Ah ! c'était comme cela ? Eh bien, puisqu'elle ne pouvait plus être athée, elle croirait la logique étant là, mais elle serait en rébellion ouverte contre ce ciel qu'elle avait espéré voir s'ouvrir pour elle.

Dieu ne la voulait point, eh bien ! elle ne voulait pas non plus de Lui.

Gilberte se disait tout cela, après que sa cousine Edmée l'eût quittée ; elle se disait tout cela, immobile au milieu du salon, blanche comme un suaire les dents serrées, une inexprimable révolte aux lèvres et aux yeux.

Albéric entra elle ne le vit pas.

Il s'approcha d'elle et lui toucha légèrement le bras : elle tressaillit comme si une vipère l'eût piquée.

— Qu'avez-vous Gilberte ? Etes-vous malade ?

Elle ne répondit pas et le regarda dure-

ment.

— Mais oui reprit-il inquiet ; comme vous êtes pâle ! asseyez-vous, je vais appeler ma mère.

— N'en faites rien, je vous prie, je ne suis pas souffrante.

— Alors, qu'avez-vous ?

Elle l'enveloppa d'un regard étrange où se confondaient la colère, la douleur, presque la haine.

— Qu'avez-vous ? répéta le jeune homme. Si c'est du chagrin dites-le moi ; vous savez que j'ai plusieurs fois éclairci vos heures noires.

— Vous ? s'écria-t-elle d'une voix âpre.

— Mais oui, moi. Voulez-vous vous confier à moi, et nous prions ensuite ensemble...

— Ne me parlez plus de prier ! fit Gilberte qui suffoquait de rage. Je ne veux plus jamais joindre les mains et plier le cou. Je hais tout ce qui est là-haut ajouta-t-elle en montrant le ciel d'un bleu intense. Vous m'avez appris à connaître un Dieu qui n'est pas bon et je ne veux pas le servir, je ne puis pas l'aimer.

Frappé de stupeur Albéric la considérait douloureusement.

Il ne l'avait jamais vue en tel état.

— Elle souffre, pensa-t-il, mais pourquoi ne me l'avoue-t-elle pas ?

Elle était terriblement jolie, en ce moment, Mademoiselle Mauduit, mais sa beauté était celle de l'ange soulevé contre le Maître.

Elle faisait mal à voir, et cependant on ne pouvait s'empêcher de l'admirer.

A la fin il s'éloigna lentement, disant avec une tranquillité apparente :

— Je savais bien que vous étiez malade ; mais si vous ne voulez pas vous laisser soigner, je ne puis vous y forcer. J'espère tout à l'heure vous retrouver plus calme.

Gilberte le regarda s'éloigner sans un geste pour le retenir.

Et cependant, si, à ce moment, faisant taire son orgueil, elle lui eût murmuré tout bas, calme et confiante comme jadis : "Je suis très malheureuse !" il l'aurait si bien consolée, il eût été si affectueux, si bon ! Qui sait même si son secret ne se fût point échappé de ses lèvres sévères pour réjouir délicieusement le cœur de la pauvre enfant ?

Mais non ; elle monta à sa chambre et là, s'enfermant, elle regarda en face presque avec défi le crucifix suspendu au-dessus de son lit, dernier présent de Madame Daltier :

— Voilà donc ce que tu m'as envoyé parce que je me suis soumise, parce que j'ai cru en toi et que je t'ai aimé plus ardemment encore que celui qui m'a gagnée à toi ? Je me suis livrée à ta miséricorde, je t'ai tout offert, j'ai pleuré mes fautes et mes erreurs, j'ai cherché à les expier, et voilà ma récompense, Dieu implacable ? Je ne te demandais ni un bonheur impossible, ni la fortune, ni la santé, je ne te demandais que le cœur d'Albéric, et tu me le voles pour le donner à une autre !

Froidement elle décrocha du mur la croix d'ivoire et la serra dans un tiroir ; elle retira de sa poche un petit chapelet de lapis et l'envoya rejoindre le crucifix.

Cela fait, elle se laissa tomber sur un pouff et sanglota longuement, la tête dans ses mains. Ces larmes apaisèrent les nerfs mais ne noyèrent pas sa révolte.

Avant que la nuit ne tombât, Gilberte sonna sa femme de chambre, s'habilla coquettement et sortit avec elle.

Elle rapporta de sa promenade deux livres aux titres honteux qui durent s'étonner de se trouver dans la maison Daltier ; puis un rouleau de romances aussi lestes que celles qu'on chantait autrefois chez M. Simiès.

Le dîner sonna ; Gilberte y parut d'une manière excentrique, portant un corsage

ge découvert très bas sur la poitrine.

D'ailleurs, ce n'était pas seulement son costume qui surprenait les yeux, mais l'expression altière, presque démoniaque de sa physionomie.

Madame Daltier échangea un coup d'oeil avec son mari.

Quant à Albéric, il jeta à sa cousine un regard glacé.

Mais nul ne releva l'inconvenance de ce vêtement.

Après le repas, pendant lequel Gilberte ne desserra les dents ni pour parler ni pour manger, on passa comme à l'ordinaire au salon.

Edmée et Marie s'assirent au piano, les hommes prirent leur journal, Madame Daltier son tricot ; Gilberte exhiba un des fameux volumes à la couverture jaune et au titre scabreux, qu'elle se mit à lire tranquillement.

Leur galop à quatre mains achevé, les musiciennes appelèrent Gilberte.

— A ton tour, chérie, dirent-elles, chante-nous Robinson Crusoe, tu sais la romance que tu dis si bien :

S'il fallait qu'aujourd'hui
Quelqu'un mourût pour lui...

— Oh ! non, pas cela, répondit la jeune fille dont un sourire sarcastique plissait la lèvre rouge. J'ai ici de la musique plus nouvelle.

Et elle choisit parmi les feuilles qu'elle avait achetées récemment, quelques couplets tirés de "Mademoiselle Nitouche."

Pendant ce temps, Albéric attirait à lui, nonchalamment, le livre que sa cousine venait d'abandonner sur son siège.

Il l'ouvrit au hasard. C'était un de ces romans à la mode, d'un réalisme brutal, sans style comme sans pudeur.

Le rouge monta au front du jeune homme : "Elle lit cela !" se dit-il avec stu-

peur.

Au fond Gilberte n'en avait pas lu quatre lignes, sa pensée étant ailleurs pendant qu'elle tournait les pages, mais voilà, elle voulait braver l'univers entier et surtout braver celui qui avait cru la ramener à la saine raison chrétienne.

Ce qu'elle chantait en ce moment pouvait aller de pair avec ce volume ; les paroles en étaient d'une poésie heurtée, violente et passionnée.

Tous écoutaient avec surprise cette jolie voix de cristal répéter ces mots presque inconvenants.

Le front de Madame Daltier se couvrit d'un nuage : par bonheur M. Daltier était sorti après le dîner ; lui, n'eût pas été si indulgent.

Lorsque Gilberte se tut, nul ne lui demanda de récidiver ; ses cousines n'avaient rien compris aux étranges couplets et se mirent à causer avec elle.

Gilberte parlait haut, faisant de lugubres plaisanteries et son rire ne sonnait pas franc.

Madame Daltier s'approcha de son fils : Albéric, sais-tu ce qu'elle a ce soir ?

— Je l'ignore, ma mère, répondit tristement le jeune homme, mais à coup sûr il s'est passé quelques chose car elle n'est plus la même.

Un instant Gilberte se trouva près d'Albéric ; il l'appela, et sans lever les yeux sur elle :

— C'est vous qui lisez cela ? demanda-t-il froidement en montrant le volume qu'elle avait apporté.

— Oui répondit-elle d'une voix nette.

Il posa le livre sur un guéridon sans mot dire, mais son visage exprimait un dédain voisin du dégoût.

Puis, apercevant Edmée qui s'amusait à feuilleter les partitions de sa cousine, il reprit :

— Je vous défends de laisser traîner ici

cet ouvrage.

— Vous me défendez ? fit Gilberte avec hauteur.

— Oui.

Et en ce moment il la regarda de telle façon que l'impérieuse enfant baissa les yeux.

Il possédait toujours sur elle la même influence, mais jadis d'un mot il savait la calmer tandis que maintenant !..

Qu'était-il donc arrivé encore une fois ?

— C'est que, poursuivit-il, mes soeurs n'ont pas été habituées à trouver sous leurs mains des écrits de ce genre ; jugez quel serait leur étonnement en lisant seulement ce titre.

— C'est vrai, répondit Gilberte avec amertume, j'aurais au moins dû penser que je suis ici chez vous, non chez moi.

— Pardonnez-moi de vous le rappeler, alors, dit-il en s'inclinant avec courtoisie mais vous paraîsez oublier que les idées de ma famille et les vôtres sont différentes.

Atteinte au fond du coeur, Gilberte ne répliqua pas : il avait raison et il la méprisait peut-être.

Oh ! ce regard qu'il lui avait lancé, elle n'en pouvait supporter même le souvenir.

Et cependant elle pliait malgré elle ; il lui donnait des ordres et elle obéissait en dépit de sa propre volonté.

Où donc prenait-il ce ton de maître, cette autorité à laquelle elle ne pouvait résister ?

Mais oui il avait raison cent fois. Est-ce qu'elle devait se permettre ce qu'elle se permettait là ? Est-ce qu'elle devait exposer ses jeunes cousines à trouver sous leurs yeux ce qu'elles n'avaient jamais vu encore ?

Allait-elle souiller ce foyer ami qui l'avait recueillie alors qu'elle était seule et abandonnée ?

Gilberte se sentit honteuse, mais elle

souffrait d'une manière trop aiguë pour reculer dans le chemin de la rébellion où elle avait fait le premier pas.

Quand vint l'heure de faire la prière en commun, elle se leva, traversa le salon et sortit ; elle l'avait dit, elle ne voulait plus jamais prier.

Quand elle entendit les autres remonter au premier étage pour se coucher, elle parut sur le palier et embrassa ses cousines, mais elle oublia de tendre la main à Albéric.

Celui-ci en éprouva une grande douleur et murmura en la regardant regagner sa chambre :

— J'espérais lui faire quelque bien ; n'aurais-je été sans le vouloir, que l'instrument du mal ?

Comme elle rentrait chez elle, Gilberte s'aperçut que Madame Daltier la suivait.

Celle-ci referma la porte derrière elle, s'assit sur un fauteuil bas, et, prenant la main de sa nièce, elle l'attira à elle :

— Gilberte, veux-tu me dire ce qui t'arrive ?

— Rien ma tante, dit l'enfant en détournant son regard.

— Si tu souffres, pourquoi me le cacher ? Si quelqu'un t'a fait de la peine, avoue-le-moi, mais ne prends pas de ces airs révoltés qui font mal à voir. Réponds-moi, qu'as-tu ?

Gilberte avait la poitrine serrée, les sanglots lui montaient à la gorge, mais elle les refoula et répondit d'un ton léger :

— Ma tante, vous êtes bien bonne de vous inquiéter à mon sujet ; je n'ai ni peine ni malaise, seulement, vous savez, je suis un peu fantasque.

— Alors tu n'as rien à m'apprendre ?

La jeune fille hésita une demi seconde. Allait-elle se jeter dans les bras affectueux de Madame Daltier, tout lui avouer, pleurer ses consolations ?

Mais le mauvais ange lui souffla un

mauvais mot à l'oreille.

— Rien ma tante, répondit-elle encore.

Etouffant un soupir, Madame Daltier se leva, baisa sa nièce au front et quitta la chambre.

X

Cela dura quinze jours pendant lesquels une gêne visible pesa sur la famille Daltier.

Tous, ils aimaient trop Gilberte pour ne pas souffrir de l'état dans lequel ils la voyaient.

Jamais on ne l'avait connue ainsi.

En effet, quand, un an auparavant, elle leur était arrivée, imbue des théories de son oncle, elle les cachait, au moins ces théories, elle dominait ses impressions, se montrait souriante et douce, surtout aimante.

Aujourd'hui elle semblait prendre à tâche d'afficher son dédain pour toutes les choses saintes ou bonnes, de revenir à ses goûts mondains d'autrefois. Et puis elle avait perdu sa grâce caressante, son ton était bref, coupant, son regard empreint de dureté ; l'expression de son visage décelait une amère ironie, et il y avait du scepticisme dans son sourire.

Quel vent d'orage avait donc passé sur cette jeune âme qui s'était ouverte si peu auparavant à la vérité, à la lumière ?

Quelle aile de démon avait donc effleuré ce front d'ange repentant ?

Tous souffraient autour d'elle.

M. Daltier avait le front soucieux et ne répondait qu'avec contrainte au bonjour ou au bonsoir de sa nièce.

Madame Daltier avait tenté quelques tendres réprimandes à divers intervalles auprès de la jeune révoltée ; Gilberte les avait écoutés d'un air poli mais n'en avait tenu aucun compte.

Elle changeait au physique comme au moral : sa beauté rayonnait, éblouissante,

mais elle revêtait quelque chose de presque diabolique.

Une seule fois on put comprendre que le drame intime qui se jouait dans ce cœur fermé, devait être douloureux.

Ce fut le premier dimanche où Mademoiselle Mauduit refusa d'aller à la messe.

— Vous ne croyez donc plus à rien ? lui demanda son cousin qui la regardait fixement.

Elle répondit d'un ton morne :

— Je ne crois plus qu'à l'abandon de Dieu.

Et, agenouillé devant l'autel, l'âme profondément affligée, Albéric murmura :

— Seigneur, quelle croix trop pesante lui avez-vous donc envoyée ?...

Et de ce jour il se dit qu'un grand désespoir avait passé sur cette âme altière ; seulement il n'en devina point la cause.

Seules Marie et Edmée continuèrent à se montrer aussi affectueuses pour Gilberte et Gilberte demeura avec elles ce qu'elle était auparavant.

Elle se disait :

— Je ne veux pas faire ombre à leur vie ; à elles je cacherai mes sentiments de révolte, mes livres mauvais, mes romances libres ; je ne veux pas que, par ma faute, une rougeur monte à leur front.

Aussi quittait-elle avec les jeunes filles son ton acerbe et railleur, ne voulant pas entraîner avec elle ces deux anges dans son enfer.

Un soir pourtant, elle oublia leur présence ; on était à la campagne, groupés sous la véranda. Gilberte, assise sur un siège de bambou, alluma tranquillement une cigarette turque et commença à fumer.

Plongé dans la lecture de sa gazette son oncle ne la vit pas ; Madame Daltier demeura clouée d'étonnement sur son fauteuil.

Albérie s'approcha de sa cousine et, très froidement, enleva de ses lèvres roses la fine cigarette.

Elle leva sur lui ses grands yeux flam-bants de courroux.

— Vous vous feriez mal, dit-il d'un ton glacé.

Et il revint à sa place.

Marie et Edmée riaient en regardant curieusement leur amie ; ce n'était pas dans leur monde que les jeunes filles pre-naient une si bizarre désinvolture ni ces manières cavalières.

Il arriva que, au bout de cette quinzai-ne, Albérie fit un voyage à Paris.

A son retour il parut troublé, inquiet, et jetait de fréquents regards sur Gilberte comme s'il eût voulu parler et ne l'osât.

Il eut de nombreux entretiens avec son père et sa mère, reçut une forte corres-pondance sentant le papier timbré d'une lieue et finalement, un jour, Gilberte fut appelée à l'un de ces conciliabules avec son oncle et sa tante. Albérie n'en fut point exclu, mais il semblait mal à l'aise.

Elle arriva, médiocrement surprise et s'attendant à des réprimandes données sous forme de conseils.

Seulement elle se demanda secrètement irritée, de quel droit Albérie y assistait.

Ce n'était pourtant point de reproches qu'il s'agissait quoique Gilberte l'eût, cer-tes, bien mérité.

Ce fut Madame Daltier qui porta la pa-role :

— Mon enfant, dit-elle d'un ton plus doux encore qu'à l'ordinaire, nous avons à vous faire part d'une chose qui vous sera pénible, très pénible, mais notre de-voir est de vous en instruire, quelque dur que cela nous soit.

— Bon ! pensa Gilberte, je vois ce que c'est, ils vont me chasser de leur maison, eux aussi, seulement ils y mettront des formes.

— Albérie vient de terminer un court séjour à Paris, vous le savez reprit Mada-me Daltier ; or, durant ce séjour il a en-tendu d'étranges bruits courir sur...

— Sur ?... fit Gilberte soudain intéres-sée en relevant la tête.

— Ma pauvre enfant, dit alors M. Dal-tier, je suis désolé de vous porter ainsi un coup brutal ; votre tante saurait vous di-re cela avec moins de brusquerie mais elle ne se sent pas le courage de parler.

— Mais qu'est-ce enfin ? fit Mademoi-selle Mauduit avec impatience ; ce coup, après tout, ne peut être bien terrible ; je n'ai plus personne à perdre, moi ! ajou-ta-t-elle avec une amertume qui ne put échapper à ses interlocuteurs. Mais, re-prit-elle plus vivement, c'est vrai, vous avez parlé de bruits qui courent, sur qui ? sur moi sans doute ? On m'a calomniée ? Bah ! fit-elle avec un éclair de superbe or-gueil dans ses yeux foncés, je suis au-des-sus de tout ; si vous saviez comme cela m'est indifférent !

— Mais ma nièce, il ne s'agit pas de vous, s'écria M. Daltier ; du moins, vo-tre nom est mêlé à cette affaire certaine-ment ; seulement on sait que vous êtes inconsciente de...

— De quoi ? qu'ai-je commis ? Oh ! je sais que j'ai été mal élevée, allez, je sais que je ne vaud pas grand'chose, mais on n'a pas une faute grave, pas même un acte compromettant à me reprocher. A défaut de piété, pour me préserver, j'avais au moins l'orgueil.

— Ce n'est pas cela, murmura le pauvre oncle tout décontenancé.

— Alors qui accuse-t-on ? et de quoi ac-cuse-t-on ?

Madame Daltier toussa pour s'éclaircir la voix.

— La... la fortune de M. Simiès...

— A été mal acquise ? s'écria Gilberte qui bondit tandis que sa pâle figure se tei-

gnait de pourpre. Oh ! ne croyez pas cela, ajouta-t-elle. Mon oncle Simiès pouvait être un impie comme vous dites, un disciple acharné de Voltaire, mais il n'était pas un malhonnête homme.

M. Daltier et son fils échangèrent un regard ; ils n'osaient reprendre la parole.

— Avez-vous des preuves ? demanda Gilberte en se rasseyant.

— Ma cousine, dit enfin le jeune homme, vous comprenez que je me suis pas fié aux premiers mots que j'ai recueillis. Comme vous j'ai cru d'abord à la calomnie, aux propos malveillants, et j'étais prêt à en demander compte aux langues indiscreètes, mais on m'a plus amplement informé. De retour ici j'ai instruit mes parents de cette affaire, nous avons fait une enquête sérieuse et le résultat, je suis fâché de l'avouer, a été à l'avantage des médisants. La fortune que vous a léguée M. Simiès a une source illégitime. Nous vous montrerons d'ailleurs les documents qui le prouvent, car nous n'avons voulu vous parler de cela que lorsque l'évidence a été absolue.

Gilberte fit un geste de dégenation :

— Je n'ai pas besoin de preuve je vous crois. Ainsi mon oncle était un... un malhonnête homme ? Et l'argent dont j'ai joui de son vivant, dont je jouis depuis sa mort, a une origine impure ? Oh ! quelle honte !

Elle courba sa tête humiliée et deux larmes roulèrent sur ses joues. Ses lèvres crispées eurent un sourire amer :

Tout, murmura-t-elle, il faut que j'aie toutes les douleurs, même la honte.

Les Daltier se méprirent sur la cause de ses pleurs.

— Nous aurions dû nous taire, commencèrent-ils.

Gilberte releva son front, et ses yeux eurent une lueur indignée :

— Oh ! fit-elle, je ne vous l'aurais ja-

mais pardonné, au lieu que je vous remercie maintenant.

— Alors, qu'allez-vous faire ? demanda Madame Daltier qui attendait anxieusement sa réponse.

— Mais je n'ai autre chose à faire que de rendre ce bien mal acquis, et cela sans tarder, jusqu'au dernier centime.

Un soupir imperceptible à l'oreille souleva la poitrine d'Albéric Daltier et ses yeux bleus perdirent le regard glacé qu'il fixait sur Gilberte depuis qu'elle se montrait mauvaise.

— Mais mon enfant, reprit M. Daltier dont le front s'éclaircissait, vous ne devez pas restituer la fortune complète. Au temps où votre oncle était agent de change, il n'a fait tort que de quatre cent mille francs à la famille X... or il vous en restera deux cent mille.

— Je ne garderai absolument rien, dit Mademoiselle Mauduit avec énergie.

— Mais, ma nièce...

— Ma tante, il n'y a pas de restriction. Je n'abuserai pas de cette fortune mal acquise, je suis déjà trop honteuse à la pensée que j'en ai joui quelque temps.

— Alors, vous allez redevenir...

— Pauvre, je le sais. Que m'importe ? L'argent m'est odieux maintenant, répliqua fièrement Gilberte. Si la petite rente de douze cents francs qui me vient de ma mère ne peut me suffire, je gagnerai ma vie, voilà tout. J'y avais songé déjà avant la mort de mon oncle. Dès demain, je me mets en campagne pour trouver une position d'institutrice ou de demoiselle de compagnie.

Et, se tournant vers Albéric :

— Mon cousin qui s'est occupé de cette triste affaire, voudra bien accomplir les démarches nécessaires pour que la famille X... rentre au plus tôt en possession de la somme dont elle a été frustrée. Quant au reste de cet argent maudit, il sera dis-

tribué aux pauvres.

— Ma cousine, ce que vous faites est bien, dit Albéric en tendant la main à Gilberte.

Elle y posa une seconde le bout de ses doigts glacés et répondit avec une certaine hauteur :

— Qu'attendiez-vous donc de moi pour me féliciter d'une action toute simple ? Pensiez-vous donc que je détiendrais l'héritage de mon oncle même après ce que vous m'avez appris ?

— Non, ma chère enfant, dit Madame Daltier en l'embrassant, nous n'avons jamais eu cette idée ; seulement vous allez au-delà de votre devoir et nous admirons le détachement avec lequel vous vous sacrifiez.

Quant à vous laisser gagner votre vie, comme vous dites, nous ne le permettrons pas. Vous continuerez à vivre avec nous, redevenez seulement la Gilberte d'il y a un mois et nous vous chérirons plus encore que par le passé. c'est convenu, vous ne nous quittez pas ?

Un peu émue, Gilberte détourna la tête et répondit cependant avec fermeté :

— Je vous remercie, ma tante, mais je dois travailler et je travaillerai.

Comme elle levait les yeux sur Albéric, il crut qu'elle désirait son avis ; après une minute de réflexion il dit :

— Ma cousine a raison, ma mère, et l'occupation forcée lui sera très salubre.

— C'est sûr, pensa amèrement Made-moiselle Mauduit, il est pressé de me voir hors de chez lui. Je ne lui étais qu'indifférente, à présent je lui inspire de l'aversion ; ce n'est pas étonnant ; je me suis montrée à lui sous mon plus mauvais jour. Peut-être aussi que je le gêne. S'il avait deviné mon secret ?...

A cette idée Gilberte pâlit davantage. Madame Daltier qui était songeuse reprit

en caressant la main moite de la jeune fille :

— Seulement il ne faudra pas nous quitter avant d'être un peu plus forte, mon enfant ; vous avez mauvaise mine depuis quelque temps, vous êtes nerveuse, impressionnable, vous avez besoin de nos soins.

— Non, répliqua Gilberte en secouant la tête, je suis bien, et le plus tôt que je partirai sera le mieux.

— Nous vous avons fait de la peine, ma nièce, dit M. Daltier ; il est toujours pénible de se trouver tout à coup dépossédé de la fortune.

— Ce n'est pas cela qui me chagrine, mon oncle, je vous le répète, je ne regrette pas l'argent ; seulement il m'est dur de ne plus respecter la mémoire d'une personne qui, malgré son injustice à mon égard, a été la seule à m'aimer en ce monde.

— La seule ? s'écria Madame Daltier, et nous, Gilberte, pour quoi nous comptez vous donc ?

Gilberte soupira sans répondre ; elle regardait Albéric qui baissa les yeux sous ce regard persistant.

Le même soir Madame Daltier disait à son mari :

— Cette petite nous cache certainement un chagrin qui la dévore. D'ailleurs, il n'est pas naturel à son âge et avec ses goûts raffinés de mépriser autant les biens temporels, elle surtout qui a été élevée dans le luxe et la vie la plus délicate. Cela m'attriste de voir qu'elle va être livrée, jolie et fragile comme elle l'est, à une tâche pénible et souvent ingrate.

— Ma chère amie, Albéric a parlé juste : cette enfant doit apprendre à lutter avec l'existence ; cela lui fera du bien d'être quelque temps dans une sorte de dépendance. Ensuite je vous dirai que, pour nos filles mêmes, cet éloignement sera sa-

lutaire ; je redoute pour elles Gilberte qui avec sa triste science de la vie et les sophismes mauvais jetés dans son âme par ce malheureux Simiès, peut leur être fort nuisible.

— Mon ami, vous êtes dans l'erreur en ce qui concerne notre nièce ; Gilberte n'est point aussi instruite que vous croyez des choses de la vie. Cette enfant n'en sait pas long, mais elle joue à la jeune fille du siècle qui n'a plus rien à apprendre dès l'âge de quinze ans. Quant à son éducation religieuse elle est complète à présent ; Gilberte n'est plus une athée, seulement je me demande quelle catastrophe inconnue à nous est venue apporter le désespoir là où nous avions mis la foi et l'amour. Cependant peut-être avez-vous raison ; l'éloignement de Gilberte sera bon à elle-même comme à nous. Mais nous ne pouvons l'aider à chercher la position qu'elle souhaite. Elle ne peut entrer dans aucune famille de nos amis ou de notre monde. Je la sais incapable de souffler dans une petite âme toute idée incompatible avec ce qu'on enseigne à la jeunesse, mais dans un milieu chrétien elle serait comme un objet disparate. Ce qu'il lui faut ce sont des étrangers, par exemple une famille grecque schismatique assez honorable cependant pour que notre nièce n'ait aucun danger à y courir ; je sais bien que son orgueil qui est sa vertu à elle, la gardera ; elle sait tenir à distance les empressés et les indiscrets, mais aussi elle est si jolie et si séduisante, la pauvre enfant !

— Dieu veuille qu'elle ne souffre pas de ce changement de position, soupira M. Daltier, elle a une grande énergie mais elle n'a jamais vu la vie sous un aspect semblable.

Madame Daltier ne répondit pas ; elle songeait à Albérie qu'elle trouvait plus grave et plus triste depuis quelques jours et en songeant ainsi elle se disait :

— Le malheur serait-il entré dans ma demeure avec cette enfant ?

Par cet instinct de mère qui ne trompe jamais, elle devinait que son fils bien-aimé souffrait de voir Gilberte sortir à la fois de sa vie, de sa maison et de son cœur.

XI

Ma chère tarte,

Merci d'abord pour votre affectueuse lettre et pour votre gracieux envoi auquel ont participé mes cousines.

Certes, les fleurs, les plus admirables même, ne manquent pas à Nice, mais celles de Saint-Loup me sont plus précieuses que toutes les autres.

Pour rassurer votre sollicitude je vous répète que je ne suis pas malheureuse ici et que je me porte bien. Madame Métaxo s'inquiète un peu de mon apparence délicate, mais mes forces suffisent à ma tâche.

D'ailleurs elle est facile ma tâche ; les enfants me sont attachés et se montrent dociles.

On s'amuse à Nice, beaucoup même, mais vous savez que j'ai pris le monde en grippe. Je laisse ma vie couler machinalement puisqu'il faut vivre, mais il me semble que j'ai quarante ans au moins tant j'ai vécu en quelques mois.

Vous me suppliez, chère tante, de revenir à mes croyances chrétiennes, comme il y a un an : certes, je crois, je crois tout ce que vous croyez vous-même, je ne nie plus que la miséricorde de Dieu, mais cela suffit pour que je ne prie plus.

Dieu m'a frappée trop fort, il a eu tort ; je n'étais pas encore assez ancrée dans son amour pour recevoir ses coups en le remerciant et je me suis rebellée parce que je déteste la vie qu'il m'a octroyée sans que j'en aie eu le désir.

Nul n'est scandalisé ici de mon indifférence religieuse car ils font partie de l'E-

glise schismatique ainsi que la plupart des familles que nous voyons.

Oh ! que vous êtes heureux, vous tous, de croire à tout ce que je répudie, moi ! à un Dieu bon et consolateur, à l'amour, à l'amitié, au désintéressement.

J'ai pris pour devise cette philosophique parole : "Il faut rire de tout de peur d'être obligé d'en pleurer". Eh ! bien je n'ai pas même le courage de rire.

Je soupire après les vacances, non pour me reposer mais pour vous revoir. Je rêve souvent à la petite ville de Saint-Loup où je vous sais tous réunis, et je souffre.

Pardonnez-moi cette lettre couleur feuille morte, et faites-moi la surprise d'une visite si c'est possible ; Nice n'est pas si éloignée de Marseille.

Embrassez pour moi mes cousines ; je vous tends, comme autrefois, mon front toujours nuageux.

Gilberte.

A quelque temps de là, Madame Daltier alla voir sa nièce à Nice ; on lui fit les grands éloges de Gilberte qui était vraiment aimée chez les Métaxo et qui brillait incontestablement dans la petite société grecque que l'on voyait dans la ville et aux environs.

Cependant Madame Daltier revint soucieuse chez elle. Son mari et son fils aîné l'interrogèrent avec empressement sur Mademoiselle Mauduit.

Elle répondit :

— L'enfant ne pourrait certainement aspirer à une position plus avantageuse ; elle est très choyée, largement rétribuée, son travail n'est pas trop fatigant mais...

— Quoi donc ? est-elle devenue plus fri vole que par le passé ?

Madame Daltier secoua la tête :

— Ce n'est pas cela ; au contraire le plaisir paraît lui peser ; elle est triste, fort pâle, ses yeux sont creusés et brillants, el-

le a beaucoup maigri.

— Le climat ne lui convient peut-être pas, hasarda Albérie.

— Cette petite fille est incompréhensible, murmura M. Daltier, elle nous cache assurément quelque chose et cela lui fait mal.

— Ensuite, poursuivit Madame Daltier, je crains pour elles les assiduités des hommes reçus chez les Métaxo.

— Comment cela ? s'écria Albérie très vivement ; mais s'il y a lieu de la troubler, ma mère, il faut qu'elle nous revienne au plus vite ; nous ne pouvons permettre...

Madame Daltier regarda son fils avec étonnement :

— Nous n'en sommes pas encore là, dit-elle ; Gilberte ne s'aperçoit pas même des attentions dont elle est l'objet, habituée qu'elle a toujours été aux flatteries du monde ; seulement il arrive souvent qu'une jeune femme ayant auprès d'elle une jeune fille... subalterne après tout, prend ombrage de l'admiration partagée entre deux. Madame Métaxo aime certainement beaucoup Gilberte, Mais j'ai surpris une fois un certain froncement de sourcils quand la pauvre mignonne, sans le vouloir, accaparait au salon une partie des visiteurs. Si quelque jour, Madame Métaxo manifeste un peu de mécontentement à ce sujet, Gilberte qui est fière quittera immédiatement sa maison.

— Elle devrait le faire à présent.

— Non, mon fils, pas d'exagération ; il serait maladroit de troubler la quiétude dans laquelle vit ta cousine. Qu'est-ce que cela ? et à quel beau tableau n'y a-t-il pas d'ombre ?

Les vacances arrivèrent, mais Gilberte ne les passa pas avec ses parents, et voyagea avec les Métaxo.

Ceux-ci ne revinrent de Suisse qu'en octobre.

Depuis quelque temps les lettres de Gilberte se faisaient plus rares et plus courtes.

Elle ne se plaignait pas, mais depuis leur retour à Nice elle trouvait un changement marqué dans la manière d'être à son égard de Madame Métaxo.

La jeune femme se montrait fantasque avec elle, et parfois impérative.

Gilberte garda le silence mais sa résolution fut bientôt prise.

Un jour, lord Harson un richissime anglais donna une fête de nuit à bord de son yacht de plaisance. Le jeune Daltier y fut amené par un ami, non qu'il aimât le monde, mais il espérait y rencontrer Gilberte, sachant les Métaxo conviés à cette soirée.

Il était près de minuit quand Albéric aborda le joli bateau pavoisé de drapeaux et éclairé par une masse de lanternes vénitiennes ; le bal était dans tout son entraînement.

Après quelques tours de valse, attiré plus par la beauté de cette nuit d'automne que par les enchantements de la danse, Albéric chercha un coin écarté et solitaire pour y rêver tranquille.

Il en découvrit un à l'arrière du bateau, séparé du reste du pont par une grande toile à voile ; et à son grand étonnement, il y trouva assise sur un tas de câbles appuyé au bastingage, Mademoiselle Mauduit qu'il pensait absente de la fête.

Elle n'était éclairée que par la molle lumière tombant des lanternes blutées suspendue aux mâts ; ses grands yeux sombres étaient pleins de mélancolie sous son front qui avait la mate blancheur du marbre.

Albéric n'osait s'avancer de crainte de faire envoler cette gracieuse apparition.

Mais elle l'aperçut à son tour, et l'éclat métallique de ses prunelles trahit seul son émotion.

Comme elle ne faisait pas un mouvement, il vint à elle, courba sa haute taille et prit sa main froide dans les siennes.

— Comment êtes-vous ici ? lui demanda-t-il.

— Parce qu'on m'y a amenée, répondit-elle laconiquement.

— Vous ne paraissez pas vous amuser beaucoup ?

— Je ne me plais nulle part, murmura-t-elle d'une voix lassée.

Il ne répondit pas mais regarda cette tête blonde, pensive, adorablement triste, qui se penchait comme sous le poids d'un fardeau trop lourd.

La pauvre enfant semblait faible et brisée.

Et pourquoi était-elle là toute seule tandis qu'on dansait non loin et que certainement plus d'un galant cavalier amoureux d'elle la cherchait en vain ?

— Ainsi, reprit Daltier après une minute de science, vous regretterez d'être entrée dans cette famille que vous aimiez, dont vous êtes aimée ?

— J'aime toujours les enfants, mais... je suis décidée à les quitter prochainement.

— Pourquoi cela ? que vous a-t-on fait ?

— Cette femme m'a humiliée, dit Gilberte sans désigner autrement Madame Métaxo, et les yeux dilatés par la colère. Or, je ne veux pas être humiliée.

— A quel propos cela ?

— Déjà depuis quelques semaines je me la sentais hostile. Enfin elle m'a fait entendre que j'étais... coquette Est-ce ma faute à moi si les gens qu'elle reçoit ont été aimables pour moi ? Pourquoi me forçait-elle à l'accompagner dans le monde ? L'en avais-je priée ? Ai-je cherché les compliments ? Ai-je jamais encouragé ces empressés plus fatigants qu'amusants, certes ?

— Bien vrai, vous me l'affirmez, vous

ne les encouragez pas ? demanda le jeune homme qui était comme suspendu à ses lèvres.

Elle se leva toute droite sur le tas de cordages et laissa tomber ces mots avec hauteur :

— Vous aussi... vous croyez ? Pour qui me prenez-vous donc ? pour une de ces stupides coquettes qui... Au fait, c'est juste...

— Mais Gilberte, je n'ai aucune pensée offensante à votre égard, ma pauvre enfant. Je sais seulement que la position que vous avez voulu prendre est souvent fort délicate et, et... faite comme vous l'êtes, vous vous trouverez/exposée journellement à ces ennuis-là.

Elle ne comprit pas qu'il faisait allusion à ses charmes physiques et se méprit sur le sens de ses paroles.

— Je sais bien, reprit-elle amèrement, vous m'avez toujours prise pour une créature artificielle et vaine. Mais que m'importe votre opinion maintenant ?

— Monsieur Daltier, poursuivit-elle, l'appelant ainsi, comme pour mieux marquer son ressentiment, vous m'aviez rendu bonne, vous aviez fait une chrétienne d'une jeune fille follement imbue de doctrines erronées, vous aviez éclairé ma raison et mon âme... puis, vous avez d'un coup de main défait tout votre ouvrage, renversé cet échafaudage de bonnes résolutions et de grandes pensées que vous aviez construit en moi. C'est votre faute si je suis redevenue plus mauvaise que je ne l'ai jamais été, car à présent je sais quels sont mes devoirs et je ne veux pas les remplir.

— Ma faute ? c'est ma faute ?... répétait Albéric atterré. Moi ?... que vous ai-je fait, que voulez-vous dire ?...

Soudain une idée lui vint, folle sans doute, car l'éclair allumé dans ses yeux

s'éteignit aussitôt. Non, ce ne pouvait être cela ?

— Que vous ai-je fait ? Mais parlez-donc ? répéta douloureusement le jeune homme.

Sans répondre à cette question, elle s'écria, tandis qu'un mystérieux souffle de colère animait son beau visage :

— Ah ! c'est une cruelle chose que de vivre quand on voudrait mourir. Vous m'avez enseigné qu'on ne doit pas voler au Créateur sa propre existence, je ne le ferais peut-être pas, mais...

— Que ferez-vous, Gilberte ?

— Je vous l'ai dit, je vais quitter la famille Métaxo, je m'éloignerai de la France ; je ne me suis engagée comme demoiselle de compagnie auprès d'une dame étrangère qui part pour le Sénégal.

— Pour le Sénégal ? Mais c'est la mort cela, Gilberte, vous êtes insensée ou bien vous voulez railler.

— Je n'en ai guère envie pourtant.

— Savez-vous bien ce qu'est le climat meurtrier de ce pays ?

— Je le sais.

— Et vous vous figurez que votre frêle tempérament pourra le supporter ?

— Non, et c'est pour cela que j'y vais.

— Mais que se passe-t-il donc en vous, malheureuse enfant ? s'écria-t-il avec angoisse.

Elle redressa orgueilleusement sa tête pâle avec un geste de défi.

— Voilà ! dit-elle, c'est mon secret.

Certes, elle était bien jolie en ce moment Mademoiselle Mauduit, mais elle effrayait presque.

Albéric Daltier baissa les yeux pour cacher la flamme qui s'allumait sous sa paupière.

— Vous me faites peur, murmura-t-il. Je vous en supplie, revenez à vous. Vous souffrez, on vous a froissée, la vie nouvelle que vous avez choisie vous a heurtée

cruellement, vous serez plus heureuse sous notre toit ; revenez-nous, vous redeviendrez bonne. Oh ! ne souriez pas ainsi, vous me faites mal. Laissez-moi demain vous ramener chez ma mère.

— Demain, dit-elle d'un air étrange, oui demain je serai à Marseille.

Il prit cela pour un acquiescement, et craignant que leur double absence ne fût remarquée, il retourna au bal la laissant à son rêve.

Il rentra dans le tourbillon joyeux, et la danseuse qu'il invita pour la valse qu'entonnait l'orchestre put remarquer que ce grand jeune homme à la taille superbe avait le front mouillé et la joue pâle.

Après quelques tours d'une danse qu'il exécutait fort à contre-cœur, il rencontra Madame Métaxo, étincelante dans sa robe nacarat semée de brillants.

— Où donc est votre cousine, monsieur Albéric ? demanda-t-elle gracieusement, je n'ai pu l'apercevoir de toute la soirée ?

— Je la quitte à l'instant, madame, répondit froidement le jeune homme ; elle se repose à l'abri de la foule.

— Est-elle souffrante ?

— Non, madame, mais profondément triste et elle m'a fait part de sa résolution que vous devez connaître.

— Oui, fit Madame Métaxo, soucieuse, et à ce sujet je vous dirai toute ma pensée : Mademoiselle Mauduit doit être malade ou tourmentée par un ennui secret. J'avoue que j'ai été un peu vive avec elle, l'autre jour, je le regrette, mais ce n'est pas pour ce'a qu'elle quitte ma maison, car au fond elle doit sentir que nous l'aimons tous. Elle m'a dit un jour qu'elle voudrait mettre l'immensité entre elle et la France.

— Elle a dit cela ?

— Oui, monsieur. Ainsi ne soyons pas étonnés qu'elle ait saisi avidement l'occasion de s'expatrier.

— Ah ! elle vous a aussi appris ?...

— Qu'elle part pour le Sénégal, oui certainement, elle ne me l'a pas caché. Concevez-vous une pareille idée ? C'est vouloir la mort.

— L'ingrate, murmura douloureusement le jeune homme, elle ne nous a jamais aimés !

Madame Métaxo regarda Albéric d'un air étrange.

— Peut-être que si, répondit-elle, seulement vous n'avez pas pu le voir.

Et sur ces paroles énigmatiques, la jeune femme s'éloigna, laissant l'ingénieur immobile comme pétrifié au milieu du pont.

— Que veut-elle dire ? murmura-t-il en passant sa main sur son front.

Puis il s'élança à l'arrière, toujours solitaire derrière son rideau de voile gondronnée, où il avait laissé sa cousine l'instant d'auparavant.

Mais cette place était vide.

Il fouilla du regard tous les groupes de danseurs, tous les coins et recoins du yacht, de la dunette, à l'entrepont, il ne vit point Mademoiselle Mauduit par la raison que, en ce moment, elle voguait vers la terre en compagnie de M. et Madame Métaxo et de quelques personnes lasses de la fête.

— Je la reverrai à Marseille, se dit-il alors, n'a-t-elle pas dit qu'elle y serait prochainement ? là je la forcerai bien à m'ouvrir son cœur.

Et, possédé d'un pressentiment de joie indicible, il alla s'accouder à l'arrière du yacht, à la place qu'avait quittée Gilberte.

XII

C'était par une furieuse tempête d'équinoxe ; la mer faisait rage dans les cinq ports de Marseille et passait jusque pardessus les jetées.

Nul n'osait s'aventurer en mer par ce temps formidable, et bien téméraire eût été le marin qui eût osé lancer sur la vague sa plus solide barque.

Le chapeau enfoncé sur les yeux, bien serré dans son paletot pour défier le mistral, Albéric Daltier passait devant la Bourse pour se rendre quai du vieux port; en traversant la petite rue qui contourne les premières maisons de la Cannebière, il aperçut la forme svelte d'une jeune femme en costume de voyage, qui discutait avec un homme âgé devant le bureau du rez-de-chaussée portant pour enseigne : Compagnie générale de navigation, etc.

Cette jeune femme avait la tournure fine et distinguée de Mademoiselle Mauduit.

L'ingénieur, au lieu de poursuivre sa route, tourna la petite rue et s'arrêta net devant le bureau. Il put entendre la voix claire de Gilberte prononcer ces mots :

— Ainsi je n'aurai à m'occuper de rien ! je vous confie mes bagages, et demain matin, je n'ai qu'à prendre possession de ma cabine sur le Guadiana. Combien de temps mettrons-nous à toucher Barcelone ?

— Oh ! oh ! cela dépend, car nous voilà aux équinoxes et la mer est mauvaise surtout dans ce golfe du Lion où les tempêtes sont incessantes.

Tandis que l'homme parlait, la voyageuse touchée légèrement à l'épaule se retournait vivement, prête à foudroyer du regard le passant assez osé pour se permettre cette familiarité.

Mais elle pâlit sous son voile de gaze grise.

— Vous ?... murmura-t-elle, vous ?

— Que faites-vous ici ? dit Albéric Daltier.

— Vous le voyez, je prends des arrangements pour partir.

— Pour ?...

— Pour Barcelone où m'attend Mada-

me Lliassa que je dois accompagner au Sénégal.

— Ainsi, c'était donc sérieux.

— On ne peut plus sérieux ; je ne mens jamais, et je ne plaisante pas non plus.

— Et, si j'ai bien entendu, le Guadiana part demain ?

— Oui, demain matin il lève l'ancre.

— Et vous partirez sans nous dire adieu, sans nous serrer la main. Mais vous nous en voulez donc bien, mon Dieu ?

— J'allais de ce pas faire mes adieux à votre mère, à mes cousines... dit-elle.

Il se rapprocha d'elle :

— Gilberte, fit-il, pour Dieu laissez-moi vous parler, mais pas là, cet homme nous écoute.

Il l'entraîna de l'autre côté de la rue, et, sans faire attention à la foule bruyante et affairée qui allait et venait autour de la Bourse :

— Gilberte, reprit-il suppliant, cessez cette atroce comédie.

— Je vous ai déjà dit que je ne joue pas la comédie, mon cousin. Je suis on ne peut plus sérieuse et nulle puissance humaine ne m'empêchera de partir.

Et il y avait une résolution farouche dans ses yeux sombres.

— Nulle puissance humaine ?... (Il se pencha tout près d'elle) hormis celle de l'amour, Gilberte, oh ! Gilberte, si je vous disais, moi, que je vous aime, que je vous ai aimée bien avant même que vous n'ayez fait attention à moi ? que j'ai souffert horriblement de votre absence et que si vous partiez...

Il n'acheva pas ; nerveusement, Mademoiselle Mauduit se cramponnait à son bras pour ne pas tomber ; elle avait le ciel dans le cœur, mais elle se sentait mourir.

Il la regarda et lui voyant le visage livide, les yeux fixes et les lèvres blanches, il héla un coupé qui passait, aida la jeune fille à y monter et prit place à côté d'elle

après avoir jeté son adresse au cocher.

En voiture, Gilberte ferma les yeux et laissa aller sa tête sur les coussins, murmurant seulement d'une voix intelligible :

— Je suis heureuse... Je suis heureuse.

Ce fut un corps presque inerte que le jeune ingénieur retira du coupé quand il s'arrêta, rue Montgrand.

Gilberte ne reconnut ni sa tante ni ses cousines. La pauvre femme épouvantée la déshabilla et la coucha elle-même ; puis elle la veilla en attendant le médecin.

Gilberte divaguait.

Albérie errait aux alentours de sa chambre comme un fantôme.

— Comment est-elle ? demanda-t-il avidement à l'une de ses soeurs qui en sortait.

— Mal, répondit tristement la jeune fille.

— Quoi n'a-t-elle pas recouvré ses sens ?

— Oui, mais elle ne nous reconnaît pas et profère toutes sortes de paroles étranges. Maman nous a renvoyées, Marie et moi.

Et l'enfant se mit à pleurer.

— Si elle allait mourir, répétait-elle, dis donc, Albérie, si elle allait mourir.

Ces paroles sonnèrent comme un glas funèbre aux oreilles du jeune homme.

Dieu ! mourir ? et sans être en paix avec le ciel ?...

Oui, si Dieu allait la punir de tous ses blasphèmes, de ses révoltes ? Si elle ne reprenait pas connaissance, et allait passer ainsi dans l'éternité sans confession ?

— O mon Dieu ! mon Dieu ! cria dans son coeur Albérie en s'enfuyant, faites-moi souffrir mille tourments, torturez-moi en purgatoire pendant des siècles s'il le faut prenez-moi cette enfant que j'adore, que je ne la revoie jamais si vous le voulez, mais ne perdez pas cette pauvre âme que j'ai voulu vous donner et à laquelle je

me suis attaché de toutes les forces de la mienne !

Il alla frapper doucement à la porte de la chambre bleue, l'ancienne chambre de Gilberte.

— Mère, puis-je entrer ?

— Toi ? fit Madame Daltier étonnée, en entr'ouvrant la porte.

— Oui, il faut que je la voie. Oh ! mère je vous en supplie.

— Elle souffre bien. Entre une minute, dit-elle, prenant son fils en pitié.

Gilberte s'agitait sur son lit. Ses longs cheveux dénoués encadraient sa blanche figure qui allait de droite à gauche sur l'oreiller, avec ce mouvement inconscient des malades que le délire possède.

Albérie ne put comprendre les phrases hâchées, incohérentes que prononçaient ces lèvres chéries.

Un instant il posa sa main sur le front brûlant de la jeune fille qui s'apaisa alors et la regarda fixement :

— Qui êtes-vous ? dit-elle, venez-vous encore me tourmenter.

Il retira sa main et un sanglot s'étouffa dans sa gorge.

Madame Daltier leva les yeux avec effroi sur ce fils qu'elle n'avait pas vu pleurer depuis des années.

— Mère, je l'aime, dit-il, ne l'aviez-vous pas deviné ?

Avant de s'éloigner il porta à ses lèvres quelques mèches de cette chevelure superbe massée sur l'oreiller, et fit mentalement cette prière :

— Mon Dieu, qu'elle ne meure pas sans vous bénir et sans obtenir votre pardon. Je me livre à vous, faites-moi souffrir tout ce qu'il vous plaira. Je vous ferai tous les sacrifices, même, s'il le faut celui de ne jamais l'avoir pour femme.

Le docteur arriva ; quand il eut terminé son examen il trouva dehors le jeune Daltier qui l'interrogea anxieusement :

— Mon ami, répondit le vieillard, le cerveau est gravement atteint, mais la constitution est saine et jeune. Nous la sauverons si Dieu le permet. N'est-ce pas, il y a longtemps que cette enfant souffre?

— Docteur... je l'ignore, mais cela devait être ; elle était si triste depuis bien des mois et elle changeait à vue d'œil.

— C'est cela, il y a quelque chose.

— Docteur, vous la guérirez ?

— Je l'espère, d'ailleurs elle est en si bonnes mains : Madame Daltier est la meilleure des garde-malades.

La fièvre suivit son cours. Il y eut de terribles heures d'angoisse pendant lesquelles on désespérait presque de sauver Gilberte.

Aux moments de délire Madame Daltier seule restait auprès de sa nièce.

Elle avait enfin compris le secret de cette pauvre âme plus souffrante que le corps et cela lui avait donné la clef de ce mystère fait de révoltes, de colères, de désespérances où elle avait vu plongée la jeune fille.

Elle comprenait comment la chère enfant, toute convertie et remplie de résolutions sincères, voyant éclore peu à peu dans son cœur un sentiment tout nouveau en elle, avait vu soudain brisés ses desirs ardents mais sages. Pour celui qu'elle chérissait dans le silence de son âme, elle avait cru n'être qu'un objet d'indifférence pour ne pas dire d'aversion, et elle en avait terriblement souffert.

Et elle n'avait pas de mère, pas de sœur pas d'amie sérieuse à qui confier ce poids trop lourd pour son cœur.

De là ses rébellions contre la vie et contre le ciel, ses dégoûts amers et son désespoir, puisqu'elle ne pouvait plus s'appuyer désormais sur la main qui l'avait soutenue et guidée un an au moins.

Et pendant les interminables heures nocturnes ou celles non moins douloureuses

du jour, Madame Daltier écoutait les plaintes déchirantes qui s'échappaient de ce cœur brisé.

Les larmes lui venaient aux yeux car, à travers son délire, l'âme de Gilberte se dévoilait tout entière, c'est-à-dire, pure, aimante, élevée.

Rien n'avait pu déflorer son innocence naturelle. Ce qu'elle avait entendu dans la maison de son oncle Simiès, ce qu'elle avait lu dans les romans réalistes et anti-religieux qu'on lui avait mis dans les mains, elle ne l'avait pas compris.

Les vaines utopies, les sophismes dangereux, les exemples mauvais, n'avaient qu'effleuré sa pensée et formé autour de son âme comme une écorce qui était tombée au premier souffle pur, pour la laisser candide et fraîche.

Cette découverte fut pour Madame Daltier un immense soulagement.

Un soir en embrassant son fils qui quêtrait de longs détails sur la malade, elle lui dit en le regardant au fond des yeux :

— Albéric, cette enfant est digne de toi.

— Comment cela ma mère, je ne comprends pas...

— Ecoute, je sais que tu l'aimes car tu me l'as avoué ; quant à elle, je ne savais rien ; maintenant j'ai compris son cœur, dans son délire elle me l'a révélé tout entier ; sans qu'elle le veuille elle a trahi son secret. Mon fils chéri, ta tendresse est bien partagée, crois-moi. Gilberte a une nature magnifique qui ne demandait qu'un peu de bonheur et d'affection pour s'épanouir. Quand la santé et la joie en auront refait la Gilberte que nous avons connue quelque temps, avec quelle allégresse je l'appellerai ma fille !

L'ingénieur l'embrassa comme un fou :

— Mère, oh ! mère que vous êtes bonne ! et qu'il me tarde de la revoir !

Le lendemain, pieds nus, le rosaire aux doigts le jeune homme escaladait la colli-

ne de Notre-Dame-de-la-Garde, et jetait sous le ciel bleu une fervente action de grâces.

Peu à peu le mal s'éloigna, la fièvre s'apaisa. Dieu n'avait pas fini son oeuvre dans cette âme. Il voulait lui donner la félicité pour laquelle elle semblait faite, et décharger ses épaules fragiles de la croix pesante.

Un jour vint où Gilberte put embrasser sa tante et la remercier de ses soins, ainsi que Marie et Edmée qui avait merveilleusement secondé leur mère.

Madame Daltier s'attachait de jour en jour davantage à celle qu'elle considérait désormais comme son enfant.

M. Daltier à son tour, se prenait pour sa nièce d'une affection d'autant plus vive qu'il lui avait témoigné jadis plus de froideur; touché des confidences que lui avait faites sa femme sur la jeune malade, il entraînait souvent chez Gilberte et lui montrait une tendresse toute paternelle.

— Et lui, voulez-vous le voir ? demanda Madame Daltier en caressant les cheveux d'or sombre de la jeune fille.

— Lui ? fit-elle en ouvrant plus grands ses yeux agrandis par la maladie.

— Oui, Albéric. Puis-je lui dire que vous lui permettez d'entrer ? il attend ce moment avec tant d'impatience !

Gilberte fit un signe d'assentiment, mais sa tristesse lui était revenue, une tristesse résignée qui faisait peine à voir.

Quand elle vit son cousin se diriger vers son lit une faible rougeur colora ses pommettes, elle lui laissa prendre sa pauvre petite main diaphane qui penchait sur la couverture.

Il la porta lentement à ses lèvres, et elle le regarda étonnée.

— J'ai donc été bien malade ? pensa-t-elle sans attacher d'autre importance à cette action.

Mais elle aperçut deux larmes dans les

yeux bleus d'Albéric.

C'est qu'il se sentait le coeur déchiré à la vue de ce visage d'albâtre, de ce corps émacié, de ces paupières creusées et cerneées, de ces traits tirés mais toujours charmants sur lesquels la douleur, morale autant que physique, avait laissé une trace. Albéric, embrasse ta petite fiancée, dit soudain M. Daltier derrière son fils, demande-lui si elle le permet.

Gilberte ne comprenait pas et les regardait tous avec une sorte de farouche interrogation.

— Voulez-vous être mienne, ma Gilberte aimée ? dit alors Albéric en se penchant sur son front blanc pour le baiser.

Alors elle comprit.

C'était donc vrai ce qu'elle avait entendu là-bas, quand elle organisait son voyage pour un pays lointain ? Elle ne les avait donc pas rêvées ces paroles auxquelles elle n'avait pu croire.

Alors c'était trop de bonheur.

— Mère, elle se trouve mal ! cria soudain le jeune homme en se relevant avec terreur.

Il avait senti ce front se glacer sous ses lèvres ; il voyait ces prunelles se voiler, ce visage se décomposer.

— Ne crains rien, la joie ne tue pas, répondit Madame Daltier en portant secours à la malade.

Ce ne fut qu'une courte faiblesse et Gilberte rouvrit les yeux pour jouir avec ivresse de son bonheur.

De ce jour la convalescence marcha rapidement, et Gilberte ne regretta pas d'avoir échangé le pont mobile du Guadiana contre le toit béni des Daltier.

On revient d'une messe d'action de grâce à Saint-Charles où toute la famille, y compris Gilberte, a fait la communion

pour remercier Dieu d'avoir non seulement guéri le corps, mais encore ramené à lui la brebis égarée.

Après le déjeuner égayé par une douce causerie et de joyeux projets d'avenir, Gilberte et Albéric s'entretiennent ensemble dans le petit salon qui a vu les premières joies pures et les premières désolations de la jeune fille.

— A quelle époque notre mariage ? demande Albéric dont le visage rayonne d'une allégresse sans bornes.

— Mais pourquoi pas tout de suite, tout de suite ? crie Henri qui a entendu la question.

Gilberte sourit, puis tout bas et penchant sa tête blonde :

— Mon ami, je ne suis pas encore digne de vous, je voudrais faire quelque chose pour vous mériter, pour atteindre à votre hauteur.

— Oh ! Gilberte, vous êtes meilleure que moi, car vous avez dû lutter, vous, et vous étiez une pauvre brebis jetée dans la gueule du loup, tandis que moi...

— Tandis que vous, vous êtes ce que j'ai connu sur la terre de plus noble et de plus grand.

— Mais vous ne me répondez pas, Gilberte, êtes-vous donc si peu pressée d'être à moi ?

Et ce mot était à la fois une caresse et un reproche.

— Quand vous voudrez, répondit doucement la jeune fille.

— Alors bientôt, cria de nouveau Henri, quand on a le bonheur sous la main, il ne faut jamais reculer le moment de le saisir !

— F I N —

Comment La Flotte Allemande du Pacifique fut Détruite.

C'est, on se le rappelle, le 1er novembre que l'escadre allemande du Pacifique, qui ne s'était encore signalée que par le bombardement inutile autant que barbare de Papeete (Tahiti), détruisit la petite division anglaise de l'amiral Craddock, au large des côtes chiliennes, à la hauteur de Coronel.

La vaillance éprouvée des équipages britanniques n'avait pu compenser l'infériorité de leurs navires et la portée moindre de leurs canons.

La division Craddock ne comprenait en effet que les navires ci-après : un croiseur cuirassé de 15,000 tonnes ancien, le "Good-Hope", armé de deux pièces de 254 m/m et de canons de 152 m/m ; un croiseur cuirassé de 10,000 tonnes, le "Monmouth", armé exclusivement de pièces de 152 m/m, et en serre-file un vieux cuirassé, le "Canopus", qui montait bien 305, mais que sa modeste allure de 16 noeuds risquait fort de laisser en arrière. C'est bien, en fait, ce qui est arrivé. Le "Canopus" n'a même pas paru sur le champ de bataille et les deux croiseurs anglais ont été littéralement écrasés sans pouvoir se défendre par le feu, des seize canons de 203 m/m des deux croiseurs cuirassés allemands "Scharnhorst" et "Gneisenau."

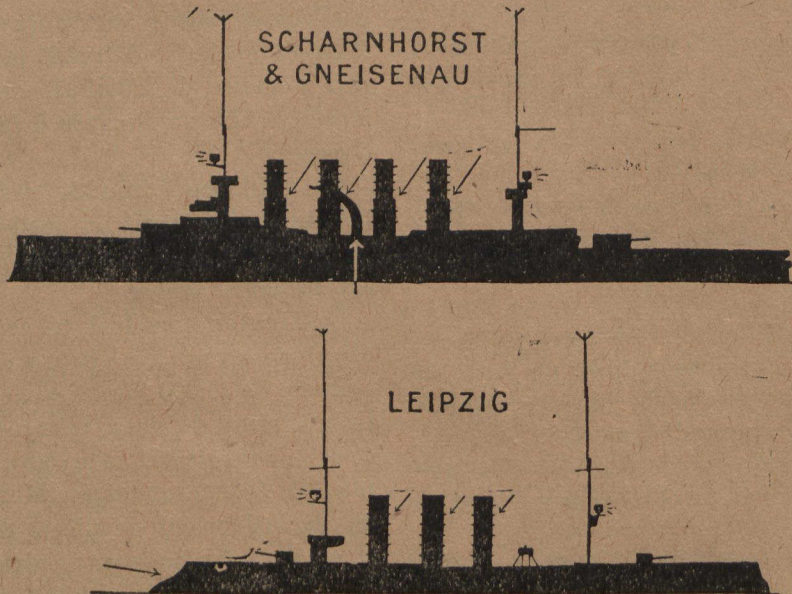
Depuis lors on n'avait plus entendu parler de l'escadre allemande, puis un beau jour, le 8 décembre exactement, on apprit que les trop orgueilleux bateaux allemands venaient d'être envoyés au fond de l'eau par les canons anglais.

Et l'on comprend très bien ce qui s'est passé. Avant le combat de Coronel, l'escadre allemande s'était embusquée sur les côtes chiliennes, où elle bénéficiait peut-être de certaines complaisances et certainement d'une de ces préparations habiles qui sont la démonstration la plus éclatante de la préméditation de la guerre. L'amiral von Spee avait utilisé comme base navale de fortune l'archipel de Juan-

berg, Leipzig et Dresden" et tous les charbonniers dont il disposait, et il est allé passer au sud du cap Horn pour chercher dans l'Atlantique un nouveau champ d'exploits.

Justement, une escadre anglaise sous les ordres du vice-amiral Sturdee faisait le chemin inverse pour aller venger les morts de Coronel.

On ne l'a pas crié sur les toits, mais il



Silhouettes des navires allemands coulés par les anglais dans le Pacifique. Ces bateaux possédaient des cheminées extensibles qui, une fois repliées, offraient une cible moins grande aux coups de l'adversaire.

Fernandez, illustré par l'histoire de Robinson Crusoe et situé à un millier de milles environ de la côte chilienne.

Eventée, la manoeuvre ne pouvait se prolonger. Le Chili avait dû faire respecter sa neutralité. Fermées les stations clandestines de T.S.F. Fini le relais de Juan-Fernandez occupé par des torpilleurs chiliens. Alors l'amiral allemand a rallié autour de ses deux croiseurs cuirassés les trois croiseurs protégés "Nurn-

est aisé de le deviner, dès la nouvelle de l'échec l'Amirauté britannique a pris toutes les mesures nécessaires pour le venger. La première était d'expédier dans le Pacifique une force mieux combinée que la première.

Par un singulier retour du destin, les deux escadres se sont rencontrées au point exact de jonction des deux océans. Sur ce que fut cette rencontre, nous n'avons que peu de détails. L'essentiel est le

résultat: l'anéantissement de la force navale allemande.

Les deux beaux croiseurs cuirassés de l'amiral von Spee ont péri avec le chef et les hommes vaillants qui les montaient. Un des trois croiseurs protégés, le "Leipzig", a partagé leur sort ainsi que deux charbonniers. Les deux autres sont également condamnés. Poursuivis, traqués, ils doivent périr ou échouer dans un port neutre. De toute façon, ils sont hors de course.

C'est un rude coup pour la marine allemande. Elle perd d'une seule fois les deux meilleurs croiseurs cuirassés de la classe antérieure aux dreadnoughts: des bâtiments de 11,000 tonnes, filant 23 noeuds, portant chacun 88 pièces de 203 millimètres et 6 pièces de 152 millimètres.

La disparition de trois de ces croiseurs rapides de 3,000 tonnes, dont les exploits de l'"Emden" ont démontré la valeur comme détrousseurs des mers, n'est pas moins sensible. Et puis, avec les navires de l'a-

miral von Spee s'effondre la seule force navale germanique battant librement les mers puisque la grande flotte d'Europe n'ose affronter une partie trop inégale.

Le sacrifice en hommes est également très lourd: 765 hommes pour chacun des croiseurs cuirassés, 286 officiers et matelots pour chacun des croiseurs protégés plus les équipages des navires convoyeurs. C'est au moins 2,000 morts dès maintenant.

Et les vainqueurs, par contre, n'ont subi que des pertes infimes. Cette disproportion a toujours été la caractéristique des batailles navales, où la mer fait plus de victimes chez le vaincu que le canon. Elle s'est affirmée avec un éclat extraordinaire dans cette guerre, où les adversaires sont également entraînés. La supériorité du matériel est décisive. Les canons les plus forts ouvrent le feu au maximum de portée, et l'affaire est réglée avant même d'être disputée.

— o —

LES TURBINES A VENT

L'ancien moulin à vent s'est transformé; il est maintenant devenu la turbine à vent, et grâce aux améliorations apportées, aux progrès réalisés dans sa construction, son rendement a été de beaucoup augmenté.

Les ailes du moulin à vent d'antan ont été remplacées par une roue à ailettes en fer galvanisé, qui utilise beaucoup plus avantageusement la force du vent. Les roulements sont à billes et les engrenages sont noyés dans un bain d'huile. La roue à ailettes est placée au sommet d'une tour à croisillons, et un dispositif spécial la

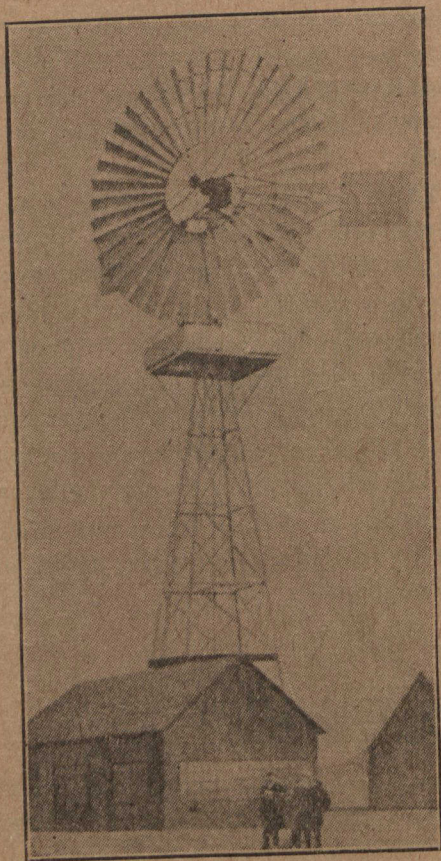
fait se présenter au vent, de n'importe quel point de l'horizon qu'il vienne.

Ainsi construite, une turbine à vent fonctionne au moindre souffle de l'air. Avec un vent doué seulement d'une vélocité de six milles à l'heure, il est possible de mettre en marche une petite dynamo.

Une turbine de ce genre a été installée récemment aux îles Canaries. Elle fournit, par l'intermédiaire d'une dynamo, bien entendu, un courant électrique suffisant pour l'éclairage, la ventilation, le chauffage des poêles de cuisine et le fonctionnement de plusieurs machines d'une

forme d'importance moyenne.

On se sert de plus en plus de la turbine à vent pour pomper l'eau dans des citernes et pour faire fonctionner de petites dynamos.



Turbine à vent.

L'installation d'une turbine à vent ayant une roue de 16 pieds de diamètre, revient, y compris une dynamo et des accumulateurs, revient, disons-nous, à environ \$1,000. Quand on considère que la force motrice ne coûte rien et qu'une turbine à vent n'exige guère de réparations et dure de longues années, le coût de l'installation n'est vraiment pas élevé.

L'IMPORTANCE DU POUCE

Un savant très estimé, un physiologiste, M. Whitehead, a étudié le pouce au point de vue civilisateur et en a fait un merveilleux éloge.

Sans le pouce, dit-il, pas de civilisation ! l'homme est presque annihilé ! Avec un pouce rudimentaire, ou même imparfait, d'anthropoïde, l'homme n'eût pu fabriquer ni armes offensives, ni armes défensives, ni lancer une flèche, ni se livrer à aucune industrie. Il fût resté une sorte de singe mal offensif, peu défensif, imparfait.

Les sauvages d'Australie et d'Afrique, d'après ce que rapporte sir John Lubbock, sont pénétrés de cette conviction de la puissance du pouce. Ils le font bien voir en ayant soin de couper les pouces à ceux de leurs ennemis dont ils peuvent s'emparer.

C'est, d'après ce qu'ils pensent, et d'après ce que leur a démontré une cruelle expérience, le moyen incomparable de se mettre à l'abri, le plus efficacement, de leurs retours offensifs.

Les "Boches" eux, qui prétendent être les gens les plus civilisés du monde entier, ne se contentent pas de couper les pouces à ceux qu'ils veulent rendre infirmes pour toujours, ils leur coupent la main toute entière.

Ceci les classe donc dans un rang nettement inférieur encore aux sauvages d'Afrique dont les procédés ne sont pourtant pas à citer en modèles.

— o —

LA CHATAIGNERAIE

Grand Roman Inédit, par Max du Veuzit

(Fin du roman paru dans le No précédent)

Nos lecteurs n'ont pas été sans remarquer que le précédent feuilleton de la "Revue Populaire" se terminait trop brusquement.

Une importante partie du texte avait été omise par suite de regrettables circonstances qui ne se reproduiront plus à l'avenir.

Dans le présent numéro, nous rétablissons les choses dans leur ordre en publiant la fin complète du roman. Les lecteurs voudront bien se reporter à la page 67 de la "Revue Populaire" de janvier, 2ème colonne et, après le paragraphe: "Peut-être. Il devait supposer en effet.....", lire comme suit, jusqu'à la fin:

Mais si mon père était revenu ici avec cette idée de nous observer, de nous étudier avant de se faire connaître, comment avait-il pu rester insensible à l'amour filial que je lui avais exprimé si souvent, sans savoir que je m'adressais à celui qui en était l'objet.

Il devait pourtant bien sentir combien je l'aimais et souhaitais son retour.

Bien souvent, je l'ai vu ému à ma voix. Il allait, venait, agité, en proie à une lutte intime que je comprends à présent.

Plusieurs fois aussi, il m'a entretenu de ma mère; il s'inquiétait de sa santé, de ses actions, de ses pensées mêmes, puisque par la bouche de Maître Piémont, du marquis ou de Bernard, on me posait, à tout propos, cette question toujours la même, et que j'avais fini par remarquer:

— Et Madame de Borel? Pense-t-elle comme vous? Que dit-elle?

Donc, mon père se préoccupait des actes et surtout des sentiments de ma mère.

Là est le noeud de la question.

A présent, je me demandais si la ligne de conduite que j'avais observée était bien celle qui convenait:

— D'abord, j'ai refusé de retourner à la Châtaigneraie, liant mon sort à celui de ma mère et refusant qu'elle soit négligée plus longtemps. Oh, cela, j'ai bien fait! Sa tendresse ne doit pas être suspectée plus que la mienne!... Je suis sûre que mon père va être très troublé par ma décision. Ensuite, j'ai déclaré à Monsieur de Rouvalois que je ne m'occuperai pas de mon avenir tant que celui de ma mère ne serait pas négligé au gré de ses désirs. Je crois que

cette réponse à Maurice a été très adroite ! Si après cela, il ne pèse pas de toutes ses forces sur les projets de mon père pour hâter un bon dénouement c'est qu'il ne tient pas du tout à moi ! Et de deux !.. Enfin, tout à l'heure, j'ai désespéré ce brave Bernard. Je suis sûre qu'en quittant les Tourelles, il n'a fait qu'un trot jusqu'à la Châtaigneraie ! En ce moment il doit être en train de raconter à mon père que je l'ai chassé et que je refuse de le revoir parce que ce m'est trop cruel de songer qu'il a été mieux traité que moi par celui qui, avant tout, aurait dû m'ouvrir, en grand, ses bras !... Mon Dieu ! pourvu que toutes ces pressions sur lesquelles je compte, agissent bien favorablement auprès de mon cher absent !

Il a fallu que la servante, montât à ma chambre, me prévenir que le dîner était prêt. Absorbée par mes pensées, je l'avais complètement oublié !

A peine, fus-je en présence de ma mère qu'elle m'interrogea sur ma visite au colonel.

Mon esprit avait effleuré tant de sujets, cet après-midi, que j'avais négligé de penser à ce que je devrais répondre à ma mère quand elle me questionnerait..

Elle me prenait donc au dépourvu et je suis restée bouche bée, cherchant hâtivement ce qui convenait de lui révéler sans crainte d'en dire trop long.

Mais elle se méprit sur les causes de mon hésitation.

— Mon Dieu ! tu as appris quelque chose de mauvais que tu n'oses m'apprendre.

Son anxiété me rendit l'usage de la parole.

— Oh, du tout, mère, au contraire. J'ai de bonnes nouvelles à vous communiquer.

— Cependant, tu hésites à me répondre.

— Parce que depuis que j'ai vu le colonel, j'ai réfléchi à tant de choses... pour

vaincre les dernières difficultés... que je n'étais plus du tout à ce que vous me demandiez !

— Eh bien, à présent, si tu as vraiment du nouveau, dis-le moi. Bonne ou mauvaise, je veux connaître la vérité toute entière : ne me cache rien !

— Je n'ai qu'un mot à vous dire, mère mais il est absolu : mon père vit !

Ma pauvre maman se dressa devenue toute blanche.

— Il vit ! Tu en es sûre !

— Certaine.

— Ce n'est pas une erreur... ou une supposition ?

— C'est une certitude... Sinon, je ne vous l'affirmerais pas.

— Il vit !

— Oui, il vit et depuis quelques semaines il est en France.

— Où ? tu le sais ?

— Je sais qu'il a été rencontré à Paris il y a une quinzaine de jours.

En faisant cette réponse, je songeais qu'il fallait complètement rassurer ma mère, lui ôter toute crainte et tout doute, en même temps, pour rester véridique, j'affirmais une chose que je savais certaine puisque monsieur Spinder avait été à Paris, pour affaires deux semaines auparavant.

— Quinze jours ! répéta ma mère qui pouvait à peine respirer.

Et de nouveau, elle demanda :

— Tu es sûre ? Le colonel ne s'est pas trompé.

— Non, mère, il m'a fourni des preuves et des noms. J'ai vu des lettres écrites par des personnes dignes de foi. L'une émanait d'un ancien camarade de mon père, un nommé Bignon, qui a passé huit jours, avec celui-ci, à Salerne, en Italie.

— Tu viens de me dire Paris.

— Attendez, ma mère. L'autre lettre

provenait d'un vieux général, dont le fils était avec mon père, il y a quelques semaines à Marseille. Enfin le troisième renseignement, confirmait les deux précédents et ajoutait que le comte de Borel avait passé plusieurs jours à Paris, sous un nom d'emprunt, pour y régler certaines affaires financières.

— Mais ce troisième renseignement, Solange, de qui provenait-il ?

J'eus une hésitation. De quelle personnalité couvrir, afin de la rassurer, les détails que je lui donne.

Mais mon silence, si court fut-il, l'étonna de nouveau :

— Solange, tu hésites encore ?... Que me caches-tu ?

— Je cherche le nom de l'homme d'affaires qui a dit au colonel, avoir reçu la visite de mon père.

— Le colonel a vu lui-même un homme qui a parlé à ton père.

— Il en a vu un autre encore mère ; celui qui a vécu huit jours, à Salerne, avec le comte de Borel.

— Mon Dieu ! Je crois rêver : d'autres l'ont vu et moi je ne sais rien ! Tout à l'heure, j'ignorais encore s'il était bien vivant.

— Il l'est mère ! Il ne faut pas en douter.

— Ah, ce m'est trop doux de penser qu'il vit encore pour refuser d'accueillir une pareille nouvelle...

— A la bonne heure, mère. Je craignais que vous ne refusiez de croire à l'affirmation du colonel. Cet excellent homme est parvenu à trouver des gens qui ont été en relations, ces temps derniers, avec celui que nous cherchons ; malheureusement, il n'a pu arriver jusqu'à mon père lui-même. Il nous faut attendre encore mais la certitude que nos recherches n'aboutiront pas à une tombe doit nous donner la pa-

tience de chercher de nouveaux détails.

— Hélas ! J'ai bien peur que, même sachant où réside ton père, nous n'en soyons pas plus avancées...

— Que voulez-vous dire, mère ?

— Que ton père est en France, dis-tu...

— Cela est certain, interrompis-je.

— Soit ! Il est, relativement, près de nous, si nous comparons sa résidence actuelle aux contrées lointaines qui l'ont abrité jusqu'ici. Il est dans notre voisinage mais rien n'est changé pour cela à notre situation : même tout près, il demeure très loin !...

Je courbai la tête : c'est cette pensée là qui avait assombri ma joie depuis que je connaissais la vérité...

Pauvre mère, son cœur d'épouse lui signalait tout de suite le danger.

Mais que n'aurait-elle pas pensé encore si elle avait été au courant de tout ce que je savais !

— Il est en France, continua-t-elle, c'est-à-dire séparé de nous par quelques heures à peine de voyage, et alors qu'il n'a pas compté ses pas pour franchir des espaces invraisemblables, à la recherche de quelque curieuse tribu, il n'a pas eu le désir de venir ici voir son enfant et la femme qui porte son nom. Nous ne comptons plus dans son existence !

En entendant ma mère parler ainsi, il me fallut faire effort sur moi-même pour ne pas lui crier la vérité, lui dire que celui qu'elle soupçonnait d'indifférence était là, bien de près de nous et s'inquiétant de nos faits et gestes depuis bientôt six semaines.

Sans se douter du combat qui se livrait en moi, ma mère justement continuait :

— Il s'est refait, loin de nous, une autre vie... une autre femme, d'autres enfants peut-être, sont devenus le but de ses efforts ?... J'étais malade quand il s'est

éloigné pour toujours ; s'il m'avait véritablement aimée, aurait-il choisi un pareil moment pour partir !

Une rougeur m'avait monté au visage.

C'était la première fois que, devant moi, ma mère accusant mon père et je m'écriai toute bouleversée, mais presque heureuse de pouvoir me soulager sur un sujet détourné :

— Je ne puis, maman, vous laisser interpréter ainsi le passé. Vous étiez malade mais mon père l'ignorait ; les lettres qu'il vous écrivait lui étaient retournées sans avoir été ouvertes ; quand il se présentait chez vous on lui répondait que vous n'étiez pas là ; s'il insistait, on faisait appel à sa courtoisie pour qu'il s'éloignât sans scandale. Interrogez Félicie si vous ignorez ces choses et je vous affirme que devant moi, elle n'osera les nier ! Cette femme a été votre mauvais génie. C'est elle, véritablement qui vous a séparée de mon père. Sans sa mesquine jalousie, sans son esprit étroit de paysanne, vous auriez continué de vivre heureuse auprès d'un mari qui vous adorait.

Etonnée de ce langage inattendu sur mes lèvres, ma mère me regardait en silence.

Après un moment, elle secoua la tête :

— Ton amour filial pour le cher disparu est trop sacré à mes yeux pour que je veuille le diminuer en rien. Cependant, ma Solange, il ne faut pas accuser l'un de nous sans savoir ; je puis t'affirmer que ce n'est pas ma maladie, non plus !.. Celle-ci, hélas, ne fut qu'un résultat. Le vrai motif de notre rupture fut tout autre...

— Je le sais, mère ! Mais je puis vous affirmer que vous vous êtes terriblement abusée à ce sujet.

Non, malheureusement... mais tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir !

— Pardon, mère, je sais ! Le hasard

m'a fait connaître cette vérité : c'est qu'il n'a jamais aimé que vous alors qu'il méprisait la femme dont vous voulez parler.

Ma mère parut très agitée.

— Comment sais-tu ces choses ? Qui a pu te mettre au courant ?

— C'est la main de mon père elle-même qui m'a éclairée.

— De ton père ? Que veux-tu dire ?

— Ecoutez, mère. J'ai en ma possession un carnet de poche ayant appartenu à mon père. Sur ce carnet, celui-ci notait les principaux faits de son existence. Votre mariage, ma naissance, tout y est relaté..

— Eh bien ?

— Eh bien, mon père y parle aussi de... de cette femme...

— Ah, tu vois !

— En effet, je vois qu'elle le poursuit, qu'elle ne néglige aucune coquetterie vis-à-vis de lui, mais je vois aussi qu'il la fuit, qu'il la méprise et qu'il voudrait bien vous amener à vous séparer de cette fausse amie.

— Oh, écoute, Solange, il faut que tu saches tout !...

Elle ouvrait la bouche pour me mettre au courant, mais une pensée dut traverser son cerveau car elle s'arrêta et secoua la tête, son animation subitement tombée.

— Non, je n'ai rien à te dire. Ton père et moi seuls, devons connaître tout cela. Tu avais raison, tout à l'heure, ce sont les événements qui nous ont rendus malheureux mais non nos torts. Garde ta foi en l'inflexible droiture de ton père, il la mérite ; garde-moi aussi ton amour, ma Solange ; j'ai pu être victime de coïncidences mais je t'affirme que volontairement, j'en'aurais jamais éloigné ton père de moi : j'étais malade, bien malade ! Quand j'ai recouvré la raison avec la santé, il était trop tard ?

— Je sais... murmurai-je presque pour

moi seule.

Et en effet, je me rappelais ma visite à Monsieur Spinder pour lui demander à acheter le portrait de mon père. Quelle angoisse il avait montrée quand je lui avais affirmé que ma mère était réellement malade lors de la première soi-disant vente de la Châtaigneraie !

Oui, mes pauvres parents avaient été victimes d'un fatal concours de circonstances : ma mère malade n'avait pu s'opposer au départ de mon père et celui-ci, justement inquiet du silence qu'elle gardait n'avait pas cru à la réalité de cette maladie intempestive. Comme le bonheur ou le malheur des gens tient vraiment à peu de choses ! Un peu moins d'orgueil chez mon père, une garde-malade moins inflexible auprès de ma mère, et tous deux eussent vécu heureux l'un près de l'autre !

Enfin, tout cela était le passé ; il me restait à réaliser un présent plus riant.

— Mère, je vais vous remettre le petit carnet dont je viens de vous parler. Je n'ai pas voulu vous le confier plus tôt car je craignais d'éveiller en vous de trop cruels souvenirs. Avec la certitude que mon père est vivant et que nous le reverrons bientôt, vous pourrez le lire sans trop de chagrin.

Je montai rapidement à ma chambre y chercher le petit livre confidentiel de mon père.

Ma mère le prit avec une réelle émotion.

— Je le reconnais, murmura-t-elle. Il le portait toujours sur lui dans la poche intérieure de son veston.

Des larmes obscurcissaient ses yeux quand elle posa religieusement ses lèvres sur la petite couverture de maroquin.

Mais une curiosité toute naturelle lui vint :

— Comment es-tu en possession de ce

carnet ? Qui te l'a remis ?

Une nouvelle rougeur empourpra mon front.

Cette fois je ne pouvais, sans mentir, esquiver la réponse. Force me fut donc de dire la vérité ; au surplus, cela ne pouvait être mauvais que le nom d'emprunt de mon père fut jeté dans la conversation.

— Je tiens ce carnet de monsieur Spinder qui l'a trouvé dans un meuble à la Châtaigneraie.

— De monsieur Spinder ! répéta ma mère dont le visage se colora à son tour. Il l'a relu, sans doute ?

— Je le crois.

— Comment te l'a-t-il remis ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Ma foi, mère, il me l'a donné avec quelques autres objets trouvés là-bas... deux miniatures anciennes, entre autres... et il m'a dit... il m'a dit que ces objets n'appartenaient certainement plus qu'à lui.

— Mais plus particulièrement au sujet du carnet :

— Ah, oui, le carnet ?... Je me souviens ! Il m'a fait remarquer que sous la brièveté des phrases, on voyait que mon père aimait passionnément les siens.... Il m'a dit aussi que...

— Que ?...

— Que c'était une réponse à bien des choses passées.

— Ah ! fit mère un peu interloquée. Il t'a dit ça !

— Oui, répondis-je doucement. Je crois que monsieur Spinder en me remettant ce carnet, souhaitait qu'il arrivât jusqu'à vous...

— Mais pour quelles raisons ? dit-elle étonnée.

— Il supposait peut-être que... que ces notes contenaient des preuves qui... qui vous éclaireraient sur certains faits....

sur les choses qui ont motivé autrefois, un désaccord entre mon père et vous.

— Vraiment ! Tu crois que ce monsieur Spinder éprouve le besoin de s'occuper des événements qui ont bouleversé, jadis, mon existence !

Tout l'orgueil de ma mère se réveillait dans son exclamation. Je compris trop tard que de telles réflexions ne pouvaient qu'éveiller sa susceptibilité féminine.

— Oh, mère, je ne sais pas ! je ne fais qu'une supposition ! m'écriai-je chaleureusement. Le châtelain est un homme incapable de commettre une indiscretion... Si vous saviez avec quel doigté, quelle délicatesse, il a toujours parlé de ces choses. Je vous assure, ce monsieur est si bon, si comme il faut, que je serais désolée d'avoir pu lui nuire dans votre esprit par une interprétation maladroite de ses paroles.

— C'est bon ! fit-elle radoucie. Je verrai ce livre et jugerai ensuite...

Je compris que toute insistance serait superflue en ce moment et je me disposai à prendre congé d'elle pour la nuit.

J'allai lui présenter mon front à baiser comme je le fais chaque soir et distraîtement elle me donna cette habituelle caresse.

— Mère, n'êtes-vous pas contente ? murmurai-je déçue de lui voir un regard si soucieux. Aujourd'hui, j'ai la certitude de ne pas être orpheline, ne devons-nous pas nous réjouir ?

Le visage de ma mère s'éclaira subitement.

— Oui, tu as raison ! mon mari vit, tout le reste ne compte plus.

Et, longuement, nous nous étreignîmes.

20 Juillet. — On devine que je fus longtemps hier soir, à me retourner dans mon lit, sans pouvoir trouver le sommeil. Je me réveillai donc, ce matin, assez tard et

il était déjà près de dix heures quand j'allai souhaiter le bonjour matinal à ma mère.

Je la trouvai dans sa chambre, en train de revêtir une élégante toilette de visite.

D'un coup d'oeil surpris, je remarquai les dessous de dentelles, la chevelure coquettement arrangée, le visage souriant et rajeuni.

Mais je ne pus m'appesantir sur cette métamorphose. Ma mère me désigna un siège dans un coin de la chambre.

— Assieds-toi là et pendant que je vais achever de m'habiller tu me fourniras quelques renseignements.

Les questions qu'elle allait me poser, devaient encore augmenter mon étonnement.

— Parle-moi de ce monsieur Spinder ? Comment est-il comme homme ?

— Il est grand et maigre, répondis-je subitement embarrassée.

— Ses cheveux ? insista-t-elle.

— Blonds.

— Sa moustache ?

— Oh, une grande barbe... de longs favoris roux, plutôt.

— Et ses yeux ?

— Ils sont bleus... mais il porte des lunettes noires.

— As-tu jamais entendu dire qu'il ait voyagé en Afrique ?

— Il a beaucoup exploré cette contrée, je crois.

— Il t'en a parlé ?

— Non... ou plutôt, il m'a dit avoir remonté aux sources du Nil avec monsieur de Rouvalois.

— Il a fait ce voyage vers la même époque que d'après les notes du colonel, ton père lui-même, effectuait pareil trajet.

Pour toute réponse, prudemment, j'eus un geste vague, mais je me demandai qu'est-ce qui avait bien pu renseigner ma

mère si admirablement.

Et elle, un petit sourire heureux au coin des lèvres, continuait de me poser des questions de plus en plus inattendues.

— Monsieur de Rouvalois n'est-il pas le fils d'un général ?

— Oui, mère.

— Et ne m'as-tu pas dit hier que ton père était allé à Marseille au devant d'un ami ?

— En effet.

— C'était la père de cet ami qui par lettre, avait renseigné si bien le colonel.

— Oui.

— Tu m'as affirmée avoir vu la lettre ?

— Je l'aie lue effectivement.

— Elle était signée d'un général, je crois ?

— Oui, mère...

Elle se mit à rire.

— Tu as l'air foudroyée, ma pauvre Solange ! Allons, ne prends pas cette mine déconfite : je ne te demanderai pas si ce général ne portait pas le même nom que certain jeune monsieur de ma connaissance.

— Mais comment savez-vous, mère...

— Que Maurice de Rouvalois est le fils d'un général en retraite ? Tout simplement parce qu'il me l'a dit lui-même. Nous avons causé longuement, tous les deux, l'autre jour... il avait à coeur de m'apprendre qu'il était de bonne famille. Je n'ignore donc plus rien, quant à ses origines. Mais laissons ceci de côté, cette question est secondaire. Je suis seulement étonnée que tu n'aies pas fait toi-même, toutes ces remarques-là... surtout après les annotations, au crayon, ajoutées récemment sur le petit carnet que tu m'as remis, hier soir.

— Quelles annotations ?

— Comment ? N'as-tu pas parcouru ce carnet !

— Si... j'ai lu tout ce qui concernait "autrefois". Mais je n'ai rien vu qui ait été écrit, récemment, comme vous le dites.

Ma mère parut surprise et prenant le petit livre elle me le tendit.

— Tu ignores cette page ?

— C'est la première fois que je la vois.

Et en effet, je n'avais pas remarqué les quelques lignes qu'elle me montrait.

Elles avaient été écrites, à la fin du carnet et après une vingtaine de pages restées blanches.

— Tu vois... ce sont des dates et des noms de pays : Le Soudan, le Congo, le Cap, le Couando, le Transvaal. Le Nil, les Balkans, tous ces noms suivis de dates... En apparence, cela ne veut rien dire, mais si on rapproche ces noms de l'itinéraire suivi par ton père depuis quatorze ans, on s'aperçoit que ces notes sont terriblement révélatrices.

De la joie parut sur mon visage. Au fond, j'étais contente de voir que ma mère arrivait à la vérité sans que j'eusse été obligée de lui révéler mes propres observations.

En parlant, elle avait achevé de s'habiller.

— Vois-tu, fit-elle, ces notes au crayon ont été écrites par ton père ou par quelqu'un le connaissant, tout particulièrement puisqu'on est au courant de toutes ses pérégrinations. D'un autre côté, ce carnet te fut remis par un homme qui reçoit chez lui un monsieur que ton père a vu à Marseille, il y a quelques semaines... Je veux tirer cela au clair sans plus tarder.

— Qu'allez-vous faire, ma mère ?

— Aller à la Châtaigneraie.

— Vous ?

— Pourquoi pas ? N'ai-je pas un prétexte tout trouvé, je désire rentrer en possession du portrait de ton père et monsieur Spinder a promis de donner une ré-

ponse aujourd'hui.

— Désirez-vous que je vous accompagne... pour les présentations, offris-je timidement :

Elle se mit à rire. Jamais, encore je n'avais entendu ma mère, rire si souvent !

Et se posant, debout devant moi, elle me répondit gaiement :

— Mon nom suffira, je pense à m'ouvrir les portes de la Châtaigneraie. Par ailleurs, ai-je si mauvaise mine qu'il me faille ta recommandation pour être bien reçue.

— Oh, mère, protestai-je, amusée par sa réflexion, je n'ai jamais voulu dire une chose pareille.

Puis la regardant, si fine, si distinguée dans son élégant fourreau de satin noir : j'ajoutai avec émotion

— Comme vous êtes jolie, maman, avec cette expression de joie sur le visage ; comme vous êtes touchante aussi, si fragile dans vos vêtements noirs ! Oh, que je voudrais que mon père se trouvât sur votre route, aujourd'hui ! Est-ce qu'il pourrait résister à l'appel doublement irrésistible de votre charme et de votre tendresse.

— Alors, dis-moi bonjour pour me porter bonheur.

Elle me prit la tête dans ses deux mains et me regarda avec affection.

— Brave petite Solange ; pour m'épargner des désillusions, tu n'as voulu m'apporter jusqu'ici que des certitudes. Ton amour filial pour l'absent que je n'avais pas entretenu, pourtant, t'a guidée jusqu'à ton père ; mais des doutes te restent encore et tu hésitais à parler... Chasse tes dernières craintes, ma Solange : le cœur d'une femme bat aussi fort que celui d'une fille ; laisse ta mère agir, c'est son tour...

En l'écoutant, des larmes m'étaient

montées aux yeux. Avait-elle donc deviné l'obscur crainte que je repoussais depuis la veille, comme si, non contente de redouter en cette occasion, la fierté outragée de mon père, je devais appréhender aussi le ressentiment légitime de ma mère.

Et pensant à l'absent qui avait tant souffert ou tant expié que sa conscience lui reprochât ou non, quelque chose, j'osai dire.

— Mère, si le hasard plaçait mon père devant vous, est-ce que vous parleriez du passé... dans un sens ou dans un autre...

Elle comprit la subtilité de ma demande.

— Oui, j'en parlerais, fit-elle gravement. Mais ce serait pour demander pardon d'avoir douté...

— Oh, merci !

Un flot de larmes bienfaisantes s'échappa de mes yeux.

Ma mère me serra dans ses bras tendrement.

— Il faut avoir confiance, ma Solange. L'avenir peut être beau ; de longue années nous restent encore pour être heureuses. Sèche tes larmes, le temps de nos épreuves va finir.

— Oh, oui ! que cela soit ! Cela doit être, m'écriai-je avec foi.

Elle redressa, dans la glace, une mèche, de ses cheveux que nos effusions avaient dérangée.

— Allons, je pars, fit-elle ensuite. La voiture est prête. Dans un quart d'heure, je serais là-bas...

Quelques secondes après, ma mère prenait place dans la victoria correctement attelée de deux chevaux. Auguste et son neveu avaient revêtu la livrée et se tenaient, impeccables, sur le siège de devant.

Ma mère ne sortait que fort rarement, mais chaque fois que, pour une visite ou

une promenade, elle avait quitté les Toulles, je l'avais toujours vue entourée du même cérémonial : un équipage de luxe et deux domestiques en livrée.

Aujourd'hui, fut-ce l'effet de mes dispositions à la joie, je trouvai ma mère plus grande dame que jamais et la victoria attelée à la perfection.

Tant que je pus suivre des yeux la voiture qui s'éloignait, je restai debout sur le perron. J'avais à peine gagné la bibliothèque où je comptais m'installer pour y attendre le retour de ma mère, qu'un bruit de moteur arriva au dehors.

D'un bond je retournai sur le perron.

C'était l'automobile de la Châtaigneraie qui s'avancait dans l'avenue.

Un instant, je redoutai presque que ce ne fût mon père.

— Quel contretemps fâcheux, pensai-je. Justement maman vient de partir !

Mais de l'auto arrêtée, monsieur de Rouvalois descendit seul.

Nos mains s'étreignirent en silence.

— Je viens en messager de joie, m'expliqua-t-il comme je l'entraînais au salon, madame de Borel peut-elle me recevoir ?

— Mère n'est pas ici. Vous avez dû croiser, tout à l'heure, sa voiture sur la route.

— En effet, il me semblait avoir reconnu votre domestique.

— Vous avez une communication à lui faire ?

— Oui, monsieur Spinder m'envoyait auprès d'elle pour la prier de bien vouloir lui accorder une entrevue cet après-midi, soit ici, soit chez lui.

— Maman est justement partie à la Châtaigneraie.

— Vous lui avez dit...

— Rien, interrompis-je. Mais elle a deviné bien des choses, elle a fait des rapprochements et elle est partie vers monsieur Spinder, persuadée qu'il doit savoir

où réside son mari.

Et je racontai à mon compagnon, les singulières questions que ma mère m'avait posées à mon réveil.

Quand j'eus achevé mon récit, je lui demandai quel accueil, il pensait, allait recevoir ma mère ?

— Celui que je vous ferais après une telle séparation, répondit-il en souriant.

Une rougeur empourpra mon visage.

— Soyez sérieux, ce n'est pas une réponse cela !

— C'est cependant ce que m'a répondu votre père, quand je lui ai posé semblable question, tout à l'heure.

— Alors, vrai ! mon père plaisantait, il était gai, ce matin ?

— Très gai ? La façon dont vous avez reçu Sauvage, hier, l'avait mis de belle humeur.

— Pauvre Bernard ! Il était désespéré en me quittant.

— Je vous crois ! Il est accouru tout en larmes, à la Châtaigneraie, nous raconter la chose. Ce brave garçon est persuadé qu'il a agi en traître vis-à-vis de vous, et pour se punir, il a fait le serment de ne pas remettre les pieds au château tant que vous ne lui auriez pas pardonné.

— Et cela a mis mon père en gaité.

— Véritablement, parce que Sauvage, a osé lui dire que c'était sa froideur à lui comte de Borel, vis-à-vis de sa fille, qui était cause de tout le mal.

— Il a dit ça !

— Sans réticence... vous savez bien que Bernard parle toujours très franchement.

— Et mon père ne s'est pas fâché.

— Au contraire ! Il a consolé gaiement son ancien soldat en l'assurant que tout s'arrangerait pour le mieux.

— Et vous ?... Avez-vous répété à mon père ce que je vous ai dit.

— Vos paroles furent fidèlement rap-

portées.

— Qu'est-ce qu'il a dit, alors ?

— Rien.

— Comment, rien ? fis-je interloquée.

— Votre père a écouté en silence ma communication et ce n'est que très tard, dans la soirée, qu'il y a fait allusion.

— Et alors ?

— Faut-il que je vous répète textuellement la réflexion, de monsieur de Borel ? demanda le marquis avec un sourire taquin.

— Mais évidemment.

Sur le visage de son interlocuteur un éclair de joie malicieuse passa.

— Alors, reprit-il, écoutez moi : "Sapristi ! m'a dit votre père. Elle est terrible, ma fille ! Elle est presque aussi volontaire que moi ! Si je ne me rends pas immédiatement à ses désirs, elle est capable de me brouiller avec tous mes amis et même avec moi-même. Elle a déjà presque réussi à me persuader que j'ai vis-à-vis d'elle d'abominables torts : Grâce à elle, Sauvage n'est pas loin de me considérer comme un père sans entrailles. Et vous-même, Maurice, par une pression que je ne veux pas qualifier mais que je juge monstrueuse, elle a obtenu que vous passiez complètement à sa cause..." Puisque vous désiriez connaître la pensée de monsieur de Borel, voici mademoiselle Solange, exactement, ce qu'il m'a dit hier !

— Ce n'est pas sérieux ! Vous vous moquez de moi, ce matin ! protestai-je avec une moue de désappointement.

— Je vous assure...

Mais, je l'interrompis. J'avais subi tant de désillusions depuis quelques semaines que j'avais du mal à me hausser jusqu'à son insouciance gaieté.

— Comment mon père a-t-il pu être joyeux en vous entendant lui rapporter mes paroles ? A-t-il donc pour moi, si peu

d'affection qu'il lui soit indifférent de posséder ou non ma confiance.

— Oh, petite amie, que voilà de bien grands mots pour si peu de choses ! Monsieur de Borel a réfléchi silencieusement après m'avoir entendu inquiet sans doute de la réprobation que contenaient vos réflexions.

Ce n'est que plus tard, persuadé intimement que vous n'aviez pas voulu lui faire de la peine mais que vous aviez, seulement, cherché à exercer une pression sur ses décisions, qu'il s'est diverti de votre habile tactique. Vous voyez que point n'était besoin de vous tourmenter de cette gaieté paternelle !

— C'est vrai ! je suis nerveuse, ce matin ! Si vous n'étiez pas venu, je sens que j'aurais pleuré d'angoisse, toute seule, dans la bibliothèque, en attendant le retour de ma mère.

— Pleuré ! Et pourquoi ! fit-il affectueusement en me pressant la main. Avez-vous si peu de confiance en votre père et en moi ?

— J'avoue que j'ai douté. Hier, en vous parlant, je me sentais très brave, très décidée ; puis, peu à peu, dans la soirée et dans la nuit, de la détresse a monté en moi sans que je puisse m'en défendre : je me disais que j'aurais peut-être fait mieux d'aller me jeter aux pieds de mon père et de le supplier de nous accueillir ma mère et moi ; je me disais... Ah, que n'ai-je pas pensé depuis hier devant ce fait brutal : mon père a vécu six semaines à nos côtés, sans se révéler à nous !

— Ecoutez, Solange, fit Maurice redevenu sérieux. Il faut que je vous explique les motifs d'une telle attitude de la part de votre père. Cela va m'obliger à toucher certains sujets... vous me pardonnerez, il faut que je les évoque pour que vous me compreniez bien.

— Vous faites allusions à la brouille qui a séparé mes parents.

— Justement.

— Parlez-en librement... Je sais bien que ma mère, la première, s'est cru le droit de quitter la Châtaigneraie.

— Vous savez aussi que toutes les tentatives de conciliation faites par votre père ont échoué malheureusement ?

— Je sais.

— Chassé, dédaigné, méprisé en apparence par celle qu'il aimait, votre père est partiblessé dans l'âme, tout son orgueil tendu à disparaître sans autre explication : "vous me chassez ? je pars ! s'est-il dit. Vous refusez de me répondre, je ne vous écrirai plus ! Vous ne voulez plus me voir ; vous ne me verrez plus ! Nous étions mari et femme ; désormais, nous serons étrangers".

Et il est parti.

— Implacable décision, il l'a tenue pendant quinze ans, murmurai-je amèrement.

— Il la tiendrait encore si les événements n'avaient point contrarié ses intentions. Quant il est venu ici, il y a deux mois, sous un faux nom, il ne comptait y demeurer que quelques jours : le temps de régler quelques affaires au sujet de la Châtaigneraie, de mettre celle-ci à votre nom pour que vous puissiez vous marier selon votre rang. Ce n'était pas un époux ni un père qui revenait, c'était un chef de famille qui s'inquiétait du sort de sa descendance. Sa fille avait besoin de lui à présent ! Ne fallait-il pas la rétablir dans son vrai milieu d'opulence, ne devait-il pas lui assurer un riche mariage et une fière alliance.

— Ainsi mon père ne revenait que pour s'occuper de mes intérêts matériels !

— C'étaient ses projets avoués. J'ai toujours pensé que, dans le fond de lui-même à son insu, d'autres espoirs avaient

dû fomentier. Quoiqu'il en soit, je le répète, dès ses premiers pas ici, les événements battent en brèche ses projets.

Son auto à une panne et dans le passant qui lui offre assistance, il reconnaît un serviteur dévoué.

Il revient chez lui et sur le seuil de sa demeure, une jeune fille l'accueille en revendiquant bien haut le droit qu'elle a, aussi, d'habiter ce logis.

Et deux jours après, sous son toit, l'enfant tenace le poursuit de son amour filial. Elle réclame des comptes, interroge un notaire et terriblement cruelle dans sa logique, elle crie bien haut, sans se douter que celui dont elle parle peut l'entendre : "mon père n'a pu disparaître pour toujours. Il ne pouvait pas oublier qu'il avait une fille. A cause de moi, je suis sûre qu'il reviendra..."

Dans l'âme du malheureux, quel drame intime ces paroles de l'enfant ont-elles dû déchaîner !

Et tous les jours, la volonté de l'homme est attaquée par l'affection de l'enfant. Sous ses yeux, le père voit s'épanouir la flore filiale qui ne demande qu'à être cueillie. Vingt fois, il lutte contre lui-même pour ne pas serrer dans ses bras l'enfant qui ne parle que de lui et qui mêle son nom à tous ses projets d'avenir.

Puis, c'est la mère. L'appel est plus discret, mais, avec tant de foi, l'enfant innocente affirme la fidélité et l'amour de l'épouse. Celle-ci, elle-même ne lui en donne-t-elle pas une preuve éloquente en offrant de sacrifier une partie de sa fortune, bien réduite, pourtant, au rachat d'un simple portrait.

Enfin, je ne parle que pour mémoire de l'ami de chaque jour, du confident familial qui a embrassé la cause des deux femmes...

Oui, tout concourait à briser l'énergie

de votre père. Hier soir, en vous faisant bravement, contre lui, le champion de votre mère, vous avez emporté ses dernières résistances...

— Va, m'a-t-il dit ce matin, va trouver ma femme et mon enfant et dis-leur que je suis ici, que je les attends ou que je suis prêt à aller les chercher. Je ne saurais plus me passer des baisers de ma fille et je crois que je ne pourrais plus vivre en paix, éloigné de celle qui si fidèlement, à gardé mon souvenir depuis quinze ans.

Et me voici, petite Solange. Je suis venu vers vous selon qu'il me l'avait ordonné.

— On devine avec quelle religieuse émotion, j'avais écouté parler monsieur de Rouvalois !

— Vous avez bien fait de me dire ces choses, fis-je lorsqu'il eut fini. Vous m'avez redonné la confiance. A présent, je comprends mieux mon père. Son attitude en telle ou telle circonstance, me meurtrissait à la pensée, alors que me l'expliquant, elle me paraît toute naturelle maintenant. Oui, je comprends, il ne pouvait voir en moi, autrefois, que l'enfant de son sang, celle à assurer sa descendance, à perpétuer sa race, tandis qu'aujourd'hui il me sentisienne, non seulement par le sang mais aussi et surtout par le cœur, par le caractère, par l'état d'esprit qui répondent aux siens.

Oh, merci, monsieur de Rouvalois de m'avoir parlé comme vous venez de le faire ; ce n'est vraiment qu'à présent, que je goûte la véritable joie d'avoir retrouvé l'auteur de mes jours.

— Et vous êtes, désormais, rassurée sur tous les sujets ?

— Oh, oui, sur tous !

— Même sur ceux qui concernent le sort de madame de Borel ?

— Puisque mon père, lui-même, vous a

dit de venir la chercher.

— Je puis donc vous parler, à présent, d'un sujet qui m'est aussi cher au cœur, sinon plus, que celui que nous venons d'avoir l'était à vous-même.

Son ton, doucement grave, me remua étrangement et ma main dans la sienne se mit à trembler.

Il perçut mon émotion car il porta mes doigts à ses lèvres.

— Je vous aime, Solange, je vous aime de toutes les forces de mon être qui aspire à vous ardemment. Plusieurs fois, déjà, j'ai osé, devant vous, faire allusion à mes sentiments, sans que jamais vous ayez cru devoir me décourager.

Bien que je fusse très troublée par ses paroles, je ne pus m'empêcher de la taquiner. Peut-être ne cherchais-je qu'à cacher mon émoi.

Je l'interrompis donc.

— Mais vous ai-je encouragé, en revanche ? fis-je affectant un grand sérieux.

— Beaucoup et souvent, riposta-t-il en souriant.

— Vraiment !

— Tenez, ne serait-ce qu'en ce moment. Je suis seul avec vous, dans cette pièce depuis longtemps déjà et je me plais à croire que vous ne commettriez pas cette incorrection avec une autre personne.

Quelle pensée malicieuse me poussa à le taquiner plus encore ? Il avait l'air si sûr de lui, en me parlant : si certain aussi de mon affection que ce fut peut-être tout simplement par esprit de contradiction que je répliquai avec une indifférence superbe.

— C'est vrai ? J'avoue que voici un fait très grave relevé contre moi ; cependant dussé-je mettre votre vanité à très grande épreuve, je dois reconnaître que dans l'état d'esprit où je me trouvais lorsque vous êtes arrivé, n'importe qui venant me

parler de mon père, aurait été bien accueilli.

Un nuage passa sur le front du marquis.

— Soit, concéda-t-il. Je viens de me tromper grossièrement sur votre amicale attitude... et je ne méritais pas une meilleure réponse pour avoir montré tant de présomption. Un fait certain persiste, cependant : je vous aime ardemment et vous ne m'avez pas répondu. Mon père est en route, depuis ce matin, pour venir demander votre main à vos parents. Je sais que votre père verrait ce mariage avec joie ; j'ose espérer que madame votre mère n'y mettra aucun empêchement ; mais vous, Solange, ne me rassurez-vous pas ?

— Si mon père désire ce mariage, je lui obéirai ! répondis-je affectant une humble soumission.

Mais la joie qui brillait dans mes yeux, devait démentir mes paroles car je vis mon interlocuteur sourire imperceptiblement.

— Alors, tant pis pour moi, fit-il avec un grand sérieux. Comme je ne veux pas être le triste héros d'un mariage d'obéissance, j'attendrai pour vous reparler de mes projets. Je ne doute pas qu'après avoir passé quelques années au Brésil, je ne vous paraisse beaucoup plus digne d'intérêt qu'actuellement.

— Au Brésil ! En voilà une idée. Mais je ne veux pas que vous alliez encore dans ces vilains pays étrangers.

— Que ferais-je en France puisque vous ne m'aimez pas ?

— Evidemment... c'est certain ! Je ne vous aime pas mais je n'en accepte pas moins de devenir votre femme ne serait ce que pour vous rendre malheureux... très malheureux ! C'est navrant, je prévois que je serai une détestable épouse.

— Tant pis, j'aime mieux en courir le

risque que de voir un autre mortel prendre place à vos côtés.

— Je ne vous fais pas peur ?

— Non, je suis assez brave, heureusement ; et puis... vos menaces manquent de conviction.

Nous nous regardâmes et, subitement, notre factice gravité tombant tout d'un coup, nous éclatâmes de rire ensemble.

Mes mains allèrent s'emprisonner dans les siennes et un élan me jeta tout contre lui.

Et pendant qu'il posait, pour la première fois, ses lèvres sur mon front, je ne sus que répéter :

— Oh, que je suis heureuse ! que je suis heureuse !

Soudain, la pendule sonna douze coups et presque au même moment la porte s'ouvrit, Félicie annonça :

— Madame est servie.

Monsieur de Rouvalois et moi, nous nous regardâmes en souriant.

— En ce moment, fit le marquis, Osrasm à la Châtaigneraie, fait à peu près la même annonce. Voici deux déjeuners qui risquent bien d'être mangés en retard.

— En effet, mère n'est pas encore de retour et vous-même êtes loin du château.

Je m'interrompis, devenue subitement toute rouge. En éclair, je venais d'entrevoir le côté amusant de la situation : mon père et ma mère dejeunant peut-être en tête à tête à la Châtaigneraie pendant que moi-même et le marquis partagions ici, le déjeuner qui nous attendait.

Mais le jeune homme qui avait probablement deviné ma pensée, se hâta de chasser la subite gêne dont j'étais envahie.

— L'automobile nous attend. Je propose que vous m'accompagniez pour rejoindre vos parents au château. Je ne pense

pas qu'ils se mettent à table sans nous car ils doivent bien supposer que notre premier soin sera d'aller vers eux. Au surplus, il vous sera facile de revenir si nous rencontrons en route la voiture de Madame de Borel.

— Bravo ! m'écriai-je. Voilà une bonne idée ! Le temps de mettre un chapeau, des gants et je suis à vous.

Puis, m'élançant vers la salle à manger, je prévins rapidement la servante.

— Inutile de servir, Félicie. Nous ne déjeunerons pas ici.

— Ah, bon ! Et moi qui ai préparé un pâté chaud comme entrée.

— Mangez-le, ma bonne... partagez tout le repas entre les domestiques. Vous leur direz que c'est en l'honneur du retour de leur maître... Mon père est enfin revenu, que chacun se réjouisse !

Le visage de la vieille bonne se décolora :

— Monsieur... monsieur est de retour.

— Oui, mon père est ici et ma mère est déjà auprès de lui.

Je la vis lever les bras, il me sembla qu'elle jetait une invocation au ciel.

— Jésus, Maria...

Mais je n'en entendis pas davantage.

Rejoignant monsieur de Rouvalois, je la laissai plongée dans la stupéfaction.

En route, notre auto croisa la voiture vide de ma mère. Et monsieur de Rouvalois me fit remarquer :

— Vous voyez que mes prévisions étaient justes : madame de Borel est restée auprès de votre père.

Un sourire radieux illumina mon visage. Pourtant, une humidité voilait mes yeux.

— Pauvre mère, après quinze ans de larmes et de regrets, comme elle doit être heureuse, aujourd'hui !

Mon fiancé, car désormais, je ne donne-

rai pas un autre nom au marquis, — mon fiancé me serra la main affectueusement.

— Les larmes sont finies... passés aussi, les mauvais jours. Pour tous, à présent, la vie doit avoir des sourires.

— Oui, confirmai-je avec ferveur. Nous allons être heureux tous les quatre.

A peine, l'automobile s'arrêta-t-elle devant le perron de la Châtaigneraie, qu'un homme apparut au haut des marches venant vers moi.

Il était grand et mince. Il avait l'allure de monsieur Spinder mais n'en portait pas les grands favoris roux ni les grosses lunettes noires.

Interdite, le coeur battant, je m'étais arrêtée, n'osant pas prononcer le mot qui me montait aux lèvres.

Mais il me tendit les bras.

— Ma Solange...

C'était la voix de James Spinder, mais ce n'était plus lui ! Rayonnante métamorphose, c'était mon père, tel qu'il était, naturellement et pour la première fois, vraiment, je le voyais.

A son ardent appel, ma voix avait répondu avec non moins d'amour

— Mon père !

Deux bras m'avaient saisie, je me sentis serrée passionnément contre une poitrine d'homme et couverte de baisers.

— Ma fille ! mon enfant chérie !...

Oh, l'inexprimable tendresse que contenaient ces mots magiques !...

Et à cette divine musique dont mes oreilles étaient déshabituées, mon coeur répondait par des mots aussi puissants :

— Mon père ! mon père est là !

.....

7 Août.—Je n'écrirai plus guère à présent, sur ce petit cahier. Les gens heureux n'ont pas d'histoire, dit le proverbe, et effectivement, je ne saurais, aujourd'hui,

raconter les menus faits de mon existence sans répéter à chaque ligne, cette phrase qui résume toute ma vie maintenant :

— Je suis heureuse ! Je suis heureuse !

Dans quelques semaines, je serai mariée, et si fière, si divinement heureuse d'être pour la vie la compagne de mon inconnu, de celui-ci, ne vous connaissant pas, m'a sauvée la vie, là-bas, sur la route...

Nous demeurerons à la Châtaigneraie tous ensemble. Le château est assez grand pour abriter à la fois le bonheur de mes parents et le nôtre. Mon père et mon fiancé en ont décidé ainsi et j'ai accepté cet arrangement avec d'autant plus de joie qu'il me permettra, chaque jour, de voir mon père, et malgré mon mariage, de jouir longtemps encore du bonheur de l'avoir retrouvé.

Le père de Maurice, le Général de Rouvalois viendra se réfugier auprès de nous pour jouir un peu de notre tendresse et de notre jeunesse. Il est veuf et n'a pas besoin d'une trop grande habitation, il se contentera donc des Tourelles, comme logis, malgré sa belle fortune. La propriété de ma mère étant située sur la route des Orties, le colonel Chaumont en venant nous voir, pourra donc à loisir s'arrêter chez son vieux camarade pour parler avec lui des "anciens".

Je ne terminerai pas cet exposé de l'avenir qui m'attend, sans parler de mes humbles amis.

Je n'ai pas voulu que Bernard s'absentât longtemps de venir à la Châtaigneraie et le surlendemain même qu'il avait pris la décision de ne plus y paraître, je suis allée le trouver dans sa petite bicoque du bord du bois.

— Vous me manquez Bernard. Je ne saurais plus aller à cheval, si vous n'êtes pas là, à mes côtés, pour me mettre en selle.

Le brave garçon tremblait en m'écoutant et je vis des larmes lui monter aux yeux.

— Ah, mademoiselle Solange, si vous saviez combien j'avais de la peine en songeant que vous étiez fâchée contre moi... Jamais, je n'aurais pensé que cela pouvait m'en faire tant ! Je croyais que j'aimais monsieur Frédéric par-dessus tout ; eh bien, je me suis aperçu que pour vous, c'était quasiment pareil... Lui ? vous ? ma foi, je serais incapable de choisir lequel il me faudrait suivre.

— Heureusement, vous n'aurez pas besoin de vous poser ce problème. Je ne quitterai pas mon père et quand vous viendrez à la Châtaigneraie vous vous y verrez tous les deux. Et surtout Bernard, n'oubliez pas que votre place y est marquée et que plus tard je réclamerai votre assistance pour apprendre l'équitation à mes enfants... quand j'en aurai !...

— Hurrah ! pour la prospérité de la Châtaigneraie, s'écria l'ancien soldat dont toute la mélancolie s'était subitement envolée.

Et depuis ce jour, je rencontre mon brave Sauvage dans tous les coins du château, toujours prêt à rendre service à ceux de nos gens qui ont besoin d'un coup de main.

Quant à Félicie, s'imaginant que son ancien maître allait la chasser à présent qu'il était de retour, elle est accourue, tout en larmes, se jeter à ses pieds et l'a supplié de ne point la séparer de la bonne maîtresse qu'elle avait vu naître. Mon père a été très grand dans sa générosité. Il ne lui a adressé aucun reproche et s'est contenté de lui dire qu'il espérait qu'elle se confinerait désormais et n'en sortirait pas, dans ses fonctions de cuisinière.

Le 15 Septembre. — La Châtaigneraie abrite maintenant deux couples heureux, les parents et les enfants !

GRATIS - Embellissez votre Poitrine en 25 jours - GRATIS

**TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES
ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS.**

Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc.

Les **chairs** se raffermissent et se **tonifient**, la **Poitrine** prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **Réformateur**. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.



LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de **développer la poitrine**, en même temps que, sous son action se combler les **creux des épaules**.

Seul produit véritablement sérieux,

GARANTI ABSOLUMENT INOFFENSIF,

bienfaisant pour la santé générale.

LE REFORMATEUR EST TRES BON POUR LES PERSONNES MAIGRES ET NERVEUSES.

Convenant aussi bien à la jeune **fil**le qu'à la **femme** dont la **Poitrine** a perdu sa forme harmonieuse par suite de **maladies**, ou qui n'était pas **développée**.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en **restaurant** ou en augmentant la **vitalité**, sans oublier qu'il contribue, en même temps à chasser la **nervosité**.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES DE 20 LIVRES EN 25 JOURS ECHANTILLONS GRATIS

Envoyez **2c** en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** notre brochure illustrée de 32 pages **avec échantillons** vous enseignant comment vous pouvez obtenir ce merveilleux développement de la poitrine pour toujours.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et samedi de chaque semaine de 2 à 5 p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 44b Mentana, Montréal

Dépt. 8, Boîte postale 2353.

Dans le grand château trop longtemps silencieux, les voix animées vibrent d'éclats joyeux.

Vieux portraits, vieux meubles, vieilles murailles, réjouissez-vous : une nouvelle vie de prospérité plane à nouveau sur l'antique demeure.

Et vous, mères orgueilleuses des ancêtres qui errez en ces lieux, voyez-nous d'un oeil bienveillant. L'arbre portera encore des fruits féconds : la fille du Comte de Borel perpétuera notre lignée...

— o —

Un Télescope Géant

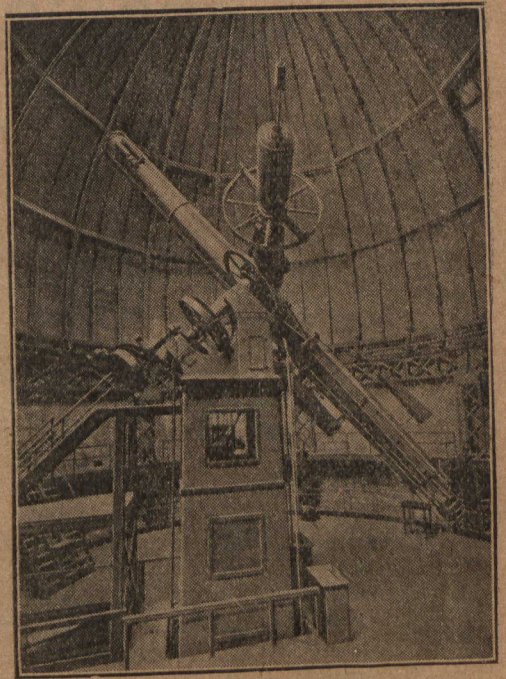
C'est un télescope géant que celui représenté dans notre gravure. Ce télescope est installé dans l'observatoire d'Alleghany et est le don d'un riche manufacturier de Pittsburgh. Sa longueur est de 50 pieds et le diamètre de la principale lentille est de 30 pouces.

Le mécanisme de ce télescope comprend un dôme et un plancher mobiles. L'appareil même est monté sur des fondations complètement indépendantes de celles des murs de l'observatoire et cela dans le but d'éviter autant que possible les vibrations.

Depuis longtemps l'appareil, y compris tout le mécanisme, a été complété, mais, jusqu'à ce jour, il n'a pas été possible d'obtenir la principale lentille. Il y a dix-sept ans cette lentille fut commandée en France, mais ce n'est que dix ans après qu'un bloc de verre semblant parfaitement homogène de la dimension désirée, fut enfin obtenu et envoyé en Amérique. Malheureusement quand on voulut le polir,

on s'aperçut que le bloc de verre avait un léger défaut que l'on n'avait pas remarqué auparavant; tout le travail était à refaire.

Une autre commande fut faite, cette fois à une maison allemande. Après six ans d'essais infructueux, un nouveau bloc de verre a été produit, que l'on vient, tout récemment de livrer à l'opération du polissage, opération fort délicate qui sera probablement achevée vers la fin de l'année.



Il a fallu dix-sept ans pour fabriquer la principale lentille de ce télescope géant.

On comprend aisément que les personnes intéressées attendent anxieusement que la lentille soit enfin en place, pour pouvoir s'assurer qu'elle est d'une clarté parfaite, et que le télescope donne les résultats qu'on en attend.

**EXAMEN DES YEUX GRATIS**

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

Le Spécialiste BEAUMIER

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL.



AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

The Canadian Advertising

L I M I T E D

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITÉ

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence, s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien, et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES : LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

C. P. R. Telegraph Building, 4 rue Hopital, Montréal

S'il fallait qu'il y ait le moindre défaut dans la lentille, une bulle d'air même à peu près microscopique, par exemple, il serait impossible d'obtenir d'excellentes photographies, car le télescope en question doit servir à la photographie des étoiles.

— o —

Une Automobile de 300 H. P.

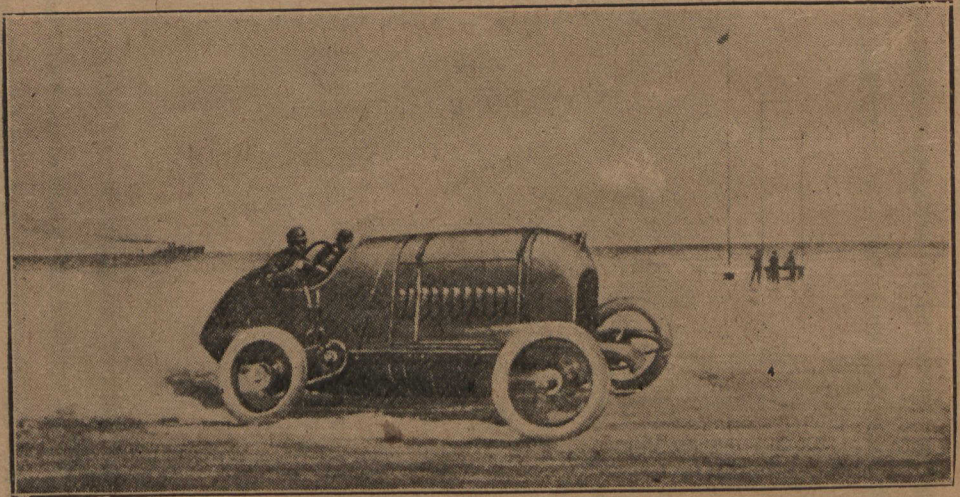
—

On se demande où s'arrêtera la folie de

tes veulent surpasser en vitesse les aéroplanes et c'est dans ce but qu'un constructeur italien a construit une automobile de 300 chevaux-vapeur.

A l'essai cette machine a donné une vitesse légèrement supérieure à 125 milles à l'heure, mais, dans une course d'autos en Angleterre, par la faute de son chauffeur, elle est venue lamentablement s'échouer dans un banc de sable d'où il ne fallut pas moins de dix-sept paires de chevaux pour la tirer. Cet échec n'a cependant pas découragé le constructeur, qui espère bien trouver un chauffeur plus capable que le premier.

Cette machine n'est pratique que pour



Une auto de 300 chevaux-vapeur.

la vitesse qui, depuis quelques années, s'est emparée du monde entier. Depuis que les aéroplanes ont atteint des vitesses effrayantes, il n'est nul de nous qui ne pense que marcher à moins de soixante milles à l'heure, c'est aller à un train d'escargot.

Voilà maintenant que les automobilis-

la course; pour lancer le moteur, on est obligé d'avoir recours à une autre automobile, car ce moteur est trop puissant pour pouvoir être lancé à la main, au moyen de la manivelle, comme on fait habituellement.

— o —

L'Almanach du *“ Samedi ”* POUR 1915

Avis aux Lecteurs

AINSI QUE NOUS L'AVIONS PREVU
la vente de
L'ALMANACH DU SAMEDI
— pour 1915 —

s'est effectuée avec rapidité et le tirage est
maintenant épuisé à nos bureaux.

En conséquence, ceux de nos lecteurs
qui désirent se procurer cet intéressant al-
manach, sont priés de le réclamer seule-
ment aux Dépositaires si ceux-ci en pos-
sèdent encore.

Toute demande adressée aux
BUREAUX DU SAMEDI
serait inutile

car il ne sera pas procédé à un deuxième
tirage.

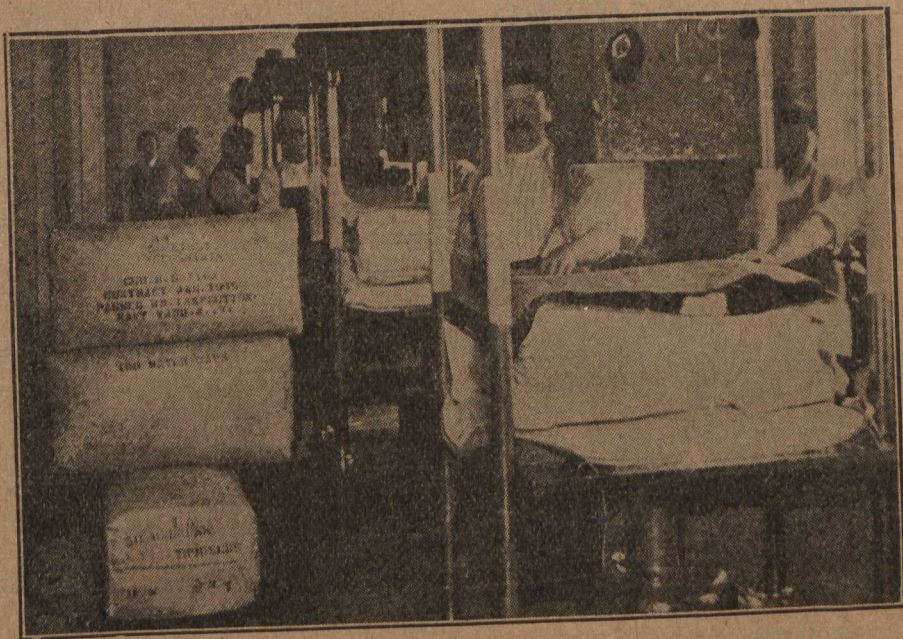
Comment les Vêtements des Marins sont Empaquetés.

Sur les Navires de Guerre

L'emplacement dont on dispose, dans un navire de guerre, pour l'emmagasiner des vêtements des marins est toujours aussi limité que possible.

C'est pourquoi on s'efforce de réduire le volume des ballots que l'on doit emma-

Notre gravure fait voir un coin d'atelier dans une fabrique d'uniformes et de vêtements pour la marine de guerre des Etats-Unis. A gauche sont trois ballots contenant, l'un 50 sous-vêtements, le second 100 casquettes doublées, et le troi-



Ballots de vêtements pour la marine de guerre.

gasiner, et ces ballots sont toujours assez nombreux, car on ne sait jamais le jour où le navire pourra être dans l'obligation d'entreprendre une lointaine croisière, là où il ne serait pas aisé de faire parvenir des vêtements de rechange.

sième, 50 pantalons de treillis. Comme on le voit, malgré leur contenu, les ballots sont peu volumineux; il faut dire qu'ils ont été soumis à l'action de fortes presses d'un modèle spécial.

— 0 —

CE QU'UN NEUTRE A VU A BERLIN

*Maigreur Vaincue*

DEVELOPPEMENT.

BEAUTE, FERMETE

— de la —

POITRINE

OBTENUS PAR L'EMPLOI DU

Transformateur Japonais

Donner au physique plus d'attrait, telle est depuis longtemps notre spécialité.

Laissez-nous donc vous prouver qu'il nous est possible de vous donner une apparence charmante, que toute femme maigre peut devenir grassouillette.

\$1 TRAITEMENT COMPLET \$1

Traitement d'essai, 60c. (Envoi discret)

Si vous désirez de plus amples explications avant de vous décider, envoyer 10c pour tous frais à

SPECIALISTE HENRI RIVOD

Tiroir Postal 2105, Montréal, Qué.

Toute correspondance absolument confidentielle.

COUPONDécoupez de suite ce coupon. Accompagné de 10c, il vous assure l'envoi immédiat des Explications complètes sur le **TRANSFORMATEUR JAPONAIS**. Accompagné de \$1.00, il vous assure l'envoi immédiat du Traitement complet de ce Transformateur. Adresser: Spécialiste

Henri Rivod, Boire 2105, Montreal, Que

Un commerçant qui résidait depuis longtemps en Allemagne et connaît fort bien Berlin, où il avait été retenu, vient d'arriver en Hollande ayant pu, au prix de mille difficultés, gagner la frontière.

La physionomie de la capitale allemande ne présente, selon lui, rien de particulièrement anormal. Les cafés, qui restent en temps ordinaire ouverts toute la nuit, ont, il est vrai, avancé l'heure de leur fermeture; mais les théâtres jouent chaque soir et les rues présentent à peu près l'animation accoutumée.

Les autorités ont, d'autre part, instamment prié les familles ayant perdu quelqu'un de leurs membres sur le champ de bataille de s'abstenir patriotiquement de porter le deuil.

Dans une famille dont les quatre fils sont morts au feu, la mère porte des robes de couleur, le père s'est borné à garnir sa manche d'un brassard noir minuscule et comme timide.

On voit fréquemment dans les journaux des informations annonçant que des régiments (garde prussienne, corps saxon, etc.) acceptent des volontaires.

Aux façades des maisons, toutes pavisées au début de la guerre, les drapeaux ont disparu.

La population, en effet, commence à se rendre compte que la situation devient mauvaise. Son antipathie, qui, au moment de la mobilisation, allait à la Russie et à la France, a changé d'objet; elle s'est éloignée des Français surtout et se manifeste maintenant de toutes les manières et avec la plus grande violence contre l'Angleterre.

Le canon de 75 français, cependant, fait très souvent le sujet des préoccupations

Abonnez-vous à La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 148 pages
pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

ABONNEZ-VOUS — A — LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

1. A 12 cahiers de mode, un paraissant tous les mois — grand format 14 x 10, couvert en couleur, illustré de nombreux modèles de nouveaux patrons de la saison. Renseignements sur la mode, coupe, broderie, coiffure, chapeaux, cuisine, roman, etc., etc.

2. A 12 patrons-primés, un paraissant dans chaque numéro du mois.

3. A 2 numéros spéciaux de Saison. Un paraissant en mars et en septembre de chaque année.

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,

Département des Patrons,

200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **50 cts** pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

effrayées. Les effets terribles de ses projectiles, amplifiés encore par les imaginations, font considérer ce canon comme une invention infernale, et l'on sait que ses artilleurs sont désignés fréquemment, outre-Rhin, sous le nom de "diables noirs".

Aussi est-ce sans joie, désormais, que les régiments se mettent en marche. Au début de la guerre, acclamations, rires, cris de joie, souhaits, interjections haineuses aussi accompagnaient le départ de chaque train. Tout cela fait place aujourd'hui à un silence attristé et à des pleurs.

Que sera, dit le commerçant, quand l'Allemagne saura la vérité. Car, elle a entendu parler de combats sous Paris, d'une bataille de l'Oise, d'une bataille de l'Aisne, voire d'une bataille de la Meuse; mais elle n'a eu aucune connaissance d'une bataille de la Marne, n'a vu encore nulle part le mot défaite.

SCENES D'HORREUR

C'est un spectacle horrible, que l'incinération des cadavres de soldats par les Allemands.

Au cours des dernières semaines, leurs pertes ont été effrayantes. Ils ont, dans la mesure du possible, transporté les cadavres de leurs soldats du front à l'intérieur du pays, pour les faire incinérer. Ils n'ont pas le temps de les enterrer. Mais, en différents endroits, en présence des troupes alliées, des monceaux de cadavres deviennent la proie des flammes. Il faut avoir entendu raconter ces horreurs par des témoins oculaires. On en est secoué de frisson. Les morts sont rassemblés, placés la face contre terre et on les couvre de paille. Une odeur nauséabonde s'élève alors.

Mais ce qui épouvante, c'est de voir,

sous l'action de la chaleur, les membres des cadavres se tordre au milieu des flammes.

C'est à devenir fou! On dirait que les morts redeviennent vivants. Les bras et les jambes se mettent en mouvement. Parfois des torsos se dressent et le spectateur terrifié, peut s'imaginer que ce sont des blessés et des morts que l'on brûle.

C'est ainsi que l'on s'efforce maintenant d'empêcher — par suite de l'impossibilité d'enterrer les cadavres — que les morts qui pourrissent sur les champs ne viennent contaminer les vivants.

Dans le territoire inondé de l'Yser, des morts surnagent çà et là. Ils ont été entraînés hors des tranchées par les eaux. Ces corps gonflés offrent un spectacle plein d'horreur.

LE BAIN DES ABYSSINS

Les Abyssins se lavent rarement. Le bain est pour eux une chose inutile, superflue et même une réelle corvée.

A quoi bon tous ces efforts pour se débarbouiller, disent les indigènes avec naïveté, puisque, la propreté n'étant pas définitive, il faut recommencer fréquemment?

Les Abyssins ne prennent guère que trois bains dans leur vie. Ces bains marquent en quelque sorte trois époques bien distinctes et sont comme une célébration rituelle de trois états différents.

On baigne le bébé qui vient de naître. Le jour de son mariage, — le matin même, — l'Abyssin prend son second bain.

Enfin ses parents ou ses proches, avant de l'enterrer, le lavent une dernière fois.

Les bonnes choses, dit un proverbe, vont trois par trois.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfik Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

L'INCORRIGIBLE

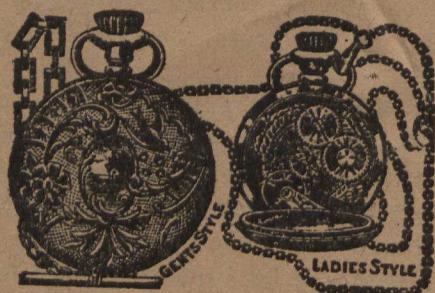
Guillaume le Boche a montré, dès son jeune âge, le charmant caractère qu'il avait.

A peine sorti du maillot, c'était déjà un gaillard qui savait se signaler à l'attention publique par ses sauvages procédés; il le fit bien voir lors du mariage de la reine Alexandra, d'Angleterre, première cérémonie officielle à laquelle il assista. Il avait alors cinq ans et, durant la cérémonie, ses oncles, les ducs de Connaught et d'Edimbourg, étaient assis à ses côtés pour le faire rester tranquille. Tout à coup, il commença à taper les pieds sur le parquet et une pichenette d'avertissement le rappela à l'ordre. Alors, selon l'évêque Wilberforce, qui était témoin de l'incident, le futur empereur se mit à genoux sous la table et mordit ses deux oncles aux mollets, d'une façon si brutale qu'ils furent obligés de se lever.

W. Legault,

(Enregistré)

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement. Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

548 Parc Lafontaine, Montréal

Tél. St-Louis 2310

Heures de bureau:

8 à 11 A. M.
2 à 5 P. M.
7 à 8 P. M.

Dr. Paul E. PICOTTE

CHIRURGIEN DENTISTE

L. D. S.

6, RUE SAINT-VIAEUR OUEST
COIN ST-LAURENT

Près de la gare du Mile-End



Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé).

162 St-Denis, Montréal

UNE SEULE MARQUE

peut vous donner pleine
et entière satisfaction
c'est celle de

L'ALLIGATOR

REGISTERED TRADE MARK.

Notre outillage perfectionné, notre personnel expérimenté et le choix de notre matière première, nous permettent de livrer au plus bas prix ce qui se fait de mieux en articles en cuir.

**MALLES, VALISES, SACOCHES,
SACS DE VOYAGE, SACS
A MAIN, PORTE-MONNAIE,
PORTE-CARTES, ETC.
ARTICLES EN CUIR A LA
DERNIERE MODE. A TOUS
LES PRIX ET POUR TOUS
LES GOUTS**

Il en est de même de nos Harnais, Selles, Couvertes pour chevaux, etc. La Marque "Alligator" est la meilleure garantie de qualité et de durée. Avant d'acheter assurez-vous si la Marque "Alligator" est bien sur la marchandise.

Samontagne Limitée.

— BLOC BALMORAL —

338 rue Notre-Dame Ouest, Montréal, Can.

Tel. Bell Main 5539

J. E. Carreau

(Autrefois de la maison J. E. Carreau
Limitée)

61 rue St-Jacques

CHAMBRE No 4

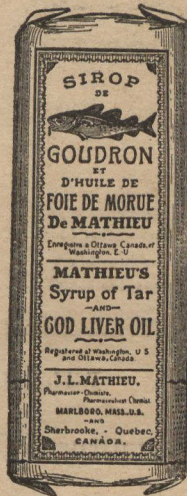
Importateur et Fabricant d'Orne-
ments d'Eglises de toutes
sortes

Manufacturier: d'Autels, Bancs,
Confessionnaux, Chaires, Ves-
tiaires, etc., etc., à des prix
défiant toute concur-
rence.

Spécialité de décorations pour
Fêtes et Funérailles.

Les Maladies de la Gorge, des Bronches et des Poumons.

❑ Nécessitent des soins immé-
diats et l'em-
ploi de remè-
des actifs et
sûrs combinés
de façon à
soutenir les
forces du ma-
lade et à gué-
rir son mal.
C'est le rôle
accompli avec
des succès
constants
par le



SIROP MATHIEU

au Goudron, à l'Huile de Foie de
Morue et autres Extraits Médicinaux

Il vous guérira comme il a guéri des
milliers de personnes souffrant de ma-
ladies de Poitrine graves et souvent
désespérées.

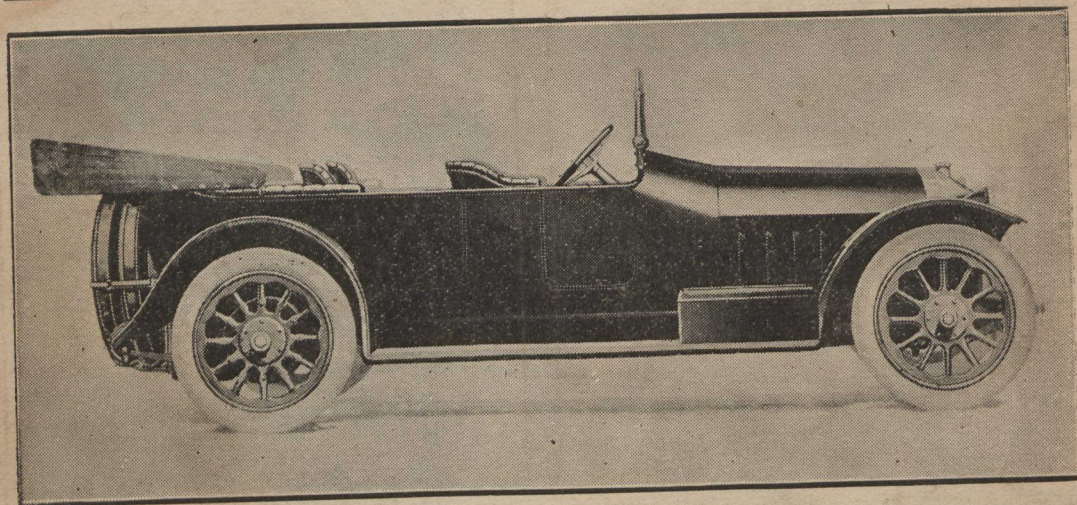
En vente partout : 35c. la bouteille.

Si vous avez des frissons, vous faci-
litez l'action du SIROP MATHIEU en
prenant, suivant les directions, une ou deux
POUDRES NERVINES MATHIEU
souveraines contre : Etat Nerveux et Fièvreux,
Maux de Tête, Migraines, Névralgies, Grip-
pe, Fatigue excessive de tête ou de corps.
Exemptes d'opium, de morphine, chloral et
autres drogues dangereuses.

En Vente Partout: 25c la Boîte de 18 Poudres.

CIE. J. L. MATHIEU, Propriétaire,
SHERBROOKE, Qué.

L. CHAPUT, FILS & CIE. LIMITÉE,
Distributeurs, MONTREAL.



POUR LE CONNAISSEUR

¶ La machine Pathfinder représente l'œuvre la plus parfaite du fabricant d'automobiles.

¶ Le CHASSIS de la Pathfinder a été reconnu supérieur par des experts, tant sous le rapport du plan scientifique que sous celui de la construction.

¶ L'automobile Pathfinder a toujours tenu la tête au point de vue de la bonne apparence et du fini.

¶ Les meilleures matières premières seules sont utilisées. L'appareil électrique de MISE EN MARCHÉ AUTOMATIQUE est simple et accessible, et plaît au connaisseur parce que son emploi est facile et ne complique pas l'allumage.

¶ Ce sont là quelques-unes des "101 Raisons" qui vous aideront à juger de la valeur d'une bonne automobile. Téléphonnez-nous si vous désirez connaître les autres, ou venez voir notre démonstrateur et assurez-vous si la Pathfinder n'est pas réellement une machine magnifique.

PATHFINDER

MOTOR CARS

GEORGES POIRIER, 200, BOUL. ST-LAURENT

PHONE MAIN 2680 PHONE ROCKLAND 746

Entered March 23rd 1908 at the Post Office of St. Albans, Vt., U.-S., as second class matter under Act of March 3rd 1879.